OHIO STATE
UNIVERSITY
AUG 21 1939
LIB

REVUE DE PARIS

1er AOÛT 1939

FRANÇOIS MAURIAC	*Saisons*	481
GILBERT MAUGE	*La Poétique selon Paul Valéry*	490
A. DE LA GRANGE	*Où en est notre Aviation?*	505
P. DRIEU LA ROCHELLE	*Gilles.* — III	515
Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER	*L'Enfance de Louis XIV*	543
SERGE VORONOFF	*La Greffe humaine*	571
GEORGES OUDARD	*Le Mécontentement autrichien*	594
O. POUSINO	*Mon Enfance en U. R. S. S.* — II.	619
A.-H. BRODRICK	*L'Angleterre et l'Extrême-Orient*	651
HENRY BIDOU	*Léonard de Vinci*	673
LÉON REY	*Fouilles en Albanie*	685
A. ALBERT-PETIT	*L'Histoire*	697

Chroniques : P. DEVAUX, P. D'ESPEZEL

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 10 FRANCS

46e ANNÉE NUMÉRO 15

LA REVUE DE PARIS
il y a cent ans

D'un article de J. Chaudes-Aigues sur la Belle Saison de Londres, *publié dans la* Revue de Paris *d'août* 1839 (Première Revue de Paris), *nous extrayons le passage suivant :*

La France, la Russie et l'Italie se donnent la main à l'Opéra de Londres. Mademoiselle Taglioni, aujourd'hui sylphide et bohémienne tout ensemble, y vient agiter ses ailes et faire claquer ses castagnettes, castagnettes sans rivales, comme ses ailes, et dont la France oublieuse, hélas! n'entendra jamais peut-être le divin bruit ; la sœur de madame Malibran, mademoiselle Pauline Garcia, y prélude à des triomphes dont l'ombre de son illustre sœur ne pourra manquer, dit-on, d'être jalouse ; madame Persiani, gosier merveilleux qui n'a pas son pareil au monde, y prodigue tout cet art de vocalisation où elle est maîtresse, tous ces trésors de mélodie gracieuse et tendre que personne ne songe à lui disputer ; Mario, jeune chanteur de tant d'espérances, traité déjà par M. Duprez en concurrent redoutable, y affermit sa voix, y assure sa méthode, à côté de ces grands artistes dont la renommée égale le mérite, Lablache, Tamburini, Rubini! Quel théâtre au monde pourrait lutter, je vous prie, avec une scène occupée de la sorte? Si l'Opéra de Londres n'a ses beaux jours qu'après Paris, après Naples, après Saint-Pétersbourg, après Vienne, il ne perd rien pour attendre, certes, et je ne sais guère comment il lui serait possible de provoquer davantage la sympathie et la curiosité. Ajoutez à cela que rien n'est beau comme le coup d'œil offert par ces centaines de loges garnies de jeunes et jolies femmes (il y en a aussi de vieilles et laides, malheureusement!) noyées dans un mélange de gaze, de diamants et d'or! Et puis, toutes les illustrations de l'Angleterre sont là ; illustrations de toute nature, à commencer par la reine et à finir par lady Blessington, qui a sa loge en face de la reine ; à commencer par lord Wellington, dont la loge est juste au-dessous de la loge royale, et à finir par le comte Dorset, qui a sa place dans la loge de lady Blessington. Y a-t-il, quelque part, un prétendant à une couronne quelconque, un grand personnage exilé que vous désiriez connaître? A l'Opéra de Londres, vous êtes sûr de le rencontrer. C'est là que j'ai vu, deux mois de suite, un jeune homme récemment célèbre par une conspiration avortée et par de maladroites brochures, le prince Louis Bonaparte. Je n'ai pas l'honneur de connaître le prince Louis Bonaparte, et je n'ai, politique à part, ni sympathie ni répugnance pour sa personne ; je ne puis dissimuler toutefois, ceci soit dit en passant, que j'eusse mieux aimé le rencontrer partout ailleurs qu'en Angleterre, et surtout partout ailleurs qu'à Queen's Theatre, vis-à-vis de l'homme de Waterloo. A mon avis, l'Angleterre est le dernier pays que devrait choisir pour refuge un membre de la famille impériale. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* n'a-t-il donc pas été lu par le neveu de Napoléon?

SAISONS

L'HIVER est la saison qu'enfant j'ai le moins connue : Pâques nous dévoilait le printemps, dans ces landes où les chênes noirs sont encore en avril vêtus de feuilles mortes, et où le renouveau ne se décèle qu'à l'odeur du vent, à cette fumée à peine verte des premiers bourgeons, au bord des ruisseaux. Pour l'été, il nous était familier, à mes frères et à moi, comme aux jeunes Hébreux la fournaise du roi Nabuchodonosor. Nous ne pouvions nous promener pieds nus dans le sable surchauffé. Les pins nous retenaient prisonniers avec le feu, et il suffisait au soleil d'un éclat de verre pour allumer des milliers de torches jusqu'à l'océan.

L'automne nous délivrait : il était le miracle du Dieu qui obligea Nabuchodonosor debout sur le seuil de la fournaise ardente, à crier aux trois enfants : « Chadrac, Meschac, Abed-Nego, serviteurs du Dieu suprême, sortez et venez ! » Ainsi nous parlait l'automne, et nous sortions, et nous venions. Des brumes s'élevaient dès quatre heures du ruisseau et de la prairie qu'il inonde. L'année future était devant nous pleine de bonheur : la nouvelle classe, le professeur inconnu, et dans la cour de récréation, tous ces amis encore sans visage.

L'hiver seul me fut toujours étranger. Durant les mois où il règne sur nos contrées, j'étais séparé de la nature, prisonnier d'une ville pluvieuse. L'ai-je jamais contemplé face à face dans sa nudité ? J'ignorais cette odeur de l'argile, quand la vie végétale est suspendue et qu'il nous est donné de respirer la terre toute pure.

Du moins ne l'ai-je connu qu'en de rares circonstances, lorsque j'étais un peu souffrant et que ma mère, obligée d'aller « régler ses gemmes » ou compter des pins, m'amenait avec elle. Le pays des grandes vacances, qui était pour moi celui de la torpeur et de la soif, m'apparaissait soudain comme dans un autre monde, frappé de froid et d'éternité. Une vapeur me cachait les cimes. Les prés inondés luisaient au bord du ruisseau inaccessible. Nos chapeaux de soleil dans le vestibule glacé attendaient les vacances futures. Je troublais le mystère d'une métamorphose, j'avais franchi hors du temps un seuil interdit. Le soir, les draps glacés de cette maison morte me donnaient des idées de suaire et d'ensevelissement. Le silence de l'hiver faisait peur au sommeil et, les yeux ouverts dans le noir, je me souvenais de cet immense chant d'amour des nuits d'été.

Le train du retour partait à l'aube. Le vieil Ardouin entrait avec une bougie. De métairie en métairie, les coqs saluaient une sombre aurore. Dans quelques heures, ce serait de nouveau la ville, le collège, les garçons indifférents ou durs, les professeurs implacables. Le songe de l'hiver se refermait sur le pays des vacances ; les chapeaux de soleil restaient accrochés dans le vestibule.

La neige à Bordeaux me laisse le souvenir d'un miracle manqué, car elle tombait à demi-fondue. La haine que j'en garde encore après tant d'années, vient peut-être de ce qu'au commencement de ma vie elle ne fut pour moi qu'une boue glacée. Rimbaud redoutait l'hiver « parce que c'est la saison du confort ». Et moi, enfant choyé, adolescent bourgeois, je comprends cette rancune de vagabond comme si au bord d'une route, j'avais rompu avec lui son pain trempé de pluie.

L'hiver était mon ennemi : il gonflait mes mains et mes pieds d'engelures. Il me semble que les enfants d'aujourd'hui n'ont plus de ces pauvres doigts crevassés. Au petit jour, mes pieds enflés n'entraient qu'au prix d'une torture dans les souliers encore humides. Tandis que les « forts » se réchauffaient autour du ballon, je grelottais sous ma pèlerine, dans un coin de la cour : « Je me rappelle qu'à dix ans, quand je pleurais contre le poteau de gauche, sous le hangar, au fond

de la cour des petits... » J'ai d'abord aimé Barrès pour cette phrase de *Sous l'œil des barbares* et elle résume la connaissance, qu'enfant, j'ai eue de l'hiver : des pleurs sur ma figure gercée, une misère physique de petit pauvre.

Toute joie, en cette saison, naissait de ce qui me défendait contre son atteinte : les flambées, dans la chambre de maman, ces lampes si douces d'autrefois dont la flamme s'étirait dans le verre, ce livre de Jules Verne ou un *Saint-Nicolas* relié des années 1890 sur mes genoux, et durant les vacances du Jour de l'An, ce sac de chocolats à portée de ma main. Alors les sirènes des bateaux dans la brume devenaient le cri impuissant de la saison qu'on appelait mauvaise, dont j'étais délivré pour un peu de temps, et qui fouettait d'une furieuse pluie les vitres de ma chambre. Mais elle savait bien que, le congé fini, elle m'aurait au petit jour.

Je la haïssais surtout pour ses matins sombres. « *Mais vrai, j'ai trop pleuré : les aubes sont navrantes...* » Je n'ai pas fini encore d'épuiser, à l'âge où je suis parvenu, la joie de cette revanche : me lever tard. L'hiver m'arrachait de mon lit avant six heures, en plein sommeil, dans un sépulcre qu'éclairait la petite flamme d'une lampe Pigeon. J'écartais les rideaux et n'imaginais pas que cette naissance d'un jour aussi morne pût procéder de la nature bien-aimée. L'aube d'hiver ne naissait pas au bas du ciel. Je la voyais sourdre des tuiles luisantes, monter d'entre les pavés mouillés. La respiration de milliers d'hommes mal éveillés se condensait, formait ce halo au-dessus de la ville, cette brume de fatigue et de tristesse.

Et pourtant il m'arriva, au collège, de surprendre la merveille de l'hiver en de brèves minutes, et de contempler son vrai visage. Mais ce ne fut jamais, comme avec les autres saisons, une possession longue et paisible. L'hiver ne se révéla à moi qu'en des rencontres furtives. Je le voyais tout à coup : il m'apparaissait aux vitres embuées de la longue étude du soir, et me faisait signe.

Dans l'odeur de métal chauffé, de pensionnaires jamais lavés, de buvard et d'encre, ma figure se tournait vers la fenêtre où je voyais les branches noires du platane et une étoile

qui palpitait. Je levais le doigt; le surveillant inclinait la tête. Le froid me guettait dès le seuil. Ce souffle glacé sur ma figure était une purification avant le mystère. Je traversais à petits pas la cour vide. Au delà de la barrière, les arbres dénudés ne cachaient pas le ciel. Rien que ce sol piétiné, ce préau sombre où restait suspendue une pèlerine oubliée. Je surprenais une odeur de pierre, d'asphalte, d'argile, l'odeur secrète de la saison sans feuilles, le parfum hivernal. Absence de tout ce qui nous cache Dieu ! L'enfant, en pleine étude du soir, demande de sortir pour un humble besoin; et durant cette traversée furtive de la cour, il retrouve l'éternité. Plus tard, j'ai compris pourquoi un Psichari, un père de Foucauld ont retrouvé Dieu dans le désert, en me rappelant ces minutes de mon adolescence où la nature dépouillée me livrait l'Être Infini.

Toutes les autres saisons sont complices de la chair. Le printemps est au dedans de nous. Il confond dans un même règne les arbres et les hommes, et les soumet aux mêmes lois. Cette marée de sang et de sève qu'il a reçu pouvoir d'arracher au monde, il l'exige aveuglément des plantes, des bêtes et de l'animal humain, sans se souvenir des cœurs souffrants, des esprits et des âmes qui s'y débattent. L'été est mortel aux bonnes pensées. Seules les passions veillent dans cette canicule. Elles grondent au fond des corps. L'absence de Dieu pèse sur la campagne morte. La sieste ne frappe de sa stupeur que les hommes qui travaillent à la sueur de leur front, mais non les enfants oisifs : « Où vas-tu par cette chaleur? demandait ma mère. On ne sort même pas les bœufs; et toi, tu cours les routes... » Je courais les routes, tous les faux dieux devenaient vrais : ils riaient derrière les feuilles, ils mordaient à pleines lèvres dans les grappes.

Pour l'automne, il nourrissait les regrets de nos cœurs, nous endormait dans des odeurs de pourriture et de néant. L'hiver seul, le temps de traverser la vieille cour, m'aura montré la face du Père. Je me demande s'il existe beaucoup d'hommes qui ont reçu le bienfait de ces illuminations : ceux-là seulement peuvent me comprendre. En apparence, il ne se passe rien. Ce sont les platanes du collège, c'est le ciel familier et la palpitation diffuse des mondes sans pensée. Le petit

garçon, au milieu de la cour, ramasse un papier d'argent qui luit. Le relent des latrines s'unit à celui du gravier froid et du bitume. Et pourtant les apparences s'amincissent jusqu'à n'être plus qu'une plaque de verre, une feuille d'étain ; derrière la mince paroi du monde visible, déferle un amour sans rivage. Evidence tout à coup, certitude que cet amour existe vers lequel nous tendons de toutes les forces de notre cœur et de notre esprit. C'est l'hiver : Dieu a arraché les feuilles épaisses de devant sa Face dont la lumière fuse à travers l'ossature des arbres. Cette vérité que Rimbaud sentait autour de lui avec tous ses anges pleurant, elle est là, elle respire, à portée de nos mains, de notre bouche ; l'enfant étend un peu les bras... Mais un tramway sonne au loin ; de toutes ses fenêtres le grand collège flambe. C'est fini : il faut rentrer dans la vie qui n'est pas la vie...

Que c'est loin derrière moi ! Et maintenant je marche vers un autre hiver : cet hiver dont la mort sera le printemps. La vieillesse devrait être cette révélation de Dieu que je viens de décrire. Comme je m'étonnais, enfant, durant une nuit de décembre passée à la campagne, de ne pas entendre les prairies murmurantes, je m'étonne aujourd'hui de ce silence grandissant sur ma vie : passions engourdies, insectes morts... Voici la saison sans amour où d'un pas hésitant je pénètre. Beaucoup d'hommes vont à la vieillesse par un glissement insensible. Je voudrais ne rien perdre de cet hiver qui ne finira pas et que rien de ce qu'il doit me révéler ne soit perdu. Si vous faites le silence en nous et autour de nous, mon Dieu, n'est-ce pas pour que nous vous entendions ? Qu'importent les haillons de nos péchés, si nous les avons arrachés de notre corps, et si nous demeurons nus et grelottants en votre présence ? « Le sacrifice selon Dieu, c'est un esprit brisé. Le cœur contrit et brisé, vous ne le méprisez jamais. » Seule, l'arrière-saison de la vie nous brise sans espoir de retour. Il faudra bien que la vieille passion crève d'un tel froid, que son cadavre glacé n'ait même plus d'odeur.

Nous plaignons les enfants morts avant l'âge de l'amour. Qui sait s'il ne faudrait pas les plaindre plutôt de n'avoir pas connu l'approche de la grande paix, ce silence du déclin,

cet élargissement d'une destinée à son embouchure, lorsqu'elle se jette dans l'océan et dans la nuit de Dieu?

De même que dans la cour de récréation, sous les platanes sans feuilles, aucun parfum végétal ne nous empêchait plus de sentir l'odeur de l'argile, la mort des passions et la paix qui succède à leur tumulte rendent attentif l'homme vieillissant à un charme venu d'ailleurs.

Mais n'est-ce une illusion? Durant les nuits muettes de l'hiver, à la campagne, la profondeur même du silence enfantait des voix; je ne savais si cette lamentation c'était l'océan dans la nuit, ou les cimes des pins livrés au vent d'ouest, ou simplement, contre mon oreille, le bourdonnement de mon sang. Est-ce vous qui criez en moi ou est-ce le besoin que j'ai de vous? Ce vieux cœur insatiable des hommes et que la vie presque toujours a laissé sur sa faim, reconnaissez-le : avide de tout, et même quelquefois de cette vieillesse où il aborde et dont il attend il ne sait quelle révélation infinie. Trompé presque toujours, dupé à un degré que vous êtes seul à connaître, il ne se console pas de son avril trouble, de cette jeunesse étriquée et sournoise. Pour l'été, il en découvre derrière lui le désert de cendres. Quand l'homme se tourne vers cette canicule de sa vie, il voit sur l'azur terne monter la colonne sombre de ce feu qui n'était pas celui que vous êtes venu allumer sur la terre : mornes incendies qu'on ne finit jamais d'éteindre tout à fait et qui couvent, et reprennent jusqu'à ce que vienne l'automne.

L'automne est venu enfin et voici que j'ai récolté quelques fruits amers. Et maintenant la saison approche qui ne nous trompera plus. Plus rien à attendre en ce monde que la révélation de l'hiver.

Mais, poète, méfie-toi des mots qui sont tes jouets. Souviens-toi que les chênes antiques n'éprouvent pas moins que les arbrisseaux le printemps redoutable, et que leurs cimes aussi souffrent de tous ces bourgeons lentement dépliés. L'hiver de tout repos n'existe pas. La vieillesse est travaillée par la vie infatigable de ce cœur créé à la mesure d'un printemps éternel. Méfie-toi de son dernier battement. Aussi vieux que tu vives, tu auras jusqu'à la fin besoin d'être sauvé à chaque seconde.

Ne te rassure ni sur ton visage éphémère ni sur ce corps détruit, déjà à demi englouti. Mais accueille cette consolation : peut-être l'hiver est-il la saison du plus grand amour : « *Au soir de ta vie, tu seras jugé sur l'amour...* » Cet avertissement de saint Jean-de-la-Croix nous est adressé au seuil du dernier hiver. Voici le temps, non de la sécheresse ni des sources gelées, mais de la tendresse purifiée, et du don de nous-même à toute créature qui nous approche. Voici le temps où Dieu ne connaîtra plus de rival dans ce vieillard dont l'aspect rebute les jeunes créatures. Mais vous, aucune corruption ne vous a jamais fait reculer, petite hostie que je regarde parfois s'engouffrer dans de vieilles bouches effroyables. C'est à vous que j'aime adresser une sublime prière de sainte Gertrude, telle que me l'a enseignée l'image mortuaire de Francis Jammes : « O Jésus mon amour, amour du soir de ma vie, réjouissez-moi de votre vue à l'heure de mon départ. O mon Jésus du soir, faites-moi m'endormir en vous d'un sommeil tranquille... »

C'est à ce Dieu du soir que nous disons : « Reste avec nous car le jour baisse... » C'est le Dieu d'Emmaüs qui sort blessé d'entre les mains des hommes, comme nous en sortons nous aussi pour pénétrer dans le dépouillement de l'hiver et de la nuit.

Ainsi nous prenions les palombes après le coucher du soleil lorsque arrivées au bout de leur effort, elles s'abattent dans les vieux chênes ; ainsi le chasseur des âmes les attend au déclin quand on commence à dire de nous ce que nous disions du vol hésitant et lourd des palombes : « Il baisse... » Oui, il baisse, il va se poser, vous n'avez qu'à étendre la main.

Faites que dans le calme de mon hiver, dans le silence profond des nuits qui précèdent votre nuit, toutes les passions ayant fini de donner de la voix, j'entende enfin l'immense gémissement des hommes crucifiés par d'autres hommes. Laissez-nous un peu de temps pour vous servir en eux. Qu'elles se fraient enfin une route à travers tant de pierres accumulées, cette faim et cette soif de justice que nous refoulons depuis que nous sommes au monde, afin d'être tout entiers au service de nos convoitises. Faites qu'en cette dernière saison de notre vie avant le grand repos, nous ne goûtions plus de repos, et

que les crimes du monde nous interdisent de ressentir ses délices.

Peut-être cette douzaine d'années qui me séparent encore de la vraie vieillesse m'empêchent-elles de la considérer sous l'aspect du supplice dont Michelet s'effrayait. Que l'hiver nous apparaissait beau, à la fin des grandes vacances, quand mes frères et moi nous faisions au crépuscule un dernier tour de parc, le cœur plein de la plus folle attente ! Et au lieu de la merveille attendue, ce que les sombres mois recélaient dans leurs flancs, ce fut ces levers dans les ténèbres, un ruissellement sans fin contre les vitres où le petit jour terne appuyait son front souillé.

Mais non ! Je crois à la promesse de l'hiver où vous nous attendez. Déjà son approche se manifeste par des signes — par ce signe surtout que nous n'espérons plus des créatures, ce que seul vous pouvez nous donner. L'homme, pénétré de cette certitude que nul ne tient plus à lui, si ce n'est pour les raisons qui ne sont pas celles du cœur, est enfin préparé à ne rien perdre de ce que lui révéleront les derniers jours de son voyage sur la terre.

C'était un enfant qui était parti à l'aube, dans le chant des merles, l'enfant dont parle Baudelaire en des vers qui me sont chers entre tous :

Il joue avec le vent, cause avec le nuage,
Et s'enivre en chantant du chemin de la Croix ;
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

Les oiseaux ont fui, ou ils se sont tus, ou ils sont morts de froid... Mais aux yeux du Père, ce vieil homme chauve et à la figure consumée, c'est encore l'enfant du départ, un enfant qui ne joue plus et qui ne sait plus rire. Car nous n'avons pas le temps de sortir de l'enfance et la mère qui nous a précédé nous reconnaîtra au premier regard.

L'aile immense de la neige couve les germes, les sources cachées, le sommeil des bêtes enfouies. L'apparente mort couve la vie. La saison sans amour nous arme pour une révélation ineffable.

Quand sera venue la dernière heure du dernier hiver, donnez-nous la force de ne pas nous retourner vers le tumulte des survivants. Donnez-nous la confiance tremblante du fils qui n'a pas peur de son père, autant qu'il l'ait offensé. Faites que la dernière parole humaine retenue par cette âme avant que votre silence l'ait recouverte, soit l'adjuration de la prière des agonisants : « *Ne vous souvenez point de ses iniquités d'autrefois, ni des égarements où l'ont entraîné la violence et l'ardeur de ses passions, car si elle a péché, elle n'a cependant jamais renié ni le Père, ni le Fils, ni l'Esprit ; mais elle a cru, elle a aimé son Dieu.* »

Il sera l'écolier toujours en retard, assis sur la pierre du seuil, jusqu'à ce que le Maître lui ouvre. Il ne possède rien, hors cette besace pleine de livres et de cahiers raturés. Il ne rapporte rien, hors ce visage et ce cœur marqués et brûlés par toute une vie de désirs. Mais il a cru en votre cœur et en votre visage tout près de lui maintenant, et dont il attend la manifestation de seconde en seconde, avec un tremblant amour.

FRANÇOIS MAURIAC

LA POÉTIQUE SELON PAUL VALÉRY

PAUL Valéry a écrit sur W. Gœthe. On peut aussi, à propos de l'auteur de *Léonard de Vinci*, évoquer l'auteur de *Faust*. Ces deux grands écrivains ont eu, au moins, en commun, le goût des sciences, nous dirons même de l'invention scientifique. Assistant, à quelques jours d'intervalle, au cours de *Poétique* de P. Valéry, puis à une brillante causerie en Sorbonne du professeur Meyerhof concernant « les méthodes employées par Gœthe dans ses études scientifiques », l'idée de certains rapprochements nous fut suggérée — notamment l'intérêt porté par l'un et l'autre à la théorie des complémentaires. Le poète allemand possédait-il les dispositions d'un véritable savant ? Une manière de penser n'apparente-t-elle pas notre compatriote aux chercheurs modernes ? Il nous a paru intéressant de tenter de répondre à ces questions avant de donner un aperçu, forcément sommaire de la *Poétique*, enseignée depuis deux ans au Collège de France et qui pourrait bien s'intituler : *Observations et théories sur l'esprit et son fonctionnement.*

***

Gœthe, dans une certaine mesure, fait figure d'homme de la partie : découvertes et systèmes sont attachés à son nom ; c'est la *Métamorphose des Plantes* parue en 1790, l'*Optique* (1791-1792), la *Théorie des couleurs* (1810). Ouvrages qui, sans doute, ne sont pas d'égale valeur. En ce qui concerne les expé-

riences sur le prisme, le conseiller de Weimar n'a jamais voulu accepter la théorie des couleurs de Newton. Il avait consacré à la sienne vingt ans de travail, la préférait à ses poèmes et s'y est obstiné jusqu'à la fin : on sait qu'il niait la décomposition de la lumière et croyait « les couleurs physiques dues à un milieu plus ou moins trouble placé soit devant une source lumineuse (jaune, rouge, jaune rubis), soit devant un fond obscur (bleu, violet). »

En zoologie, il se livra à une analyse comparative des os, découvrit par homologie l'os intermaxillaire chez l'homme et émit la fameuse hypothèse relative aux vertèbres craniennes. La biologie admet avec lui que la base du crâne — non les os de la face — provient des premières vertèbres transformées.

Quant à ses réflexions sur les plantes — on aime à imaginer Gœthe, le crayon à la main, attentif en son jardin — elles aboutirent à la conception que tous leurs organes : sépale, étamine, bourgeon, etc., ne sont que la transformation de la feuille. Cet autodidacte remarquable possédait au suprême degré une idée que nos contemporains se voient contraints de délaisser, mais qui a heureusement inspiré les grands penseurs du XIXe siècle, à savoir que la *vérité est simple* [1]. Aussi se rallia-t-il avec un enthousiasme extraordinaire à l'unité du plan de composition du règne animal proclamée par Geoffroy-Saint-Hilaire.

Gœthe, que beaucoup de naturalistes ignorent, mais qui a été admiré par E. Perrier et Ch. Nicolle, eut certains pressentiments en morphologie, songea aux mécanismes physiques qui gardent l'unité de l'individu, rêva aux insectes qui ont des organes étrangement appropriés à leur vie et, dans un autre domaine, devina le rôle fécond de la polarité. Enfin, si sa conception *phénoménologique* est à bannir dans les couleurs, M. Meyerhof concède qu'elle apparaît valable en psychologie.

Gœthe fut donc plus qu'un amateur ; il lui manqua d'être doté d'un laboratoire moins pauvre et d'instruments meilleurs que ceux dont le poète entoura le docteur Faust. Mais il n'aimait pas l'intermédiaire des appareils : prévoyait-il qu'un

1. « ... Le règne immense des plantes se simplifie naturellement dans mon esprit... Gœthe cité par E. Ludwig. Rappelons aussi son attachement au « Urphänomen », idée, méthode de représentation qui rend compte à la fois de l'identité, des différences et des modifications des structures organiques. » (W. Schraennen.)

siècle plus tard on serait convaincu que l'objet observé est modifié par les moyens d'observation?

Peut-être apporta-t-il de naïfs enthousiasmes dans ses remarques relatives à la géologie, témoigna-t-il d'entêtement à l'égard de la *Théorie des couleurs*. Constatons, néanmoins, qu'incapable de son propre aveu en mathématiques, il a imaginé, comme l'indique Valéry lui-même, une « variété de calcul symbolique » en soutenant que les transformations qui s'observent dans les plantes pourraient s'expliquer en combinant les forces élémentaires et les liaisons qui agissent dans la production végétale.

Le procédé d'investigation gœthéen — procédé de la créature humaine, sans microscope ni télescope — sera-t-il définitivement abandonné? Sur ce point, donnons, pour finir, l'opinion de W. Schraennen : il ne serait pas surprenant que l'on considérât Gœthe un jour, au point de vue scientifique, comme un des premiers types d'une forme d'esprit qui sera nécessaire à la solution de problèmes très complexes se situant aux confins de l'observation et de la sensation.

***

Paul Valéry n'a pas signé d'ouvrages proprement scientifiques, mais une rigueur subtile, une remarquable ingéniosité en ses écrits et ses propos le trahissent.

Curieux de toutes choses, il semble qu'il ait assimilé les diverses méthodes de la connaissance, qu'il ait été hanté par un modèle de cerveau extraordinaire et supérieur, Léonard ou M. Teste. Il n'a pas craint lui-même de poser hardiment, tantôt des problèmes de physique négligés, tantôt des questions de physiologie encore insolubles. Ses suggestions, pour être discrètes, n'ont pas échappé aux spécialistes et bien des livres techniques s'ornent d'une épigraphe valéryenne. Le professeur Leriche, de Strasbourg, dans sa leçon inaugurale sur le corps humain, cite *Eupalinos*, comme le psychiatre Froment, de Lyon, en étudiant le mécanisme du langage. E. Borel, le mathématicien, met en relief la définition des figures de géométrie de P. Valéry, tandis que J. Perrin l'évoque dans son livre des principes de la physique. La théologie même

trouve dans la digression qui sert de préface à l'introduction de la méthode de Léonard de Vinci un argument en faveur de la résurrection des corps. On peut se demander à quelle discipline scientifique Valéry est resté étranger. Cependant, il prétend que la science n'est qu'un ensemble de recettes et, nouveau Faust, préfère parler du pouvoir sur les choses plutôt que de savoir humain. Est-ce tout? Il est un *objet* dont Gœthe négligea volontairement l'examen : *je n'ai jamais pensé à la pensée*, déclarait celui-ci. Nous avançons-nous trop en affirmant que Valéry, lui, a surtout réfléchi aux conditions où s'élaborent les actes valables de l'esprit?

Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr !

a-t-il écrit dans *Palme* et, chez ce symboliste, c'est bien d'une œuvre intellectuelle qu'il s'agit ici.

Ne nous étonnons donc pas si le titulaire de la chaire de *Poétique* au Collège de France, ayant pris ce terme suivant son étymologie (poïein, faire, fabriquer), l'a défini comme la *construction* des œuvres de l'esprit et se soit attaché à découvrir, préciser et systématiser leur génération, les résistances à leur accomplissement et finalement leur détachement de l'auteur. La Poétique nous apparaît déjà en quelque sorte comme un art de l'intelligence créatrice.

***

Le cours de Paul Valéry contient une telle richesse d'observations, de presciences, de théories ébauchées, de remarques et de digressions en rosaces — touchant la mémoire, le langage, l'art, la philosophie — qu'il serait aussi difficile de l'épuiser en quelques pages que d'en donner un plan complet : « Il n'y a pas, disait un jeune auditeur, un centre dans cette conception ingénieuse du monde. Mais quelques idées *très fécondes*. » Valéry enseigne à la manière de Montaigne, s'appuie sur des exemples empruntés aux données les plus récentes des sciences principalement mathématiques et physiques et illustre les *lectures* — de Mallarmé, Poë, Villon, Racine, Hugo —

faites le samedi, de beaux détails, impossibles à classer. Ainsi signale-t-il avec une émotion pénétrante tel vers de *la Belle Heaulmière* ou accompagne-t-il du plus séduisant commentaire les *Principes poétiques*, où l'auteur du *Corbeau* recommande l'usage du refrain *never more*...

Souhaitons la publication intégrale de ces leçons, mais il y faudrait ajouter l'ambiance de charme créée par une parole un peu sourde et les gestes de dessinateur qui se précisent parfois au tableau noir, surprendre l'éveil en chaque auditeur de curiosités paresseuses délicieusement mises en mouvement.

En attendant les textes autorisés par le *producteur* et usant de la liberté de choix attribuée par lui-même au *consommateur*, nous essaierons de présenter quelques groupes d'idées, analogues à de petits systèmes, qui servent de structure à une improvisation toujours humaine, souvent évocatrice des discours socratiques et où s'aperçoivent immédiatement de nouvelles suites logiques...

***

Dans l'esprit de Valéry, *la production des œuvres est considérée comme un acte* et il a pris à la fois, comme type de cette production et comme plan de l'ensemble de son cours, l'évolution de l'acte physiologique qui part d'une excitation dont la sensation est le premier terme conscient et qui se poursuit et s'achève par l'exercice de fonctions motrices. Entre ces deux termes extrêmes doivent, à son avis, se placer (quand l'acte n'est pas purement réflexe) *tout ce qu'il faut* pour assurer la coordination et l'adaptation de l'acte tant à sa fin qu'aux circonstances extérieures.

On voit quelle amplitude a ce dessein et quels sont les problèmes qui viennent s'insérer dans ce cadre relativement schématique quand il s'agit de rendre compte de phénomènes aussi complexes que la fabrication d'un poème, d'une symphonie, d'une œuvre de science, etc.

Tout acte a pour commencement une excitation de la sensibilité. Dans la théorie de Valéry, le mot sensibilité n'a pas l'acception ordinaire de faculté réceptive ; *la sensibilité est pour lui éminemment productrice* et les productions de la

sensibilité (que l'auteur définit par ses caractères de spontanéité et de réponse instantanée à des circonstances extérieures d'ailleurs proprement inconnaissables) constituent une création immédiate de notre organisme et manifestent des propriétés dont l'utilisation et le développement sont essentiels à nos arts. Ce sont, en effet, ces propriétés de la sensibilité qui apparaissent dans tout ce qui est contraste, symétrie, complémentarité, similitude. Le cours de poétique de première année a été consacré à étudier ces propriétés.

Quantité de problèmes de l'art sont dus à la difficulté de composer les effets qui s'adressent à cette sensibilité pure avec les exigences d'une représentation conforme des êtres et des objets bien définis du monde extérieur. Certains arts, comme la musique pure, ne connaissent pas ces difficultés : chez elle, les fonctions de la sensibilité (au sens valéryen) sont seules en jeu ; mais qu'il s'agisse de peinture ou de littérature, c'est-à-dire d'entreprises dans lesquelles un certain équilibre doit être conservé entre la figure ou la nature des choses, de l'ordre pratique et l'effet d'excitation esthétique à produire, les problèmes se multiplient. *L'art oscille entre l'imitation pure et simple et la déformation la plus hardie.*

Et, sans doute, cette imitation pure ou cette déformation la plus hardie — en un mot l'art — ne concerne guère que l'artiste. Déjà Gœthe déclarait : « Je n'écrivais que pour parfaire ma culture : ce que les gens en font m'est indifférent. » Toutefois, le lecteur existe : examinons la place qu'on lui donne ici.

***

Valéry a été frappé des analogies qu'il a trouvées entre les notions fondamentales de l'économie et les notions qu'on est obligé d'introduire ou de se définir lorsqu'on se pose dans toute leur généralité les problèmes des créations de l'esprit. Ces problèmes sont, en effet, des problèmes de production auxquels correspondent des problèmes de consommation. L'artiste, l'écrivain, le savant, le philosophe même : autant de producteurs ; en regard, le lecteur, l'auditeur, le spectateur : autant de consommateurs et on aperçoit aussitôt que les notions classiques et d'abord la notion capitale de *valeur*,

celle d'*échanges*, celle d'*offre* et de *demande*, etc., viennent tout naturellement compléter cette assimilation, qui est d'ailleurs, à la réflexion, peu surprenante, puisqu'il s'agit — dans les deux ordres si différents des choses matérielles et des choses spirituelles — de l'organisation plus ou moins consciente, plus ou moins spontanée, des rapports entre un individu et les autres hommes et des réactions mutuelles qui se produisent et qui régissent les conditions de ces échanges. De même que, dans l'ordre économique, il y a une influence réciproque de la production et de la consommation l'une sur l'autre, que le désir ou le besoin excite la production de ceux qu'il satisfera, tandis que le producteur pourra, d'autre part, s'ingénier à créer le besoin ou le désir de ce qu'il produit, de même en est-il dans l'ordre intellectuel et artistique (c'est pourquoi Valéry a coutume de distinguer entre les œuvres celles qui sont comme créées par le public de celles qui tendent à se créer un public). La conséquence de ces vues sur le cours de poétique est la suivante : il y a lieu de séparer absolument l'étude du producteur de celle du consommateur. L'acte du producteur est donc le premier objet du cours, cet acte considéré, comme nous l'avons indiqué, à partir de la sensibilité jusqu'à sa détermination finale qui est motrice.

Nous avons dit aussi que la sensibilité à l'état pur (c'est-à-dire avant que les phénomènes d'arrêt qui feront intervenir l'attention et les combinaisons conscientes se manifestent) était productrice spontanée et instantanée autant qu'elle est réceptrice d'impressions : « Celui, assure l'auteur, qui ne connaîtrait pas la couleur rouge, il lui suffirait d'avoir regardé pendant vingt secondes un objet vert fortement éclairé pour avoir la sensation du rouge et réciproquement. » Sans insister sur cet exemple, on rappellera seulement le grand rôle joué par les phénomènes complémentaires [1] dans tous les arts de la couleur. Quelque chose d'analogue s'observe dans l'ordre des sensations auditives : tout ce qui est harmonie n'est au

1. De la tendance qu'a chaque impression de couleur à provoquer la couleur complémentaire, Gœthe avait aussi tiré un enseignement général : « Nous croyons trouver ici un exemple... de l'antagonisme que manifeste toute partie vivante et organisée, lorsqu'elle est soumise à des conditions déterminées : l'inspiration appelle l'expiration, la systole, la diastole : c'est la forme éternelle de la vie qui se manifeste ainsi. Aussitôt qu'on présente à l'œil l'obscur, il demande le clair. » (Cité par Meyerhof.)

fond qu'une exploitation systématique des relations remarquables qui existent virtuellement entre les sons que nous pouvons percevoir. Si l'un d'eux se fait entendre, le son qui viendrait immédiatement après en est comme influencé d'avance — mêmes observations sur les formes et les mouvements. On sent combien ces considérations sur la sensibilité ont de l'importance pour l'intelligence des arts et permettent de préciser, comme on ne l'avait jamais fait jusqu'ici, le problème général de l'art ornemental et des arts d'imitation. Peut-être la pensée de l'auteur s'aventure-t-elle assez loin quand il rapproche hardiment ces propriétés sensorielles de complémentarité, de contraste et de symétrie, des productions très différentes, en apparence du moins, que sont les effets psychologiques de la surprise, de l'anxiété, de toutes les fortes excitations d'ordre proprement sentimental ou intellectuel. Il remarque que ces états donnent naissance à des émissions composées de paroles, d'images, de mouvements qui affectent, quand on les observe d'assez près, les mêmes caractères oscillatoires complémentaires que dans l'ordre sensoriel. Il observe que dans la colère, comme dans la surprise, le retour à l'état normal s'opère par des va-et-vient décroissants.

Nous en retiendrons cette notion, qui revient fréquemment dans le cours, que toute notre vie sensible, pensante, agissante peut être considérée comme une suite d'écarts d'un certain état de disponibilité générale, suivies d'un retour plus ou moins rapide, et souvent de forme oscillatoire, à cet état.

Lorsque ce retour ne peut s'opérer que moyennant une modification inédite de l'être, la conscience, la pensée doivent intervenir, cependant que s'organisent les mécanismes moteurs dont le fonctionnement effectuera l'acte qui pourra reconduire l'être à sa liberté d'indifférence.

Ceci vaut pour l'état de veille, mais dans l'état de sommeil — et pour autant qu'on puisse rêver à ce qu'est le rêve — les excitations produites sur le dormeur (digestion, attitude, contact, etc.), ne pouvant être traduites en représentations complètes et être compensées ou annulées ou développées par le moyen d'actes coordonnés, la conscience ainsi sollicitée produit ce qu'elle peut produire dans des conditions où ni

le choix, ni la distribution fonctionnelle des réponses psychiques ou organiques ne peuvent s'effectuer.

Valéry a donc ébauché (en supposant, dit-il, que le rêve existe) une explication du rêve : il a été amené également à indiquer sa conception du moi, de la mémoire, du subconscient, etc. Avant d'aborder le cours de deuxième année et malgré l'approximation des pensées détachées, cédons à la tentation d'évoquer presque au hasard quelques propos et définitions dont il a émaillé les leçons de 1937-38.

*
* *

On n'ignore pas que ce penseur se défend d'être philosophe. Pour lui, bien des problèmes que se pose la philosophie n'existent pas ou sont des problèmes de pure sémantique. D'autre part, il s'étonne de ne pas rencontrer dans la philosophie quantité de questions qui s'imposent à lui. Cependant, d'un point de vue esthétique, l'auteur d'*Eupalinos* désire le maintien de cette sorte d'esprit et la conservation des métaphysiques : « Le *philosophe*, dit-il, *présente un monde (le sien) ; en tant qu'artiste, il faut lui concéder le droit de construire son système, de composer son œuvre.* » Ce qui n'empêche pas une critique de l'architecture des systèmes : rien ne nous prouve qu'il y ait dans la nature un ordre tel que nous puissions y comprendre quelque chose et l'exprimer.

Le moyen, le seul, de sauver la philosophie du passé est de la considérer comme un genre littéraire. Mais pourquoi la préserver ? Parce qu'il existe aujourd'hui un danger universel, *c'est la perte de l'individualité : tous les cerveaux sont voués à penser de même, s'ils pensent scientifiquement.* Pour résumer sur ce point la pensée de Valéry, la philosophie n'est pas un savoir et ne doit pas viser à un savoir ; il va jusqu'à prétendre qu'elle doit se dissocier nettement de la science, que tous les systèmes philosophiques qui ont voulu absorber la science ou en dériver ont subi très rapidement le sort précaire des théories scientifiques. « Il ne faut pas, dit-il, que la philosophie, après avoir été *ancilla theologiæ*, se fasse *ancilla scientiæ*. » En résumé, pour lui l'œuvre philosophique est œuvre d'art

dans l'ordre des idées ; elle est l'œuvre d'un homme qui tente d'organiser, dans une représentation d'ensemble, la somme de son expérience personnelle, intérieure et extérieure.

*
* *

Quelle idée Valéry se fait-il du *moi* ? Cette notion ne nous échappe-t-elle pas absolument et le moi ne serait-il pas comparable au centre de gravité d'un anneau qui existe et n'existe pas [1] ?

Voyons déjà à quoi le moi s'oppose. Notre sensibilité distingue spontanément trois domaines que Valéry appelle, faute d'autres noms et ne voulant pas en inventer de nouveaux, le *corps*, le *monde* et l'*esprit*. Il ne faut prendre aucun de ces termes au sens ordinaire ; cette division signifie simplement que nous distinguons, selon ces trois chefs, nos impressions dont nous attribuons les unes — par exemple une douleur ou une impulsion — à « notre corps », les autres — par exemple, une couleur — à « notre monde » et les autres encore — par exemple une idée, une obsession — à notre « esprit ».

Voici d'ailleurs un cas très clair de cette division spontanée que Valéry a proposée à son cours. Une personne s'endort, mais son sommeil est combattu ou bien par une sensation douloureuse (elle l'attribuera à son corps) ; ou bien par le vacarme de la rue (elle l'attribuera au monde, à son monde), ou bien par une idée pénible, inquiétante, un problème, une excitation d'ordre moral, etc. (elle l'attribuera à son esprit). Or, ce qui s'oppose à chacune de ses sources productrices d'excitation est ce que Valéry appellera le moi pur dont la caractéristique est de n'être que ce qui s'oppose identiquement aux trois. Comme la personnalité est composée de souvenirs, puisqu'on peut en perdre la mémoire, elle ne se confond pas avec ce moi pur, qui n'a point d'attributs ; elle est ce qu'on pourrait appeler le *moi qualifié*.

1. Introduction à la méthode de Léonard de Vinci.

*
* *

Nous avons déjà dit que Valéry considérait dans la production des œuvres une action de l'homme qui, quels que soient sa complexité, la durée totale de l'entreprise, son objet et l'ampleur de son objet, ne doit pas moins se rapporter très exactement au type général de l'action humaine. Dans celle-ci, tout commence par quelque événement, suivi des modifications que l'on groupe sous le nom de *sensibilité* ; tout finit par l'événement qui est l'acte et les modifications que l'on groupe sous le nom de *motilité*.

Signalons tout de suite un point sur lequel l'auteur est fréquemment revenu pendant son cours de deuxième année en y insistant chaque fois. Lorsqu'on dit : tel ouvrage est l'œuvre d'un tel, on associe à cet ouvrage quantité de notions qui n'ont joué aucun rôle dans sa fabrication. Le véritable auteur n'est point tout ce que comporte, recouvre ou désigne le nom propre attaché à l'œuvre : *il est le système vivant qui s'organise expressément pour accomplir l'acte producteur*. Cette manière de voir, toute physiologique, est aisée à illustrer par un exemple. L'homme ne peut accomplir d'acte complexe sans une coordination qui exige un certain *temps* ; cette coordination dépend, dans la plupart des cas, d'une représentation mentale préliminaire qui transforme l'organisme dans sa profondeur. Un homme qui sait devoir bondir diffère profondément de ce qu'il était avant de songer à faire cet acte. Il s'est donc opéré en lui une modification dont nous ignorons le processus, mais qui a transformé une distribution intime des puissances de cet homme. La durée de cette transformation est ce que Valéry appelle le *temps de montage*, par analogie avec un mécanisme. Il donne d'ailleurs au passage cet exemple : les règlements militaires distinguent soigneusement ce qu'ils appellent *commandement préparatoire* de ce qu'ils appellent *commandement d'exécution*. Le premier signal informe l'être et construit le système de l'acte que le second signal va déclencher et qui s'accomplira dans le minimum de temps et avec le maximum de précision.

Une fois l'acte accompli, ce mécanisme adapté à l'acte à

accomplir se dissout et l'être revient à ce que Valéry appelle l'état d'équi-disponibilité. L'ensemble de cet acte peut donc s'assimiler à un cycle qui va d'un état de disponibilité à un état de disponibilité. Citons d'ailleurs le fait excessivement simple invoqué dans l'exposé de cette théorie : Valéry a fait observer que si l'on considère une simple fibre musculaire, *cette fibre ne sait faire qu'une seule chose :* si on l'excite, elle se contracte et, par là, peut produire un certain travail extérieur ; elle revient ensuite à l'état de résolution. *Tout acte n'est qu'un développement* (qui peut être extrêmement compliqué) *de propriétés analogues, et, si complexe soit-il, il exige finalement que le système qui le produit ne sache faire, ne puisse produire qu'une seule chose, à peine de ne pouvoir se produire du tout.* Sa complexité se résout enfin comme nous l'avons dit.

Autre remarque très importante : de même qu'une excitation de forme quelconque, contact, influx nerveux, effet d'un acide, etc., produit identiquement la contraction à laquelle la fibre musculaire est vouée, ainsi des excitations très diverses peuvent déterminer la mise en train d'un même acte.

Nous voici loin, avec cette pseudo-mécanique, d'Alfred de Musset et de sa muse. Valéry a pris soin, à un autre moment, d'ajouter, ailleurs, que le poète attend un vers, comme le mathématicien attend des nombres significatifs : nous sommes, à l'instar de la Pythie, devant un mur intérieur ; quelquefois la réponse ne vient que quelques semaines après ; le serpent d'Apollon peut aussi quelquefois nous suggérer diverses réponses. Comment choisir dans tout ce qui nous vient ? L'attente spécialise la sensibilité et quand ce qui viendra prendra la forme d'un produit extériorisable, nous serons déjà sensibilisés à l'arrivée de la solution...

***

D'ailleurs, dans la pensée de l'auteur, les considérations précédentes, qui paraissent de prime abord s'éloigner par leur généralité même de la production des ouvrages de l'esprit, doivent permettre de reprendre, d'une manière toute nouvelle, l'examen des notions principales qui interviennent dans toute

étude de l'intelligence et des *créations* qui suppose un travail mental. Quels que soient, en effet, les modifications intimes, les combinaisons psychiques, les mécanismes logiques, en un mot tout le processus de transformation que suppose une œuvre, cette œuvre, étant finalement l'exécution d'un acte bien déterminé, a exigé que certaines conditions soient satisfaites, *conditions* qui s'opposent nécessairement à l'indétermination, la précarité, l'incohérence naturelles de l'esprit. Les notions dont nous venons de parler, et qui sont par exemple celles de *nombre*, de *forme*, d'*ordre*, de *proportion*, etc., sont, pour Valéry, dues à nos efforts de coordination, de conservation et de suite et doivent, par conséquent, occuper une certaine place, la place propre dans l'évolution intérieure, consciente ou non, qui aboutit à une action déterminée. A son avis, on ne doit pas considérer ces notions séparément, comme indépendantes l'une de l'autre, car si, en leur état actuel, c'est-à-dire bien isolées par le langage, définies d'après de multiples analyses logiques, elles sont parvenues, dans bien des cas, à l'état de conceptions très raffinées, elles n'en sont pas moins dans leur principe, à l'état initial, engendrées par les besoins d'une perception et d'une impulsion qui doivent aboutir à un acte [1].

*
* *

Tels apparaissent les thèmes principaux du cours de poétique. Analogue à tout acte physiologique, la *production* des œuvres de l'esprit est acte : une sensation est à son origine. Entendons que la sensibilité est elle-même créatrice. C'est

1. Valéry est revenu fréquemment sur la notion de *nombre* qu'il pense devoir être examinée au moment où cette notion commence à se dégager de celle toute primitive de pluralité.

On a trop souvent abordé la notion de nombre et tenté de le définir en le considérant dans l'état de développement où l'a porté une très longue élaboration de la pensée mathématique. Il a donc recherché à quel besoin d'action pouvait répondre la formation de cette notion, besoin auquel la simple notion de pluralité ne pouvait satisfaire et il a observé que ce besoin était celui de la reconstitution ou de l'identification d'une pluralité donnée. Il a montré que l'invention du nombre entier quelconque ne pouvait avoir lieu que moyennant le développement de propriétés intuitives qui ne sont manifestes que dans notre expérience des très petites pluralités, celles qui se nommeront : deux, trois, quatre ; mais nous ne pouvons pas exposer ici toute cette curieuse théorie. Les notions de forme et d'ordre ont été également l'objet au cours de cette deuxième année d'analyses approfondies. Signalons encore une théorie de la mesure.

elle qui donne — assez mécaniquement — les *réponses* parmi lesquelles nous choisissons et que nous combinons. En certains arts, il nous faut songer aussi au modèle proposé par le réel, d'une manière générale, à quantité de conditions — nombre, forme, ordre, proportion — aujourd'hui précises, plus confuses, plus physiques jadis. Cependant, l'œuvre d'art est objet de consommation, ne devons-nous pas, en l'accomplissant, tenir compte du public? Il se peut qu'originale, inédite, la production fasse naître le consommateur. Mais, encore une fois, quels sont les rapports du poète ou du musicien avec l'ouvrage qu'il a composé? Il n'a été qu'un système vivant qui s'est organisé momentanément en vue de l'exécution de l'œuvre. Cette organisation est néanmoins d'une rare complexité — nous avons vu que, pour suivre le temps de montage et le cycle d'exécution, après lequel l'auteur retourne à l'état de disponibilité, de subtiles remarques ont été nécessaires. On ne doit pas s'étonner que la *Poétique* soit devenue une sorte de psychologie, vue sous l'angle si cher à Valéry de *l'action*, du pouvoir créateur.

Faut-il, après un exposé qui reste fort incomplet, reprendre le parallèle esquissé au début de cet article entre le regard scientifique de l'auteur de *la Métamorphose des plantes* et la forme d'esprit que Valéry apporte à toute sorte de problème?

On a vu combien ce dernier est consciencieux : les mille éléments de chaque chose excitent sa curiosité, il excelle à examiner sous de multiples aspects, tandis que Gœthe, observateur d'ailleurs scrupuleux, contemple, réfléchit, mais cherchant aussitôt l'unité, le type à travers les phénomènes renonce d'avance à une pénétration plus intime. Quand, par exemple, devançant une étude similaire [1], il considère les coquilles, voici ce qu'il écrit : « Celui qui aurait le bonheur d'observer ces animaux [2] au microscope dans le moment où le pédicule s'allonge, où commence la sécrétion de la coquille, celui-là verrait sans doute un des spectacles les plus étonnants qui puissent réjouir les goûts d'un naturaliste. *Comme dans ma manière d'étudier, de savoir et de jouir, je suis forcé de m'en tenir aux symboles* (c'est nous qui soulignons) ; ces êtres sont

1. *L'homme et la coquille.* P. Valéry, N.R.F., 1er février 1937.
2. Il s'agit des Cépadés, mollusques bivalves.

des fétiches dont les mystères ne me seront jamais dévoilés... »

Gœthe, cependant, n'est pas toujours aussi réservé. Il montre une singulière audace d'imagination dans la synthèse qu'il fait des espèces végétales : la pensée de dessiner une plante idéale — avec tous les organes appendiculaires possibles existant dans la nature — aurait pu venir à Léonard et tenter Valéry. La belle et bizarre planche de l'album illustrant l'organographie végétale témoigne d'une rare puissance à embrasser l'ensemble d'une question.

Sous le rapport de l'imagination scientifique, adopté ici, de quels traits communs marquer encore le génie germanique et le penseur français? Ni l'un, ni l'autre n'ont aimé la philosophie, l'Inde, le romantisme. On voit aisément quelles raisons en éloignaient ces rigoureux scrutateurs du monde extérieur ou intérieur, néanmoins les maîtres de Gœthe s'appellent Shakespeare, Linné, Spinoza et ce furent Léonard, Mallarmé et E. Poë qui influencèrent Valéry : de ces choix nous conclurons qu'une certaine représentation synthétique du monde, une tentative de combiner l'objectif et le subjectif, l'observé et l'imaginé séduisirent, malgré eux, l'ami du chancelier Muller, comme l'intime admirateur de Mallarmé. Gœthe et Valéry possèdent tout de même des affinités avec les philosophes...

Notons que l'attention apportée par tous deux aux objets et sujets d'ordres les plus variés, aux méthodes de connaissance les plus distinctes a eu pour conséquence de créer presque nécessairement en ces esprits, où s'établirent des relations entre tant de notions variées, un mécanisme d'inventeur. Ainsi ont-ils, face aux énigmes de la nature, parachevé le haut destin du poète. Quant à leur attitude personnelle à l'égard de la science, nous risquerons-nous à la caractériser en suggérant que Gœthe, créateur de Faust, estima au suprême degré l'esprit du savant et que Valéry, professeur de poétique au Collège de France, rêva d'un savant de l'esprit, d'une science positive de l'esprit?

GILBERT MAUGE

OÙ EN EST NOTRE AVIATION ?

DANS un article paru récemment[1] dans la *Revue de Paris*, M. Pierre Mélon a défini les causes morales de la crise de l'aviation.

Il a montré que la France, restée vigilante dans d'autres domaines, a péché, dans celui de l'aéronautique, par excès de confiance dans la facile supériorité qu'elle tirait des traités de paix et par défaut de compréhension du parti que l'Allemagne, forte de ses laboratoires et de sa puissance industrielle, tirerait un jour des progrès de la science.

Rien n'est plus exact et il est permis de souligner que le Parlement a vu, en la circonstance, plus clair que le Gouvernement. Depuis 1935, le Sénat a, en effet, dénoncé le danger de réarmement aérien de l'Allemagne et proclamé que les sommes considérables votées chaque année par le Parlement au titre du budget de l'Air ne suffiraient pas à assurer notre sécurité tant que notre industrie ne serait pas réorganisée et outillée à l'instar de l'industrie allemande.

Cela semblait si évident que le Gouvernement du Front populaire tira parti de cette nécessité pour obtenir des Chambres les pouvoirs lui permettant de procéder à la nationalisation des usines d'aviation. Cette fusion, en quelques groupes puissants des industries existantes, pouvait avoir des avantages. Ce qui en avait moins, c'étaient les mesures dont le Gouvernement Blum accompagna celle-là.

Au moment où il fallait, à tout prix, accélérer notre produc-

1. 1er Juin 1939.

tion, il appliquait dans nos usines de guerre la semaine de 40 heures. Au moment où le ministre de l'Air se plaignait, malgré la générosité du Parlement, de manquer de crédits, il dotait l'industrie aéronautique dont il était devenu le maître, du contrat collectif le plus onéreux qui fût. Au moment où le manque de main-d'œuvre qualifiée se faisait le plus durement sentir, ce même contrat collectif venait favoriser les manœuvres au détriment des spécialistes.

A toutes ces fautes, s'en ajouta une autre, plus grave encore. Alors que les inventaires dressés au cours des opérations d'expropriation révélaient le défaut d'outillage de nos usines de cellules, aucun programme d'outillage n'était dressé. Les crédits, prévus par le Gouvernement pour ce chapitre au budget de 1938, étaient tellement insuffisants qu'ils durent être augmentés à la demande du signataire de ces lignes, par le Sénat, sur la proposition de sa Commission des Finances.

Rendons hommage à M. Daladier et à M. Guy La Chambre, à qui le Ministère de l'Air fut confié au début de 1938. La tâche était lourde. Il s'agissait, sans rien sacrifier de la qualité, de rénover, en deux ans, notre flotte aérienne. M. Guy La Chambre aborda ce problème, nouveau pour lui, en toute indépendance et ce fut sa force.

Il comprit que la méthode préconisée par le Sénat était la seule bonne, que dépenser des milliards pour construire des avions par des méthodes désuètes, relevant de l'artisanat, serait un leurre, et que le meilleur usage à faire des crédits que le Parlement avait généreusement octroyés à son prédécesseur serait de doter l'industrie, désormais nationalisée, d'un outillage puissant et d'organiser la production des cellules, en série.

Pour entrer dans cette voie et pour y persévérer, il fallait du courage. A de très rares exceptions près, dans l'entourage du ministre, personne n'était conscient de la nécessité de modifier profondément nos méthodes. Quelques ingénieurs envoyés en mission aux États-Unis avaient bien été frappés par les progrès que le machinisme avait fait dans les usines d'aviation, mais, revenus en France, ils s'étaient replongés dans leurs papiers, en sages fonctionnaires qui n'avaient rien appris ni rien oublié.

Il en allait de même des constructeurs. Du moment qu'ils promettaient de produire un grand nombre d'appareils dans un délai très court qui cadrait avec les programmes de l'état-major, celui-ci s'estimait satisfait. Sans doute, chacun savait-il au moment de la signature du contrat, que les délais prévus seraient largement dépassés, mais on aimait à se bercer d'illusions, et comme le retard n'entraînait pas de sanction, personne n'y perdait, sauf la défense nationale.

Il fallait au ministre d'autant plus de courage pour entreprendre une pareille œuvre qu'elle ne pouvait produire d'effets qu'au bout d'un assez long délai. Lorsque, au début de 1938, il déclarait que quinze mois s'écouleraient avant que notre cadence de production ne s'accélérât, les Commissions compétentes se sont déclarées d'accord avec lui.

Ce délai est maintenant écoulé et l'expérience a été probante. Notre production avait, depuis la nationalisation, diminué de moitié. Or, l'on peut prévoir que vers la fin de l'année présente, notre industrie produira, en deux mois, autant de cellules que pendant toute l'année dernière.

Faut-il en conclure, en félicitant M. Guy La Chambre de ce beau résultat, que tout est sauvé ? Certes non, et, si le plus dur est fait, il reste beaucoup à faire.

La tâche de demain peut se résumer en quatre points. Le premier concerne les moteurs, le second la mobilisation industrielle, le troisième le financement de notre programme, le dernier enfin, le personnel.

■

Jusqu'à présent, la production des moteurs était en avance sur celle des cellules. Les progrès réalisés dans ce dernier domaine vont dorénavant subordonner la sortie de nos appareils à celle des moteurs.

L'expérience a prouvé que nous avions un trop grand nombre de constructeurs d'avions. Il apparaît qu'à l'inverse nos deux grands constructeurs de moteurs ne suffisent pas pour répondre aux demandes accrues découlant de l'exécution de notre nouveau programme. Le ministre les a incités à construire de nouvelles usines, en même temps qu'il pas-

sait des commandes à l'étranger. Il est regrettable que cette mesure se soit imposée, mais, seule, elle permettra de parer, par le jeu d'une concurrence féconde, à la crise des moteurs qui revêt trois aspects, celui du nombre, celui de la qualité et celui de la puissance.

Les mesures destinées à accroître la production sont prises, ainsi que nous venons de l'indiquer. Elles produiront leurs effets à condition d'être appliquées avec persévérance et énergie, car il s'agit de briser un monopole de fait qui oblige actuellement le ministre de l'Air à se contenter de moteurs n'ayant ni l'endurance ni la puissance voulues.

En vertu d'une décision récente, les moteurs seront dorénavant soumis à des essais plus rigoureux. Les constructeurs devront donc soigner davantage leur fabrication et se montrer plus exigeants vis-à-vis de leurs fournisseurs car les matières premières qui leur sont fournies sont, pour la plupart, d'une qualité inférieure à celles que l'on produit à l'étranger.

Enfin, il faut, par tous les moyens, faciliter et encourager les recherches. Un ingénieur américain qui vient de visiter les principaux pays d'Europe disait récemment que l'effort dans ce domaine fait en Allemagne dépasse de beaucoup celui que l'on fait aux États-Unis. Or, la France consacre aux recherches et aux essais des sommes dérisoires par rapport à celles qu'y consacre l'Amérique.

Là encore, ce ne sont ni le génie, ni l'imagination qui nous manquent, c'est l'organisation. Cette observation s'applique aussi bien aux cellules qu'aux moteurs. La construction aéronautique est encore en pleine évolution. Nous devons être attentifs à toutes les nouveautés et ne plus laisser appliquer par l'étranger des idées qui ont germé dans des cerveaux français.

Une Inspection générale de l'Enseignement et des Recherches aéronautiques a été créée en 1937. Il importe de lui fournir des moyens au moins équivalents à ceux du N.A.C.A. américain dont le rôle a été si utile et qui a résolu tant de problèmes techniques.

Une dernière observation s'impose. Elle a trait aux moteurs à huile lourde dont on connaît les avantages : sécurité d'abord, et économie sensible sur le poids du combustible emporté.

Un ingénieur de grande valeur, M. Clerget, après de longues études, est arrivé à une double réalisation. Il a mis au point un moteur de 1 500 CV, à huile lourde, qui peut dès maintenant être construit industriellement, et a terminé les études d'un moteur de 2 000 CV. Il faut, sans délai, mettre le premier en fabrication pour équiper nos hydravions transatlantiques et nos bombardiers lourds. Il faut aussi pousser activement la construction du prototype du second modèle que son faible encombrement rend particulièrement intéressant.

■

Quels que soient les efforts faits pour accélérer la production de notre matériel et les résultats obtenus, il est malheureusement certain que les uns comme les autres sont encore insuffisants.

Il ne faut pas oublier que c'est en vue d'une guerre que nous travaillons et que les conditions du temps de guerre ne sont pas celles du temps de paix. Au cours d'une campagne, et surtout au début d'une campagne, c'est le matériel aérien qui subira l'usure la plus rapide.

Nous avons mis deux ans à constituer une flotte d'avions modernes. Pendant les hostilités, il faut s'attendre à ce qu'elle soit détruite en trois mois, ce qui implique que le potentiel de notre industrie aéronautique doit être, à partir du jour de la mobilisation, augmenté par rapport à un potentiel du temps de paix dans le rapport de un à huit.

Pour répondre à cette nécessité, il y a deux méthodes. La première a été adoptée par les Anglais. Elle consiste à créer, à côté de l'industrie du temps de paix, une industrie aéronautique de réserve qui travaille normalement au ralenti et ne prend son plein essor que lorsque la mobilisation industrielle a été décrétée.

La seconde est la méthode allemande. Pour pouvoir répondre aux exigences d'un conflit, nos voisins ont décidé de tripler leur flotte de première ligne en créant deux réserves de matériel. Ils pourraient ainsi s'affranchir de tout effort industriel, au moins pendant les premiers mois d'un conflit.

Cette solution, que seul un peuple vivant en économie

fermée peut adopter, a le grave inconvénient d'accumuler une masse énorme de matériel qui se démode rapidement.

Aussi, devons-nous nous orienter dans une autre voie. La meilleure consisterait à augmenter le rendement de nos usines afin qu'elles puissent, en trente-deux heures de travail par semaine, satisfaire aux commandes normales. Leur production se trouverait quadruplée en temps de guerre, en travaillant à trois équipes.

Dans le même ordre d'idées, nous devons poursuivre la décentralisation de notre industrie en construisant des usines en Afrique du Nord où la main-d'œuvre indigène est abondante et suffirait avec un encadrement convenable, à alimenter des ateliers puissamment outillés.

Enfin, n'oublions pas que si l'Allemagne est, par sa position géographique, contrainte à s'organiser comme un camp retranché et à ne compter que sur elle-même, la France et l'Angleterre sont dans une position toute différente qui leur permet d'envisager d'autres solutions.

Notre force c'est d'être adossés à l'Atlantique et de disposer des moyens voulus pour conquérir et conserver, le cas échéant, la maîtrise des mers.

Quoi que l'on puisse penser de l'attitude probable de l'Amérique en cas de conflit européen, nous demeurons convaincus que le marché américain nous serait ouvert comme il l'a été pendant la dernière guerre. Il est impossible qu'il en aille autrement, car en refusant de nous ravitailler, les États-Unis prendraient, en fait, parti pour les puissances totalitaires et signeraient leur déchéance en même temps que notre capitulation.

L'industrie aéronautique américaine est venue au secours de la nôtre pour l'aider à surmonter la crise de matériel dont nous souffrions, et l'appoint qu'elle nous a apporté n'est pas négligeable. Mais l'achat d'avions américains a eu un autre résultat beaucoup plus heureux encore. Dorénavant, nos pilotes et nos mécaniciens connaîtront les appareils américains. Nous aurons, en France, des ateliers spécialisés dans la réparation de ce matériel et un contact fécond a été créé entre les industries aéronautiques françaises et américaines.

Celle-ci, grâce aux commandes nouvelles passées par l'Air

Corps, va augmenter considérablement sa capacité de production et nous trouverions là une source additionnelle de ravitaillement, si le besoin s'en faisait sentir.

■

L'effort de redressement dont nous constations les heureux effets a entraîné de lourdes dépenses. Les crédits affectés au matériel atteindront cette année près de 20 milliards.

Si le problème industriel que posait la rénovation rapide de notre flotte aérienne est virtuellement résolu, il reste un problème financier qu'il serait imprudent de négliger.

Rien ne nous permet, malheureusement, d'affirmer que la course aux armements à laquelle nous condamne l'Allemagne est un épisode passager. Il est, au contraire, à craindre que ce soit une des formes de la pression que, dans tous les domaines, elle est déterminée à exercer sur nous pour atteindre ses buts. Aussi importe-t-il de nous organiser pour supporter, tant qu'il le faudra, cette lutte pacifique mais coûteuse.

Les mesures prises depuis dix-huit mois pour accélérer le rythme de sortie de nos appareils ont été dictées par les circonstances. Il fallait aller vite et l'on a improvisé. Or, toute improvisation coûte cher. Si nous voulons que notre effort dure, il faut maintenant rechercher l'économie en simplifiant nos appareils et en les produisant en très grande série.

Un avion militaire moderne est une machine de précision que la recherche de la perfection a compliqué outre mesure. Il faut lutter contre cette tendance et concevoir des appareils simples, robustes, aptes aux missions de guerre.

Comme chaque type n'est, actuellement, construit qu'à quelques centaines d'exemplaires, le prix de revient unitaire est élevé. Il est, en moyenne, de 3 millions et pourrait être considérablement diminué par l'adoption, dans la construction aéronautique des méthodes de production qui ont donné, dans l'industrie automobile, de si remarquables résultats.

Une automobile valait, en 1913, plus cher en francs-or, qu'une voiture équivalente ne vaut, aujourd'hui, en francs-papier. Ce précédent montre quelles économies pourraient

être réalisées sur la construction des cellules d'avions, si, au lieu de commander vingt types d'appareils différents, nous concentrions, comme le font les Allemands, tous nos moyens sur la production de quatre ou cinq modèles, en choisissant les meilleurs.

Le développement de l'outillage dans nos usines d'aviation va nous permettre d'échapper à l'obligation de recruter des ouvriers spécialisés dont nous manquons malheureusement en France.

Mais il faut que le Gouvernement ait le courage de modifier les stipulations du contrat collectif de l'aviation conçu par le Front populaire qui, par pure démagogie, a accordé aux manœuvres des avantages injustifiés.

L'application du contrat collectif de l'aviation a créé, en France, une catégorie d'ouvriers privilégiés. Sans doute, le Gouvernement doit-il maintenir la paix sociale, mais ce serait la mettre en danger que de permettre que la classe ouvrière fût coupée en deux : d'un côté, les petits cultivateurs, les ouvriers agricoles et les ouvriers travaillant pour l'industrie non protégée, ceux-là constituant la classe des parias, et de l'autre, ceux qu'emploie l'industrie protégée dont les salaires sont beaucoup plus élevés. Cet état de chose crée parmi les ouvriers une agitation qu'il ne faut pas laisser se propager. Contrairement a ce qui a été fait dans un but purement politique, il faut favoriser la reconstitution d'une élite en rétablissant une échelle de salaires basée non pas sur le nombre, mais sur la valeur individuelle.

Enfin, si le Gouvernement est résolu à réaliser des économies, il doit favoriser la production des métaux légers, indispensables à notre industrie aéronautique, et qui sont produits en quantité insuffisante et vendus trop chers.

Les Allemands et les Américains utilisent de plus en plus le magnésium. Nous en produisons peu en France et son prix de revient est trop élevé.

Dans le même ordre d'idées, des études sont faites à l'étranger pour remplacer le rivetage par la soudure en employant des tôles d'acier fines et même en utilisant des matières plastiques.

Dans aucun domaine nous ne devons nous laisser distancer,

et lorsque, grâce à l'application méthodique d'un programme rationnel, nous aurons comprimé les prix de revient de notre industrie, nous pourrons enfin porter notre attention sur un des problèmes les plus graves qui se posent à l'heure actuelle, celui du personnel.

■

De même que le Sénat a dénoncé en temps utile, c'est-à-dire lorsqu'on pouvait encore y parer, la crise du matériel, de même il prédit que notre aviation va bientôt connaître une grave crise de personnel si l'on n'y prend pas garde.

A la vérité, elle existe déjà, et l'accroissement de nos forces aériennes va, naturellement, la rendre plus aiguë. Nous manquons de pilotes expérimentés, surtout de chefs de bord et de commandants d'unités. Nous manquons plus encore de mécaniciens et des nombreux spécialistes que comporte une armée de l'air de la taille de la nôtre.

Ici le remède est simple. C'est purement une question d'argent. Depuis longtemps, nos officiers ont pris leur parti de servir par amour du pays et de leur métier. Mais encore faut-il qu'ils puissent tenir leur rang et élever leurs enfants. Or, depuis 1936, la hausse du prix de la vie a été de 40 p. 100 en moyenne en France et la solde, surtout celle des officiers subalternes, est devenue insuffisante.

La situation des sous-officiers est plus grave encore. Ils sont beaucoup moins bien payés que les ouvriers qui travaillent dans les usines où le matériel qu'ils utilisent est construit. Comme ils sont fréquemment en rapport avec eux, ils peuvent aisément comparer la dose de travail que chacun donne, la dose de risque que chacun court et le salaire que chacun touche. Et comme nos sous-officiers sont d'excellents spécialistes, très recherchés par l'industrie, la plupart d'entre eux quittent l'armée dès qu'ils le peuvent pour obtenir un emploi plus rémunérateur.

L'État est donc la dupe. Il forme des spécialistes qui lui coûtent cher et les perd parce qu'il ne les paie pas, cependant que l'industrie fait ainsi l'économie de l'apprentissage de ses meilleures recrues.

Sans doute, le problème des soldes est-il malaisé à résoudre. Tout relèvement dans une catégorie réagit sur les autres et il est délicat de favoriser une arme. Mais l'aviation est une arme savante. Elle est aussi, hélas, une arme dangereuse. A ce double titre, elle mérite un statut spécial et, en tous cas, nécessité ne connaît pas de loi. Si nous voulons que les jeunes entrent dans l'aviation et que les anciens y demeurent, encourageons-les et n'oublions pas que la qualité du personnel de notre armée de l'air n'a pas d'égale au monde. C'est là ce qui fait sa force. Sachons la conserver.

A. DE LA GRANGE,
Sénateur du Nord.
Président de l'Aéro-Club de France.

GILLES[1]

GILLES savait qu'aux yeux de Myriam, l'argent qu'elle lui apportait, c'était la facilité de travailler à sa guise.

Elle ne savait pas ce que serait ce travail. Le savait-il? S'il se livrait à son penchant naturel, il n'imaginait pas des actes ou des œuvres contrôlables par le succès; il sentait en lui un penchant infini à l'immobilité, à la contemplation, au silence. Il s'arrêtait souvent au milieu d'une rue, au milieu d'une chambre pour écouter. Écouter quoi? Écouter tout. Il se sentait comme un ermite léger, furtif, solitaire, qui marche à pas invisibles dans la forêt et qui se suspend pour saisir tous les bruits, tous les mystères, tous les accomplissements. Il souhaitait de se promener pendant des années dans les villes et dans les forêts, de n'être nulle part et d'être partout. Le rêveur a le goût divin de l'omni-présence.

Pouvait-on appeler cela : travail? Certes non, dans le langage ordinaire des hommes. Ils veulent des manifestations qui tombent sous le sens.

Il avait adoré la lecture, maintenant il la rejetait un peu comme une drogue qui absorbe tous les charmes de la vie. En tous cas, ç'avait été une étude qui l'avait préparé aux études plus directes, aux expériences. Il reprenait parfois cette étude liminaire; au milieu d'un bar il sortait un livre de sa poche. Il n'ignorait pas que sa conduite se cherchait à travers le désordre des tâtonnements. Quand il s'était mis à

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juillet 1939.

écrire à l'hôpital, il avait été étonné. Il avait été tenté de considérer ce geste forfuit comme un aboutissement, d'en faire un achèvement. Mais il avait secoué la tête, méfiant. Quand il avait relu, au bout de quelque temps ce qu'il avait écrit, il n'y avait pas trouvé cette contraction essentielle qui fait la poésie, seule vraie littérature. C'est pourquoi il avait froncé les sourcils quand Myriam lui avait dit : « Vous écrirez. » Non, faute de génie, il se tairait et se contenterait de contempler, de méditer. Cela ferait une prière silencieuse qui capterait plus que les bavardages du talent et qui serait un plus sûr accompagnement aux rares voix de ceux qui ont le droit de parler. Il écouterait, il regarderait les hommes. Il était leur témoin le plus actuel et le plus inactuel, le plus présent et le plus absent. Il les regardait vivre avec un œil aigu dans leurs moindres frémissements de jadis et de demain, et soudain il prenait du champ et ne les apercevait plus que comme une grande masse unique, comme un grand être seul dans l'univers qui traversait les saisons, grandissait, vieillissait, mourait, renaissait pour revivre un peu moins jeune. Il sentait avec angoisse, et avec volupté dans l'angoisse, l'aventure humaine comme une aventure mortelle... à moins qu'elle ne se renonce, se désincarne et, avouant son épuisement, se rejette en Dieu.

A quelques instants, pendant la guerre, il avait senti la vie non plus comme une plante ou un animal qui croît, puis décroît avec de ravissantes inflexions, mais comme un frémissement spirituel prêt à se détacher, immobile, mystérieux et désormais indicible. C'était à ces instants-là qu'il avait été le plus tenté par la mort comme plus secrètement vivante que la vie. Au delà de l'agonie l'appelait une vie intime. Il avait eu, dans les tranchées, des heures d'extase ; il avait fallu les plus terribles convulsions pour l'en réveiller. Lors des premières permissions, il n'avait eu envie ni des femmes, ni de Paris. Comme hébété, chez son tuteur, en Normandie, il regardait la mer ou bien il marchait interminablement dans l'église du village, jetant de temps à autre un coup d'œil sur la vierge, mère du Dieu, sur le Dieu qui se fait homme pour prendre par la main l'homme et l'emmener dans les profondeurs infernales. Il se sentait entraîné dans le cycle divin de

la création et de la rédemption. C'était, plus exquise, sa béatitude des tranchées : le soupir imperceptible de l'éternel au sein de l'être.

Mais maintenant, il était repris par le séduisant mouvement de hanche de la vie charnelle. Il avait revu le Louvre, la place de la Concorde, les Champs-Élysées, Versailles. Il entrevoyait les trésors de plasticité qui gisent au sein de la femme, le déchirant jeu de la politique, mille et mille choses. Mille. Je vivrais mille minutes, je respirerais cette touffe de fleurs dans ma main.

Myriam appréciait cette rare disposition chez le jeune homme. Elle-même modeste, intérieure, ayant le goût du travail pour le travail, elle comprenait que Gilles flâneur, distrait, divers, promenât dans les lieux les moins attendus comme les bars ou les promenoirs de music-halls, un recueillement digne des laboratoires. Cependant, elle était femme et elle supputait le fruit de cette élaboration. Elle comptait que Gilles écrirait des livres ; elle se glorifiait d'avance dans cet accomplissement. Le regard de son père la pressait aussi de songer aux résultats.

— C'est agaçant. Papa me demande tout le temps ce que vous allez faire dans la vie. Je lui réponds que vous avez le temps et qu'il n'a qu'à s'en remettre à la confiance que j'ai en vous. Mais il a de la peine à comprendre ; à votre âge, il sortait de Polytechnique.

Gilles ressentait aussi, et bien plus que Myriam, le regard de M. Falkenberg ; il en venait alors à se soupçonner. N'était-il pas un paresseux ? Après tout, il était sensible aux œuvres chez les autres. Ne faut-il pas à la fin du compte s'appuyer sur des œuvres pour porter plus loin la rêverie qui sinon tourne sur elle-même et devient vide et néant ? Il ne voulait pourtant pas se perdre dans le néant. On ne peut pas s'abstenir absolument de donner des preuves, de s'engager, de se compromettre. Vivre, c'est d'abord se compromettre.

Elle risquait quelques questions.

— Que prépariez-vous avant la guerre ?

— N'importe quoi. Non, à peu près ceci : l'archéologie ou les consulats. Je voulais être consul ou archéologue quelque part en Asie. Une chaise pour m'asseoir et regarder le passé,

le présent, l'avenir. Regarder, sentir et comprendre. Sentir? Ou plutôt comprendre? Je ne sais pas. Expliquer? Ou au contraire, chanter?

— Comment : au contraire?

— Oui, chanter c'est le contraire d'expliquer. Ajouter par la louange, au lieu de retrancher par l'analyse. Envelopper de lumière l'obscurité des choses.

Myriam ne comprenait pas, mais elle ne s'effrayait ni ne se refusait.

En attendant, il fallait aviser et obtenir dans l'auxiliaire, un poste qui le gardât à Paris et qui lui laissât du loisir. Pour cela, il fallait s'adresser aux Morel.

Myriam parlait souvent des Morel. Et c'était un de ses prestiges. Les Falkenberg participaient de la puissance des Morel. M. Morel était alors ministre sans portefeuille dans le Cabinet de la Défense nationale. Ancien socialiste, il était un des plus fermes soutiens de Clemenceau. Il était un ami intime de M. Falkenberg, et lui et sa femme marquaient au père et à la fille la plus affectueuse sollicitude. M. Falkenberg avait toujours été pour M. Morel un conseiller vigilant, et non pas seulement dans l'ordre financier.

— Je vais vous présenter à Marcelle Morel.

Ils débarquèrent tous deux devant un de ces ministères qui sont installés dans les vieux hôtels de la rive gauche. Il nota qu'il ressemblait au plus sale petit bourgeois qui vient solliciter une embuscade ou une place. Il supportait avec peine le sentiment de gêne que lui donnait le fait d'être amené là par Myriam. Il rappela toute sa lucidité pour réprimer sa gêne et sa révolte. En tout cas, il fallait dépendre de quelqu'un. Plutôt de cette fille, intelligente et sensible, que de quelque protecteur arrogant et humiliant. Personne ne peut faire sa vie seul, par ses propres moyens ; à un moment ou à un autre, le plus pur des ambitieux est à la merci de quelqu'un qui ne peut qu'abuser de lui. Se laissant amener par une main délicate dans ce ministère, il prenait la porte la plus dérobée pour se soustraire aux sales attouchements des intermédiaires. A une époque de civilisation saturée, il y a ainsi beaucoup d'êtres qui prétendent garder blanche comme l'hermine la frauduleuse illusion de leur égotisme, parce qu'elle est sub-

tile. Mais les hermines ne sont intactes que dans les contes de fées.

L'éducation réactionnaire qu'il avait reçue de son tuteur et de ses maîtres au collège lui permettait d'ailleurs d'entrer dans ce ministère avec un sentiment de mépris et d'ironie. Tous les personnages qu'il allait voir depuis l'huissier jusqu'à Madame Morel, étaient des usurpateurs. Le monde démocratique était un monde d'usurpation. L'huissier était un petit usurpateur qui, comme tous les usurpateurs, était pénétré d'onction, entièrement enveloppé du caractère sacré de la place prise; avec pourtant une pointe de jovialité et de rouge au nez. Ils marchèrent à travers l'ancien régime qui signait partout en maître tapisseries, fauteuils et tapis. La démocratie avait posé à jamais son derrière dans les Gobelins. Gilles regarda du coin de l'œil Myriam qui était triomphante. Les Juifs s'avancent, mêlés aux rangs de la démocratie. Ils ne sont que rarement choqués d'un tel triomphe; et cela ne les empêche pas d'en profiter, bien au contraire.

« Du reste, où a commencé l'usurpation? se dit Gilles. Nulle part. Hugues Capet lui-même... Il n'en resta pas moins drôle de voir d'époque en époque déboucher les usurpateurs. »

Gilles se rappela à temps qu'il était pour les usurpateurs, tous, quels qu'ils fussent. Colbert avait sans doute plus de substance que M. Morel, mais M. Morel avait le mérite de mettre quelque chose dans un fauteuil vide, dans un fauteuil laissé vide par tous ces bourgeois arrogants, poltrons et stériles dont Gilles avait bien connu les fils au collège. Il fallait bien que quelqu'un donnât des ordres à qui éternellement les attendra, à la foule.

Quand Madame Morel entra, Gilles devint encore plus complaisant. On ne considère pas assez l'histoire sous l'angle de la femme. La femme aménage tout. Gilles vit aussitôt l'histoire de la IIIe République sous l'angle de madame Morel. Madame Morel était belle. Elle avait même de la grâce et de la bonté. Gilles rejeta définitivement son ironie réactionnaire sur les usurpations. La République dissimulait des trésors de gentillesse. Gilles crut voir que le sourire de la ministresse, bon, était par là même désabusé. Cette supposition l'enchanta. Il se sentit une âme complice. N'était-il

pas prisonnier de Myriam comme cette belle femme était prisonnière de M. Morel, qui avait une barbe mal taillée, d'après les photographies? Sa nonchalance se plaisait à cet aveu supposé que si le mensonge est le seul moyen de vivre dans certaines sphères, on y perd autant qu'on y gagne.

— Le trompe-t-elle? se demanda-t-il avec une curiosité anxieuse et d'ailleurs tout à fait désintéressée.

Cette curiosité devait lui revenir dans la vie. Comme pour la belle Madame Morel, les rares fois qu'il rencontrerait une personne distinguée, il admettrait qu'elle jouât le louche jeu de la société à condition qu'elle trichât.

Cependant, tandis qu'il prêtait les effets romantiques du mensonge à cette dame, en fait plus ennuyée que triste, il ne songea pas à lui mentir à elle, et, la regardant dans les yeux, il lui avoua tacitement qu'il n'aimait pas Myriam. Aveu qui choqua la ministresse. Gilles en fut bien déçu. Il craignit que la vie n'eût pas donné à Madame Morel des leçons suffisantes.

Cependant, la rencontre suivit son honorable cours. La belle dame apportait à la perpétuelle diplomatie de ses journées une douceur fatiguée, mais exacte. Elle posa quelques questions à Gilles et vit tout de suite qu'elles étaient inutiles. Elle se dit : « C'est un étourdi. Avec une nature aussi impulsive et aussi naïve, il torturera, puis lâchera bientôt cette pauvre Myriam. Je suis plus charitable avec M. Morel. »

Madame Morel fit le nécessaire pour aider Myriam à se perdre. Quelques jours après, Gilles fut versé dans l'auxiliaire, puis affecté au Ministère des Affaires étrangères comme rédacteur supplémentaire pour la durée de la guerre.

Il écrivit à sa bienfaitrice une lettre de trop ardent remerciement qu'elle ne distingua guère des plates déclarations auxquelles elle était encore habituée.

Gilles se trouva installé au quai, dans un petit bureau sous les combles. Il avait été fort bien reçu, avec beaucoup de curiosité et de complicité, car on le savait protégé par Morel et sans doute par Berthelot, qui, en effet, se l'était fait présenter et l'avait trouvé de son goût. Les gens de la carrière le rangeaient aussitôt dans cette catégorie des protégés de Berthelot qui devaient leur chance à des qualités extrinsèques à la règle.

Le chef immédiat de Gilles s'appelait M. de Guingolph. C'était un homme fort long et fort maigre, à la figure blême et épuisée. Il était habillé avec une élégance élimée, qui tenait du reste plus à l'avarice qu'à la pauvreté. Le timide cynisme de son sourire, l'interrogation anxieuse de son regard eurent bientôt renseigné Gilles sur le personnage et sur les dernières raisons de son affabilité renchérie.

Le travail qu'on lui donna ne présentait aucun intérêt : il s'agissait de tenir à jour la correspondance avec les consuls de l'Amérique du Sud. Ces consuls ne faisaient pas grand'chose et c'était tout ce qu'on leur demandait.

IX

M. Falkenberg savait que Gilles était souvent chez lui et cette présence l'agaçait. Il avait vu dans Gilles, d'abord, un freluquet et un coureur de dots, puis, à la suite de quelques conversations, un personnage qui n'était pas dénué d'une valeur indéfinissable, mais absurde. Il ne ferait rien ou des choses bizarres et inutiles ; il tournait le dos au succès. D'autre part, il était sûr que Gilles n'aimait pas Myriam ; n'aimant pas lui-même sa fille, il n'aurait pu croire qu'un homme pût l'aimer. La bonté de cet homme, qui aurait été grande pour ses fils, était morte avec eux. Les parents font un choix souvent curieux et arbitraire parmi leur progéniture. Dès leur naissance, M. Falkenberg avait décidé que ses fils c'était sa chair, mais que sa fille, c'était la chair de sa femme. Or, c'était sa fille qui avait hérité ses qualités et ses défauts et qui aurait dû être le plus près de son cœur. Comme il la croyait vouée en tout cas à un ambitieux sans amour, il acceptait ce Gilles Gambier aussi bien qu'un autre.

Un soir, il lui dit :

— Tu vas épouser ce garçon?

Myriam serra les dents.

— Oui.

— Tu as réfléchi?

— Oui.

— Ce garçon ne t'aime pas.

S'il avertissait sa fille, c'était plutôt pour la blesser que pour la mettre en garde. Myriam se leva.

— C'est tout ce que tu as à me dire?

Il s'arrêta brusquement et s'il eut un sourire de mépris, ce fut soudain contre lui-même. Il avait eu un sens théorique des devoirs humains qui était encore imprimé dans sa mémoire. Il se dit : « Voilà ce que la douleur a fait de moi. » D'une minute à l'autre, au fond de son cœur, il prit une résolution farouche : « Je dois sortir de cette vie où je ne puis plus sentir décemment. »

— Je croyais que tu étais intelligente et qu'on pouvait te parler, reprit-il sur un ton qui voulait être conciliant.

Il avait l'habitude de manier les hommes, non pas les femmes. Il est vrai que Myriam était un peu homme ; là était sa faiblesse, elle cédait toujours quand on mettait en avant le prétexte abstrait et insidieux de l'impartialité. Elle se rassit.

— Pourquoi dis-tu que Gilles ne m'aime pas?

M. Falkenberg, depuis un instant, depuis qu'il avait pris sa résolution, se sentait tout à fait détaché des choses de ce monde, et sa fille lui paraissait un atome parmi les autres atomes. Cessant de la détester, il put prendre quelques apparences de la bonté. Il ne répondit donc pas : « Cela crève les yeux », mais :

— C'est un garçon qui pense à autre chose.

Il émoussait sa pointe, Myriam pouvait moins s'y refuser.

— Il peut penser à moi et penser en même temps, très fort, à autre chose.

— ... Oui. Enfin, il pense à autre chose.

— Qu'est-ce que tu lui reproches? Il n'a pas de métier? Tu oublies qu'il est encore soldat.

— Ce n'est pas ça. D'ailleurs, il devrait savoir ce qu'il fera.

— Quand tu étais à Polytechnique, savais-tu que tu entrerais dans les affaires?

— Je savais que je travaillerais.

— Gilles travaille à sa manière, qui n'est pas la tienne.

M. Falkenberg fut tenté d'admirer la force déjà enracinée de ce dévouement. Il songea : « Elle souffrira ». Cette force

de souffrance délicieuse et obstinée avait été en lui, il entrevit que Myriam était sa fille. Mais elle se perdait avec tous les autres êtres dans le lointain. Il reprit :

— Il y a autre chose... Il faudrait faire une enquête sur ce garçon. Ce que tu m'as dit de lui est vague, tout à fait insuffisant. Oui, c'est entendu, tu lui as donné ta confiance. Tu penses que lui seul peut être sa propre garantie. Mais enfin, dans les tenants et les aboutissants d'un homme, il y a une présomption. Orphelin?

Myriam regarda son père avec un parfait mépris. Celui-ci se révolta :

— Enfin, je ne crois pas être si accablé sous les préjugés. Je voudrais pourtant savoir d'où vient cet homme. C'est incroyable qu'il ne te dise rien sur sa famille. Il devrait aller tout naturellement au devant de ta curiosité et de la mienne.

Myriam jetait les regards les plus fiers sur son père. Ce silence qu'il reprochait à Gilles lui semblait le trait le plus précieux et le plus captivant. Elle trouva grand plaisir à le faire lanterner; enfin, elle lança d'un ton qui voulait dissimuler la malice :

— Du reste, il m'a tout expliqué.

Elle redit à son père ce que Gilles lui avait dit de sa naissance.

M. Falkenberg se fit répéter le nom de Carentan et demanda où il habitait. Or, Gilles, par dédain des détails complaisants, n'avait jamais donné un nom de lieu à Myriam, qu'il savait au reste ignorer toute géographie, comme la plupart des femmes. M. Falkenberg tiqua, elle haussa les épaules.

Soudain, il s'exaspéra et lui lança ce qu'il croyait avoir définitivement refoulé depuis le début de la conversation.

— Enfin, ce garçon n'a pas un sou, et tu seras riche... puisque tes deux frères, je les ai laissés tuer et que moi...

Si c'eût été encore à faire, M. Falkenberg eût définitivement scellé le sort de sa fille par ce mot. L'orgueil de Myriam, dorénavant, refuserait toujours de croire à la convoitise de Gilles. Il le sentit et ricana légèrement : le vouloir vivre des autres lui semblait une sottise funèbre. Voyant les choses sous l'angle du testament, cette dernière concession qu'il

ferait à l'absurdité du monde, il jeta encore, mais tout machinalement :

— Enfin, marie-toi sous le régime de la séparation de biens. Du reste, ça ne l'empêchera pas de te ruiner, si le cœur lui en dit.

Si ensuite Myriam fut triste, ce fut à cause de la pitié humiliante que ces pauvres méchancetés lui avaient arrachée. Cependant, l'idée qu'elle se faisait des sentiments de Gilles à son égard avait changée depuis quelque temps. Assez longtemps après, elle avait senti le contre-coup de l'affaire avec Mabel. Les absences réitérées de Gilles l'avaient obligée à tenir compte décidément de son absence morale. Elle ne s'était plus dit : « Il aime mieux la guerre que moi », mais : « Pour lui, le monde est plus grand que moi. Comment pouvais-je espérer être tout l'univers à ses yeux ? »

Si elle avait été l'amante heureuse de Gilles, elle aurait revendiqué sans scrupule d'être tout l'univers pour lui. Mais dans l'état où il l'avait mise, elle se serait sincèrement révoltée contre quelqu'un qui lui aurait fait remarquer la misère secrète que masquaient sa modestie et sa résignation. Elle était tout à fait dévoyée. Elle devenait plus sourde au cri de son corps au moment même où ce cri s'élevait plus fort. Plus Gilles était insensible, plus elle s'absorbait en lui. Elle devenait mystique. L'idée de sacrifice se substituait petit à petit à l'idée de don. Les femmes sont toute sensualité, mais la sensualité est un instinct ; or, rien ne se fourvoie plus facilement qu'un instinct. Regardez les bêtes sauvages, elles tombent facilement dans une fosse que recouvre à peine un léger branchage.

X

— Alors vous souhaitez la victoire de l'Allemagne ? conclut Gilles.

— De toutes mes forces.

— Oui, je vois votre raisonnement : une seule tête, plus facile à abattre.

— Exactement, mon vieux. La révolution en Europe sera

plus facile quand le prolétariat aura devant lui une seule bourgeoisie, un seul militarisme, une seule oppression.

Ayant dit cela, Debrye ricana. Il avait de petites dents pointues qui déplaisaient à Gilles. Celui-ci préférait le front bas, qui, avant de fuir, montrait des bosses modelées par une main savante et tourmentée.

Il avait rencontré son ancien camarade de Sorbonne dans la rue. Ils ne s'étaient pas vus depuis juillet 1914. Aussi, depuis deux heures, parlaient-ils à perte de vue, en marchant au hasard.

Gilles lui demanda brusquement :

— Vous ne vous êtes jamais demandé si cette idéologie ne naît pas de la peur ?

Il s'arrêta et regarda Debrye avec anxiété. Il ne voulait pas le blesser, encore moins faire une erreur de jugement. Sans doute, cet homme avait eu peur comme lui-même, Gilles, avait eu peur ; mais son activité défaitiste, de plus en plus accentuée, lui composait un autre risque. Il ajouta donc, en hâte :

— Laissez-moi m'expliquer... Ce que je veux dire...

— Pourquoi ne tiendrais-je pas compte de la peur ?

— Je n'aimerais pas que vous n'ayez pas pris conscience de la peur comme élément certain de votre sentiment sur la guerre. J'ai horreur des idéologies qui partent d'une donnée inconnue de la sensibilité.

Debrye regarda Gilles avec cette curiosité sympathique, amusée, où passait un léger filet de regret, qu'il lui manifestait déjà autrefois à la Sorbonne. Il considérait Gilles Gambier comme un esprit fin, séduit par les pensées et les actes rares.

— Mais vous, Gambier, de votre côté, vous construisez tout votre système *contre* la peur. Moi, je me dis : la peur est un instinct naturel, qui me désigne le mal. J'ai peur à la guerre, c'est que la guerre est un mal pour l'homme.

Gilles s'arrêta, étonné. Le courage était devenu pour lui quelque chose de positif. Il continua :

— Vous ne vous êtes jamais demandé si votre idéologie ne légitimait pas, non la peur, mais... comment dirais-je ?... la paresse, l'incapacité... Oui, voilà, toute une incapacité.

Vous n'êtes pas sportif, vous ne savez rien faire avec votre corps.

— Pardon, je...

— Oh ! avouez que ça ne va pas bien loin. L'homme moderne est un affreux décadent. Il ne peut plus faire la guerre, mais il y a bien d'autres choses qu'il ne peut plus faire. Cependant, avec son infatuation, son arrogance d'ignorant, il condamne ce qu'il ne peut plus faire, ce qu'il ne peut plus supporter. C'est comme l'art. Il est devenu scientifique, parce qu'il ne pouvait plus être artiste.

— Joli art, cette guerre.

— Ah ! voilà, s'écria Gilles avec un soupir, on peut dire, en effet, que la guerre est devenue si laide que l'homme aurait le droit de la rejeter. Cependant...

Il s'arrêta. L'autre lui fit signe d'achever. Il remarquait qu'à la bouche de Gilles un pli délicat devenait une lippe de dégoût.

— Cependant, la guerre, si défigurée qu'elle soit, demeure nécessité. Vous êtes révolutionnaire. La révolution, c'est encore la guerre.

La lippe de Gilles s'était effacée ; son œil brillait. Debrye lui jeta de nouveau son regard amusé. Puis une image, un souvenir passa devant les yeux du défaitiste. Sa mâchoire se contracta malignement :

— J'ai eu peur, j'ai crevé de peur depuis août 1914.

Gilles regardait son ami. Car cet homme qui tenait ces propos méprisables était son ami. Et un homme digne d'amitié. A la Sorbonne, brillant étudiant, il fascinait ses maîtres et ses camarades par sa fringale d'autorité, fringale aussitôt satisfaite, car les hommes se donnent à qui veut les prendre. Dans ce cas, leur don si facile prenait de la grandeur, car Debrye leur donnait beaucoup en échange. Il avait des vues rapides, hâtives même qui devenaient incisives par la force de résolution dont il les confirmait. En plus de cela, de l'ironie, du sarcasme, la conscience fulgurante de tout ce qu'il y a d'indicible, de faux, d'impardonnable dans les rapports les plus généreux. Gilles l'aimait également pour ses dons et pour cette ironie qui lui semblait la garantie de son humanité. Il se préparait à le perdre, le jour où Debrye s'enfoncerait dans l'action politique. Ce temps approchait.

Gilles revint sur le premier point de leur débat :

— Vous ferez de l'Europe, par la victoire de l'Allemagne, une immense Irlande où les sentiments nationalistes seront renforcés, exaspérés, consacrés par la persécution.

Il pensait que si on refuse un combat, on ne peut qu'en engager un autre. On ne peut se dérober à la loi du combat, qui est la loi de la vie. Il avait trouvé dans la guerre une révélation inoubliable qui avait inscrit dans un tableau lumineux les premiers articles de sa foi : l'homme n'existe que dans le combat, l'homme ne vit que s'il risque la mort. Aucune pensée, aucun sentiment n'a de réalité que s'il est éprouvé par le risque de la mort.

Il redit encore :

— Vous êtes contre la guerre, mais vous êtes pour la révolution. Or, la révolution, c'est la guerre.

Au grand étonnement de Gilles, Debrye acquiesça.

— Oui, mais une autre guerre. La guerre civile, parlez-moi de ça. Là, on connait ses ennemis.

— Oh ! Il y aurait des distinctions à faire entre les bourgeois comme entre les Allemands.

— Elles sont plus faciles.

— Croyez-vous ? Croyez-vous qu'on ait fait ces distinctions en 1793, ou pendant la Commune ?

— En tout cas, le but...

Gilles manifesta un scandale amusé.

— Le but de la guerre est toujours la paix... par l'extinction de l'ennemi. C'est cette paix-là qui est au bout de votre révolution comme de ma guerre.

Debrye, agacé, rompit et revint aussi en arrière :

— Vous avez trop peur d'avoir peur. Il se trouve que, pour notre génération, la guerre est la première expérience de la vie. Vous avez peur de n'y pas répondre généreusement. Alors, vous voilà construisant une philosophie de la vie sur la résistance à la colique.

Gilles écarquillait les yeux sur cette analyse de lui-même qu'il n'avait su faire. Il admira humblement le front de Debrye si savamment modelé. « Et moi qui lui reprochais avec tant d'arrogance son manque de lucidité. » Contemplatif, Gilles, toujours à un moment donné, songeait à aban-

donner le combat pour considérer l'élément nouveau de connaissance qu'il lui apportait. Cependant il fallait bien contre-attaquer.

— Vous, de votre côté, vous construisez un système où il vous faut bien, ayant posé la peur, y ajouter l'instant d'après le courage. Puisque vous êtes un homme d'action. Pas d'action, sans risque d'être tué et de tuer. Vous ferez tuer des gens et vous vous ferez tuer par des gens... Enfin, je vous demande pardon pour les vérités premières.

— ...

— Moi, prévoyant tout ce chemin, je me place tout de suite au bout, où je vous attends. La mort est en bonne place dans mon système. Ce qui vous fait dire que je suis un sadique.

— Enfin, vous ne croyez pas au capitalisme !

— Vous déplacez la discussion. Nous parlions de la paix et de la guerre, de la nécessité du meurtre.

— Supposons que vous ayez raison. Et le capitalisme ? A la guerre, vous travaillez pour un capitalisme contre un autre capitalisme.

Gilles haussa les épaules.

Debrye interpréta le silence de Gilles à son avantage :

— Un jour ou l'autre, vous serez avec nous.

Gilles fronça les sourcils en même temps qu'il souriait. Il voyait cette candeur du partisan qui ménage l'adversaire dans la mesure où il compte le gagner. Puis il cessa de sourire. Décidément, il détestait la sensibilité de Debrye. Debrye était protestant. Mais il y a des catholiques de cette sorte. Il était chrétien. Est-ce qu'un chrétien, c'est un lâche qui se complait dans sa lâcheté, comme le dit Nietzsche ? Il en fait un autre courage. Debrye n'était pas un lâche puisqu'il était prêt à la révolution, à la guerre-révolution, à mourir, à tuer. En tous cas, Gilles haïssait ces guerriers qui humilient la guerre, qui en font une opération honteuse, hypocrite. Il est vrai que la guerre moderne est une chose atroce ; mais n'a-t-elle pas été toujours une chose atroce, comme l'amour ? Gilles se rappelait de ses camarades au front qui opposaient l'amour à la guerre et qui, après une attaque, cuvant leur colique (lui aussi avait la colique), sortaient avec des gestes larmoyants des lettres

de leur femme ou de leur maîtresse. Tout cela n'était devenu si beau que par opposition.

Debrye n'avait pas une très bonne santé, c'était le grief essentiel de Gilles contre lui. Il avait été longtemps à l'arrière, puis il avait été dans les brancardiers quelque part. Maintenant il était réformé : Gilles, devant lui, souffrait de n'être pas au front, de n'être pas mort. Seule, la mort pouvait le séparer de cette race d'esclaves révoltés et grimaçants. Il jeta sur Debrye, sur le lieu où ils étaient un regard qui le séparait complètement de tout cela, comme une lame de couteau. Debrye était un peu voûté. Il était en civil, habillé dans un négligé laborieux où quelques restes du bourgeois ultra-intellectuel, mais compassé qu'il était avant la mobilisation quand il portait guêtres et monocle, venaient encore à la traverse d'une affectation nouvelle. Son pacifisme l'acoquinait depuis quelque temps avec les socialistes ; alors, sous son veston assez bien coupé, il y avait un gilet tricoté noir, carré, à deux rangées de boutons, comme en portaient alors les garçons blanchisseurs ou les laitiers. Cette rue Raynouard, qu'ils arpentaient interminablement dans les deux sens, cette rue Raynouard, étroite, tortueuse, paraissait à Gilles sournoisement défilée bien que si près du ciel. Ils passaient devant la petite maison où Balzac avait confiné son rêve de demi-dieu, de Napoléon de l'encrier. Justement c'était là un de ses pères spirituels, aussi bien que Stendhal. Ces deux-là et quelques autres avaient accepté, sinon loué la violence sans rien ignorer de ses côtés horribles, difficiles à supporter pour un civilisé nerveux. Ils avaient écrit des pages lucides sur la guerre.

Gilles voulut quitter Debrye. « Je veux quitter Debrye comme je veux quitter Myriam. Je refuse tout ce monde. La guerre, c'est ma patrie. » C'était sa sûre solitude. Toutefois, il s'attardait. Il y avait des mois qu'il n'avait causé avec un homme intelligent, avec un esprit dont le raffinement flattait le sien. Enfin, il lui dit : au revoir, en se disant : non, c'est adieu.

Au moment que leurs mains se dénouaient, Gilles sentit un scrupule rétrospectif.

— Si nous nous étions trouvés l'un à côté de l'autre au front ?

Debrye regarda Gilles, sans avoir l'air de comprendre.

— Si je vous avais vu mettre en pratique votre défaitisme?

— Ah! ça... si on ne m'avait pas mis dans les brancardiers, j'aurais refusé de me servir d'un fusil.

— Alors, moi, qu'aurais-je fait?

Debrye regarda Gilles de son air amusé, un peu railleur.

— Mon cher, ne vous faites pas plus méchant que vous n'êtes.

— J'aurais tiré sur vous, prononça Gilles avec effort, en rougissant.

Debrye éclata de rire.

— Mais non, vous êtes beaucoup trop gentil.

Et il s'en alla.

Gilles demeura décontenancé. Puis il se courrouça.

Quand il vint pour dîner le soir chez Myriam, il y eut une nouveauté : elle avait une amie qui était restée de toute évidence pour faire sa connaissance. Myriam en avait parlé plusieurs fois à Gilles.

Ruth n'était pas belle, ce qui déçut Gilles, Myriam le lui avait annoncé, mais en dépit de son serment après Mabel, il ne pouvait entendre parler d'une femme sans espoir et convoitise, une convoitise globale qui mettait en cause tout l'avenir. Il était toutefois flatté de la curiosité que manifestait Ruth. Gilles était sûr que Myriam n'avait pas parlé ouvertement de leur projet de mariage à son amie. Mais elle s'était laissée percer à jour.

La présence d'un témoin mit une chaleur dans cette chambre qu'on n'y avait jamais connue. Il fut bien plus gai et plus brillant qu'il n'avait jamais été. C'était à qui de ces deux jeunes juives caresserait le mieux son esprit.

Gilles était plein de Debrye et en parla tout le temps. A la grande surprise de Myriam, qui s'attendait à le voir dédaigner son amie, il voulut que Ruth restât dîner pour lui en parler encore. Elle-même excitée, elle ne regretta pas trop de voir par terre les murs où leur aventure avait été jusque-là si sévèrement claustrée.

Il fit un portrait long et minutieux de Debrye.

— Comme vous l'admirez! Pourquoi ne l'avez-vous pas amené à dîner? demanda Ruth.

Cette simple question sans malice laissa Gilles interloqué.

Il rougit, se sentant coupable ; il n'avait pas eu envie de montrer Myriam à Debrye et de lui dévoiler le criminel secret de sa vie. « Et pourtant il faudra que je révèle ce secret à tout le monde. »

Ruth devina quelque chose de tout cela, mais elle l'interpréta comme Myriam par le goût du secret. Elle ne pouvait imaginer qu'on pût avoir honte d'une fille dont elle admirait pêle-mêle l'intelligence, la richesse et la lumineuse figure.

— Comme vous l'admirez ! s'écria encore Ruth.

— Oui, c'est effrayant, renchérit Myriam.

Beaucoup de choses l'étonnaient ce jour-là chez Gilles.

— Comment pouvez-vous l'admirer tant ? continua-t-elle. Il a dit qu'il ne toucherait jamais à un fusil. Et il a pu le faire parce qu'il est protégé par des gens qu'il a épatés.

Gilles avait précédemment raconté à Myriam ce serment de Debrye, au début de la guerre, qu'il avait tenu en se faisant affecter aux brancardiers.

— Oui... murmura Gilles, décontenancé.

Ruth s'exclama :

— Comme il a raison, ce Debrye !

Elle s'arrêta net, songeant aux frères de Myriam, et voyant Gilles froncer les sourcils.

— S'il était un pauvre type sans relations, évidemment c'eût été plus dangereux, rêva-t-il tout haut.

Il voulait défendre Debrye sur ce chapitre.

— Il saurait se faire tuer à l'occasion sur un autre terrain.

— Mais les ouvriers qui n'ont pas de protection se font tuer sur ce terrain en attendant.

— Les paysans plutôt, corrigea Gilles, tout en regardant Myriam avec orgueil. Elle connaissait et aimait sa pensée intime, elle l'y ramenait, elle la précisait pour lui quand il l'oubliait. Il y avait peut-être un peu de malignité dans cette vigilance.

Elle sentit cela et ajouta :

— Vous avez peur de lui jeter à la figure vos citations, je comprends ça. Moi, j'aurais honte de lui jeter mes frères.

Ruth admira leur entente.

Elle parla de son frère qui était médecin au front et du grand ami de celui-ci, un certain Clérences, Gilbert de Clérences,

qui était interprète à l'armée anglaise et viendrait bientôt en permission.

— Il faudra que vous le connaissiez, c'est un garçon très brillant.

Ils bavardèrent tous trois assez tard.

Myriam et Gilles étaient très animés. Pourtant Gilles continuait à penser à Debrye, et, quand il fut seul avec Myriam, tout ce qui couvait en lui éclata.

— J'avais besoin d'une conversation comme celle que j'ai eue avec Debrye, commença-t-il, je n'en avais pas eue depuis si longtemps.

— Oui, répondit Myriam sans méfiance, encore toute à son plaisir d'avoir montré Gilles à Ruth.

Ce qui éperonna Gilles :

— Oui, une conversation franche et brutale.

Gaie, elle avait encore envie d'être malicieuse.

— Mais...

— Quoi ?

— En quoi avez-vous été brutal ? Vous ne lui avez pas dit, d'après ce que vous avez raconté, ce que vous pensiez de lui.

— Comment ?

— Vous ne lui avez pas dit qu'il était un tricheur.

Gilles haussa les épaules.

— C'est vrai. Mais je lui ai dit qu'à l'occasion, au front, j'aurais tiré sur lui.

— Oui, c'est vrai, ça revient au même.

— A peu près. Pourtant vous avez raison, j'aurais dû le lui dire.

Gilles se décontenançait facilement dans la discussion ; Myriam s'en apercevait nettement ce jour-là.

— Mais ce n'est pas cela qui importe... reprit-il.

Il la regarda avec un visage durci.

— Dites-moi...

— J'ai senti que j'avais tort d'être à Paris.

Myriam frémit et regarda Gilles avec un timide reproche. Elle était choquée que ce propos lui revînt, en contre-coup d'une discussion, par l'accident d'une rencontre.

— Eh bien ! vraiment, Debrye est le dernier qui...

Elle s'arrêta.

Si elle avait su à quels misérables prétextes parfois se frôlait Gilles : une vue du front au cinéma, l'article emphatique d'un journaliste patriote, une phrase dans un livre, tout cela aussi bien que la vue modeste d'un permissionnaire qui repartait, qui filait à l'anglaise...

— Je ne suis pas celui que vous croyez, murmura-t-il.

Depuis quelque temps, il se tenait à peu près convenablement, il avait voulu être fidèle à sa décision de rester à l'arrière, à la décision de son désir, de sa convoitise de vivre, il avait réprimé les écarts de parole, les velléités, les complaisances nostalgiques. « Du moment que je veux Myriam plus que la guerre, aussi bien lui épargner mon regret. » Mais ce soir, il éclatait, il avait envie de céder à ce qui remuait en lui, sous le prétexte de la guerre, d'y céder rapidement, largement ; la volupté serait grande.

Myriam, soudain pressentant un danger, songeait. « Les hommes ont beaucoup plus de souci des autres hommes que des femmes. Il a suffi qu'il voie un de ses amis pour que... Il est vrai, c'est le seul qui lui reste, les autres ont été tués : cela explique aussi son émotion. Comme je l'aime ! Il a raison de donner plus d'importance aux hommes. Pourtant les femmes... ah ! comme je voudrais mériter son intérêt ! Il faut que je travaille, que je réfléchisse. Je suis si embrouillée, si maladroite... mais qu'est-ce qu'il dit ? Il veut me faire mal, il me fait mal. »

Gilles parlait :

— Je ne suis pas celui que vous croyez ; je suis menteur. Mon premier mouvement est toujours de mentir. J'y résiste quelquefois, mais pas toujours...

Brusquement, il se rappela Mabel.

— Vous m'avez menti ? Quand ?

— Oui... Ces temps-ci, j'ai eu une femme, une jeune fille, oh !... enfin, une femme.

— Et quoi ?

Myriam espérait encore que Gilles exagérait un scrupule, comme il avait feint de le faire quelquefois.

— J'ai couché avec elle.

Le beau visage clair se contracta dans son contour. Tout ce que la jeunesse et la pureté y masquaient apparut ; quelque

chose de faible, la mâchoire trop forte avec une attache trop fragile. Elle avait une trop grosse tête. De grosses larmes gonflaient les grands yeux sombres, qui devenaient de gros yeux. Elle était désarmée, infiniment à sa merci. Le lâche, il était plus brutal avec elle qu'avec Debrye. Il se jeta sur elle, la serra dans ses bras comme il ne l'avait jamais fait.

Son élan apporta aussitôt à Myriam une violente consolation. N'ayant pas songé une seconde à le repousser, elle se serra contre lui. En pleurant, profitant instinctivement de la circonstance, si abominable qu'elle fût, elle cherchait sa bouche. Il la lui donna avec transport.

« Oh ! l'aimer, la rendre heureuse ! Je suis lié à jamais à elle. Être violent avec les violents. Mais non pas avec les faibles. La première âme qui vous tombe sous la main. Et l'on est lié. On ne peut blesser à mort une âme. »

Mais la voix de la chair qui ne se leurre pas, qui ne s'accommode d'aucune feintise, qui s'en tient inexorablement à ses décisions fixées de toute éternité, criait en lui : « Que m'est cette bouche trop délicate, trop fine, immatérielle, sans génie ? Elle a de grosses lèvres comme je les aime, et pourtant elles paraissent minces aux miennes. »

Cependant elle balbutiait :

— Pourquoi ? Comment ? Qui est-ce ?

Aussitôt chaque détail de l'aveu lui parut particulièrement cruel et impossible. S'il lui disait que c'était son infirmière, tout le temps de l'hôpital qui avait été beau pour elle serait terni.

— Une fille, une jeune fille.

— Qui est-ce ? insistait la voix plaintive.

— Je l'ai rencontrée avenue du Bois, des gens m'ont présenté.

Le mensonge revient sur vous, avec le visage tentateur de la pitié.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle a ?

Et brusquement, violemment :

— Vous la voyez encore ? Vous l'avez vue aujourd'hui ?

Gilles eut plaisir à lui répondre :

— Non, je ne la vois plus, ça n'a duré que... deux ou trois jours.

— Mais pourquoi ?

— Pour rien.

— Comment ? Vous l'avez aimée ? Oh ! expliquez-moi...

— Non, je ne l'ai pas aimée, jamais. Elle m'a fait horreur. C'est une idiote ; elle est jolie, mais...

— Ah !...

Elle pleura.

— L'idiotie la rend laide.

— Mais...

— Je voulais faire quelque chose qui nous sépare.

— Comment ?

— Oui, je ne suis pas celui que vous croyez. J'ai peur de ne pas vous aimer... assez. J'ai peur de... d'aimer votre argent.

Soudain le visage de Myriam s'éclaira. Gilles se mordit les lèvres. Encore une fois sa tentative de sincérité tournait court, se transmuait en une habileté. Tout tournerait toujours à son avantage, il jouait sur le velours avec cette petite.

Après avoir pleuré quelque temps, elle se serra contre lui, elle murmura quelque chose :

— Pourquoi ne couchez-vous pas avec moi ?

Quoi ? Elle voulait... Il lui prit la bouche pour l'empêcher de parler davantage. Puis, affolé, il lâcha :

— Il faut nous marier.

Gribouille.

— Oh ! oui.

Il s'en alla beaucoup plus cynique qu'il n'était venu. Il s'en alla chez l'Autrichienne, la silencieuse. Sa peau avait les effets brillants du satin. Ses seins incurvés étaient plantés très bas. Ses reins sinuaient, si longs qu'on croyait qu'après cela elle aurait dû avoir des jambes très courtes. Mais pas du tout : ses jambes n'en finissaient pas. Cette femme n'en finissait pas. Avec elle, c'était le grand silence, il revenait à ses pensées les plus profondes. Il se saisit d'elle avec une autorité qu'il n'avait encore jamais montrée. Au moins pour celle-ci ce serait le bonheur. Tandis qu'il la caressait lentement, il dissimulait une gravité d'hiérodule sous le sourire tendre de l'ami qui connaît les moindres préférences de l'amie.

Cependant, plus tard, l'Autrichienne rêva tout haut.

— Tu sais pourquoi tu me plais ? Parce que tu ne parles

pas. Les autres, les idiots, ils n'ont rien à dire, alors ils parlent. Toi, tu penses. Ça me fait une peur. C'est comme si j'étais avec un chat. Et tu es un homme, ma chatte... Ce que tu es triste. Non. Ah ! reste encore.

Mais il s'en alla, en souriant distraitement.

XI

Il lui vint l'envie d'interpeller le premier témoin de son aventure avec Myriam qui s'offrait à lui, hors M. Falkenberg. Il téléphona donc à Ruth et lui demanda un entretien particulier. Elle parut surprise, mais fort gaiement intriguée par cette demande et lui proposa de l'attendre, le jour même, place de la Sorbonne, à la sortie d'un cours. Au dernier moment, il eut un instant de gêne et craignit qu'elle ne crût à quelque entreprise amoureuse, mais dès qu'il la vit il put constater que la simple fille était à cent lieues de pareille idée.

Il lui proposa de marcher dans le Luxembourg.

— C'est ça, dit-elle, j'ai besoin de me dérouiller les jambes, car je viens de passer trois heures dans le laboratoire du vieux Picot... Comme je n'ai pas déjeuné, excusez-moi.

Elle acheta un croissant et une tablette de chocolat.

— Alors, entrons dans un café.

— Oh ! non, j'ai horreur des cafés, surtout ceux du quartier. Ils sont remplis de feignants.

Un instant après, il cédait à son impatience.

— Que pensez-vous de mes rapports avec Myriam Falkenberg ?

Ruth regarda Gilles avec vivacité, un gros morceau de croissant dans la bouche.

— Vous allez étouffer.

— Ce que j'en pense ? Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Que pensez-vous de mon mariage avec Myriam ?

Elle le regarda avec un grand étonnement et ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'elle murmura :

— Vos rapports et votre mariage, ça fait deux choses.

— En effet, s'étonna Gilles... je n'avais pas pensé à ça.

— Comment ?

— Non...

Gilles frémit. Qu'il n'ait jamais songé qu'à épouser Myriam et pas une seconde à la prendre, ce fait pourtant bien connu de lui prenait soudain une signification criante.

Ruth le regardait avec des yeux ahuris et elle avalait avec difficulté.

— Voyons, vous êtes l'amant de Myriam.

Elle avait dit : amant, d'un ton fort affecté. Gilles la sentait vertueuse et seulement entêtée de liberté théorique.

— Hein? sursauta Gilles.

— Comme vous êtes pudique! s'exclama-t-elle.

Elle ne comprenait pas son interjection.

— Vous êtes l'amant de Myriam, cela devrait vous suffire. Pourquoi vouloir autre chose? Vous avez la chance inouïe d'être tous les deux parfaitement libres. Et si vous demandez aux autres leur avis sur votre mariage, c'est que vous n'êtes pas sûr que ce soit bon. Ce doute, c'est une seconde raison pour écarter une chose en elle-même inutile.

Satisfaite, elle frotta ses mains où des miettes graisseuses s'étaient incrustées.

— Vous étouffez. Au moins, prenez une limonade à ce kiosque.

— Si vous voulez.

Il remarqua une fois de plus qu'il était difficile d'être sincère : Ruth, aussi bien que Myriam, lui facilitait l'hypocrisie.

Cependant, il reprit le combat contre lui-même, par un biais.

— Je ne suis pas l'amant de Myriam.

— Comment? Allons, Gambier. Pourquoi vous croyez-vous obligé...?

Gilles dut insister avec force pour au moins éveiller le doute dans l'esprit de Ruth.

— Je ne comprends plus... murmura Ruth. Je n'avais jamais douté... Étant donné que Myriam...

— Quoi? Myriam? Ce n'est pas elle qui a pu vous donner cette idée, assura Gilles d'un ton péremptoire.

Il se faisait la plus haute idée de la pudeur de Myriam.

— Non, c'est vrai. Mais enfin ça me semblait aller de soi.

Elle ne m'a pas dit non plus le contraire. Je lui demanderai. Ça, par exemple !

— Vous avez plus confiance, je le comprends, dans sa parole que dans la mienne.

— Je ne vous connais guère.

— En effet, je vous pardonne.

Il rit. Et elle aussi ; mais elle était choquée, elle en voulait un peu à Myriam de n'être pas la personne tranquillement audacieuse qu'elle admirait.

Gilles reprit le fil de son interrogatoire.

— Je vois bien que vous êtes hostile à notre mariage. Ce n'est pas chez vous une question de principe ? Vous n'êtes pas hostile au mariage en général ? Si ?

— Non. Mais pour vous et elle...

Brusquement, elle parut gênée. Gilles attendit. Elle reprit, sans s'avancer beaucoup :

— Vous êtes libres, tous les deux, vous pouviez attendre de vous connaître à fond. Alors, vraiment vous ne... ?

Gilles la trouva comique.

— Ruth, vous êtes vierge ?

Elle rougit et fit : oui, de la tête.

— Je ne vois pas le rapport, lança-t-elle.

Gilles n'insista pas. Elle continua :

— Pourquoi n'êtes-vous pas l'amant de Myriam ? Elle ne demande pas mieux. Ce n'est pas elle qui...

Elle rougit et fut mécontente d'humilier son amie en pensée.

— Je n'ai jamais pensé à ça, fit Gilles.

— Alors quoi ? C'est votre religion... Ce n'est certes pas ça. Vous n'êtes pas croyant ?

Ruth avait dit ces derniers mots, avec un regard assez aigu.

— Qui vous dit que je ne suis pas croyant ?

Gilles se dit : « Comme j'ai eu raison de parler à cette fille ! Voilà que je me rappelle soudain que je suis catholique. Tiens, je ne me marierai pas à l'église. Myriam est catholique, je le sais. Mais elle n'a pas de goût pour les mascarades. » Il se surprit à se réjouir de cette idée. Cela lui mit la puce à l'oreille ; il découvrit qu'il ne se lançait si hardiment dans le mariage qu'à cause d'une porte ouverte, le divorce.

Il ne voulait pas se marier religieusement avec Myriam, pour pouvoir un jour se marier pour de bon.

Ruth le regardait d'un air assez grave, qui l'intrigua. Il demanda donc :

— Et vous? vous êtes... juive, n'est-ce pas?

— Dame, oui, figurez-vous. Et je suis croyante, très croyante.

Gilles s'étonna, réfléchit, entrevit quelque chose.

— Ça vous choque que Myriam soit catholique?

— Oh! oui.

Il vit que c'était là que Ruth voulait en venir.

— Ce n'est pas sa faute, proposa-t-il. Ce sont ses parents...

— Oui, mais elle... D'ailleurs, personnellement elle ne se considère pas comme catholique.

Gilles frémit, soudain il sentit qu'il se heurtait à quelque chose. Il regardait curieusement Ruth. Qu'était-ce qu'un Juif croyant? Il demanda :

— Qu'est-ce que votre foi?

Ruth rougit encore :

— Je vais vous paraître vieux jeu. Mais c'est comme ça. On doit se marier entre personnes de la même religion.

— Alors, vous? Vous ne pourriez pas vous marier avec un catholique?

Ruth, troublée, secoua la tête.

— Alors, vous ne pouvez pas vous marier avec les trois quarts et demi des ... chrétiens, des Français.

— Non.

— Enfin...

Gilles se demanda soudain avec une violente curiosité ce qu'il pensait du fait que Myriam était Juive, et quel rôle ça avait joué dans leurs rapports. Il sentit avec étonnement que ça avait joué un rôle.

— Alors, vous ne voudriez pas que Myriam se marie avec moi?

— Non.

— Vous le lui avez dit? Qu'est-ce qu'elle a répondu?

— Oh! je n'ai pas de conseils à lui donner.

— Comment? Vous êtes son amie.

— Je crois qu'elle sait ce qu'elle a à faire. Du reste, elle est plus intelligente que moi.

— Mais vous avez parlé?...

— Incidemment. Mais...

Gilles brusquement :

— D'ailleurs, ça n'est pas la question. Le fait important, c'est que Myriam est riche et que je suis pauvre.

Ruth s'étonnait, elle ne semblait pas du tout avoir songé à ça. Gilles vit qu'elle allait encore le renforcer dans son hypocrisie.

— Qu'est-ce que ça fait? fit-elle légèrement.

— Cela fait beaucoup. Je me demande si je ne suis pas attiré par l'argent de Myriam.

— Quand cela serait. Cela ne fait qu'ajouter à tous ses autres avantages. Elle est jolie, supérieurement intelligente; et surtout elle a de la personnalité.

— Oui, certes, acquiesça Gilles, en faisant effort.

Ces qualités, dont certaines étaient évidentes, n'agissaient plus sur lui. Avaient-elles vraiment agi, les premiers temps? Quelle était la véritable cause de sa désaffection? Dire qu'il ne l'aimait pas était vague. Il regardait avidement Ruth comme si elle allait lui fournir cette raison. Elle lui en fournissait une. Myriam était juive. Qu'est-ce que c'était que d'être juif?

Soudain, il eut peur de lâcher la parole décisive : « Je ne l'aime pas, je n'en veux qu'à son argent. » Cette parole frapperait enfin Ruth qui la relaterait à Myriam. Gilles eut peur et par quelques transitions amena la conversation à finir. Ce qui était facile, car la jeune fille n'avait parlé que par instinct, sans beaucoup réfléchir, et elle restait pleine de sympathie pour Gilles sur qui elle étendait l'admiration qu'elle avait pour Myriam.

Gilles courut du Luxembourg à l'avenue de Messine. Myriam admirait la brusquerie des entrées en matière de Gilles où elle voyait la rapidité d'un esprit supérieur, mais qui provenait du fait que Gilles fort enfoncé en lui-même et rêvant tout haut ne distinguait point toujours entièrement ses interlocuteurs les uns des autres, et continuait avec celui-ci la conversation commencée avec celui-là. A peine entré, il demanda :

— Savez-vous ce que c'est que l'argent?

Myriam le regarda en souriant; elle voyait là désormais

un sujet de plaisanterie qui allait devenir habituel entre eux.

— Non, vous le savez bien, pas plus que vous.

— Ah bien ! j'ai réfléchi là-dessus, et nous nous trompons fort en croyant que nous nous en faisons la même idée.

— Comment ?

— L'argent, ce n'est pas du tout la même chose pour un pauvre que pour un riche.

Elle continua à sourire avec incrédulité. Jamais il ne se dépètrerait plus du personnage qui s'était peu à peu formé de lui-même en dehors de lui par l'effet d'une demi-sincérité, d'une demi-hypocrisie, de la distraction, de l'humour, et qu'il voyait se réfléchir dans les yeux de Myriam. Myriam se plaisait à ne pas comprendre, à jouir du clair-obscur ; elle renonçait à la perplexité. Mais elle la lui laissait. Et il n'en était pas ainsi qu'avec Myriam. Depuis quelque temps, il constatait qu'une fille qu'il n'avait vue que deux heures commençait de se référer à ce personnage inévitable, comme si elle entrait dans un complot universel. Il ne comprenait pas que son caractère prenait forme.

— Allons expliquez-moi ça, fit-elle gaiement.

— L'argent a beaucoup plus de valeur pour un pauvre que pour un riche.

— Voyez-vous ça.

Mais il voulait décidément que Myriam sût qu'il ne l'aimait pas. Ainsi il aurait beaucoup moins à se gêner, à dissimuler. Il avait pris peu à peu le sentiment qu'il pouvait tout obtenir de son amour, sans le détruire.

— Je m'aperçois que je parle par énigmes.

Il s'arrêta encore. Il avait de nouveau sur les lèvres une phrase simple, brutale : « Je ne vous aime pas physiquement ; jamais je ne vous aimerai physiquement. »

— Vous vous moquez souvent de moi, commença-t-il, vous pensez que mon imagination me joue des tours.

— Bien sûr, et ce sont toujours les mêmes. Toujours vous vous noircissez.

— Ai-je tort ? Je puis avoir raison une fois, terriblement raison. Vous ne me connaissez pas, vous m'aimez trop.

— Je croirai toujours à ce que l'amour me fait connaître de vous.

Elle était trop sûre des droits misérables que lui donnait son amour. Il craignit la puissance de cet amour humilié, mais acharné.

— Non, je parle sérieusement, je vous assure qu'il y a tout un côté de moi que vous ignorez.

— Bon, dit-elle, un peu meurtrie par le ton dur.

Gilles marcha de long en large dans la pièce.

— Bref, s'écria-t-il soudain avec une violence solennelle, bref, Myriam...

Il acheva tranquillement :

— Je suis épouvanté du goût que j'ai pour votre argent.

Il avait dit : je suis épouvanté, ce mot atténuait tout.

Elle répondit avec un nouveau sourire :

— Je comprends ça, moi aussi j'ai beaucoup de goût pour mon argent.

Cette réponse jaillit avec une si grande force d'innocence que Gilles en fut touché et rafraîchi. N'étaient-ils pas deux enfants, surpris par le bonheur comme d'autres le sont par le malheur ? N'était-il pas le plus enfant des deux en prenant peur devant lui-même et croyant voir dans sa glace le loup-garou ? Il y avait aussi l'infatuation d'une adolescence que la guerre avait prolongée et non pas terminée, et qui rêvait d'atteindre l'excès, l'extrême, ce qu'on peut parfois appeler la grandeur du crime.

Il prit sa bouche. L'émoi rendait ces grosses lèvres maladroites, informes, insubstantielles. Du moins l'abominable Gilles le croyait-il, qui ne prolongeait jamais ses caresses et ne la menait point jusqu'au seuil de toutes les métamorphoses.

Comme il sentait sa proche bouche se lasser, il songea à un geste plus énergique, à la renverser sur ce divan, dénuder ce buste délicat dont les grâces étaient évidentes, brusquer tout. Le désir montait en lui comme une colère généreuse contre le mal dont elle était accablée par lui.

Mais elle frémissait terriblement ; elle fut prise d'un tremblement qui l'effraya, lui déplut.

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

(A suivre.)

LE PETIT ROI

OU

ENFANCE DE LOUIS XIV

Le petit roi, c'est le grand roi, c'est Louis XIV. Nous l'avons tant de fois vu et nous-même décrit au cours de son long règne : jeune mais déjà homme, fringant, amoureux, triomphateur, puis vieillissant, assagi, enfin vieux, la bouche molle, affublé de la perruque qui le fait ressembler tantôt aux roi des animaux, tantôt à une vieille dame, qu'il plaira peut-être aux lecteurs de la *Revue de Paris*, de l'imaginer enfant, avant la formation et la déformation de sa royale personne, un enfant qui joue, se chamaille avec son petit frère, se pelotonne aux jupes de sa mère : « Maman » « Maman » ! Il n'ignore pas longtemps qu'il sera roi. Les princes sont précoces.

On nous dira bientôt qu'il ne rit pas souvent : son père est d'une nature singulière : une mélancolie à la fois naturelle et motivée s'est aggravée par les défiances, motivées aussi, les pesants soucis et la maladie.

Ne revenons pas, après la belle étude que M. Batiffol a publiée récemment, sur le mystère de la naissance de Louis XIV. Ce n'est point un mystère : la reine Anne d'Autriche a déjà eu plusieurs grossesses malheureuses ; mais depuis longtemps le roi n'aimait plus son épouse, l'épouse n'aimait plus le roi. On connaît leurs différents : le problème de la succession au trône se posait pourtant. On se souvenait des longs troubles qu'avaient laissés derrière eux les Valois sans enfants. « Il faut un dauphin à la France. » C'était l'exigeante

nécessité. Les avertissements de conscience et des directeurs de conscience ne devaient pas manquer au roi et nous ne croyons pas tout à fait que ce fut le hasard d'un orage qui ramena un soir, dans le Louvre démeublé, le roi Louis XIII au seul lit disponible : celui de la reine.

Mademoiselle de La Fayette, religieuse à la Visitation, restée l'amie du roi, confia un jour à madame de Motteville que, à la date du fameux orage, Louis XIII était venu s'épancher avec elle, à la grille. On était revenu sur les peines du roi et elles étaient grandes. La religieuse aurait glissé sur les peines, abordé hardiment le « sujet délicat ». « Sire, oubliez vos griefs contre votre épouse : il faut un dauphin à la France. »

Nos prudes oreilles s'offenseront-elles de cet avis d'une sainte religieuse? Authentique ou non, il devait être l'écho de beaucoup d'autres. Songeons toujours à ce qui ne se dit pas, ne s'écrit pas dans les Mémoires, aux derniers secrets. L'ami par excellence du roi et le seul ami, le Cardinal de Richelieu, devait plus que tout autre désirer un dauphin. Une couronne sans succession directe allait à la dérive. Le cardinal pouvait-il voir, sans un haut-le-cœur, son œuvre, sa politique, ses desseins tomber aux mains du frère de Louis XIII, Gaston d'Orléans? On connaît le personnage et les conspirations contre le ministre, ses abandons et ses lâchetés. De plus il n'a de deux mariages que des filles.

Si nous lisons la correspondance de Louis XIII avec Richelieu, nous serons convaincus, sans doute possible, que leur union était intime : la confiance du maître portait sur tout. Pas une lettre après la journée des Dupes où ne se renouvelle l'expression de l'amitié jurée pour toujours, la crainte de perdre un tel serviteur, le soupçon d'un attentat possible contre une vie si chère et nécessaire. Qu'il prenne garde à tout, qu'il fasse essayer par ses chiens la venaison que le roi lui envoie de sa chasse, qu'il lave avec soin le raisin cueilli pour lui sur les royales treilles. Les empoisonneurs veillent aussi : ils ou elles ne sont pas loin. Les actes de la vie la plus intime tiennent leur place dans ces lettres : « J'ai communié hier », écrit le roi ou bien : « J'ai fait mes fêtes ». Sur sa femme, il s'exprime sans ambages et sans aménité : « Chenelle (c'est le nom qu'il lui donne) a cru s'échapper,

prendre encore avec ses dames un peu de plaisir, faire jouer des ballets... Je la rejoindrai demain. Chenelle sera bien attrapée. » Dans cette correspondance souvent quotidienne, le roi nous apparaît comme une âme élevée, même hautaine, qui a conçu de ses expériences, même de ses amitiés, le mépris des hommes, des femmes, de sa femme, retiré avec Richelieu dans une intimité exclusive, absorbés tous deux dans les soucis de *leur* État.

Rapprochons maintenant de cette certitude une autre confidence faite plus tard par la reine elle-même à madame de Motteville. Elle n'avait pas accepté de prêter la main à un attentat contre la vie de Richelieu, *parce qu'il était prêtre.* Anne d'Autriche s'honorait grandement de ce scrupule. C'est assez dire que les différents entre les époux étaient graves.

Pourtant, il fallait un dauphin au Louvre : nécessité. Nous croyons bien que la question délicate dut être bien des fois abordée entre le roi et son ministre et même résolue avant le fameux orage. M. Batiffol, au reste, le fait remarquer : quand la grossesse de la reine toucha son terme, il y eut quelque incertitude sur les dates précises. N'insistons pas davantage sur la question délicate. Si Louis XIV ne fut pas l'enfant du miracle, ni du hasard, il ne fut pas non plus le fruit de l'amour : il fut le dauphin d'État.

Et madame de Motteville nous confie encore que, si satisfait qu'il fût de la naissance d'un fils, il fallut, le 5 septembre 1638, chuchoter à l'oreille du roi qu'il ferait bien de se pencher sur l'accouchée et d'embrasser Chenelle. L'assistance attendait ce geste.

Retournons à la correspondance du roi avec Richelieu. Le roi dit tout, même les sautes de son amitié, blessée par la paresse et les insolences du jeune Cinq-Mars et aussi les scènes de famille. « Je suis très peu satisfait de mon fils, écrit le roi. » Le dauphin a deux ans. « Dès qu'il me voit, il crie comme s'il voyait le diable et crie toujours à maman : il lui faut faire passer ces méchantes humeurs et l'ôter d'auprès de la reine le plus tôt qu'on pourra. »

La même scène est racontée par madame de Motteville : elle avait donc fait du bruit. Le roi, il est vrai, était en bonnet de nuit, un mouchoir noué en cornes sur la tête ; ajoutons la

moustache noire et l'air mélancolique. L'enfant a reculé d'effroi au giron maternel. Et le roi reproche à Chenelle l'aversion qu'elle inspire au dauphin pour le père.

Suivons l'incident dans les lettres à Richelieu. « Mon fils m'a demandé pardon à genoux. Je vous remercie de vos bons avis, j'espère qu'il ne sera pas nécessaire de les exécuter. » Louis XIII s'évertue alors à gagner les bonnes grâces de l'enfant. « Mon fils a joué avec moi plus d'une grosse heure, il veut me suivre partout. Nous sommes les meilleurs amis du monde... Les femmes lui faisaient avoir peur des hommes. »

Mais les sévères avis du cardinal continuent puisque le roi écrit : « Je crois que l'amitié que mon fils me témoigne durera, mais en cas que cela changeât, j'en userai d'après les bons avis que vous me donnez. »

Anne d'Autriche avait vécu plusieurs années dans la terreur d'être renvoyée en Espagne : l'année 1637 avait été pour elle celle d'une crise redoutable : elle avait vu surprendre sa correspondance clandestine avec son frère, le roi d'Espagne ; l'éclat avait été violent, public et humiliant pour elle ; elle avait obstinément fait tout ce qui lui était défendu ; son amie, l'aventureuse duchesse de Chevreuse, avait dû prendre la fuite, son valet de chambre La Porte avait goûté de la prison et approché des instruments de la torture ; le chancelier Séguier était venu au Val-de-Grâce chercher dans ses coffrets et ses tiroirs les correspondances coupables ; elle avait avoué des peccadilles de fille d'Espagne attachée à sa famille, à son frère ; on n'avait pas trouvé davantage. Les vraies lettres compromettantes étaient bien cachées, raconte le valet de chambre, dans un trou, sous les carreaux rouges de son logis particulier. L'orage s'était apaisé, la mère tremblait maintenant qu'on ne lui ôtât son fils : il fallait être sage.

Deux ans après la naissance du dauphin, elle mettait au monde un second fils et bientôt après elle sentait se lever sur elle une immense espérance. Elle trembla encore lors de la conspiration de Cinq-Mars, mais, dit madame de Motteville, l'écho de la reine, « le roi et le cardinal se regardaient à qui mourrait le premier ».

On sent dans cette formule battre la chamade d'espérance.

A qui mourrait le premier? c'était prévoir qu'ils mourraient tous les deux.

Le cardinal, on le sait, mourut le premier; le roi survécut cinq mois. Le petit dauphin avait quatre ans et demi : le père s'apprêtait à mourir et la mère florissante à vivre.

Une question première se posait pour elle. Après les irritations, les défiances, l'aversion, le roi lui laisserait-il la Régence avec la tutelle du dauphin? Elle avait un droit de nature; elle avait été une femme malheureuse et butée; elle avait cherché à sortir des rets de la surveillance par des activités sournoises, des refus obstinés de comprendre ce que c'est que l'État. Elle était pourtant la mère. Lui ôter son fils et la priver de la régence, c'était donner l'un et l'autre à Gaston d'Orléans. Dans la maternité, il y avait du moins un élément sacré. L'intérêt du fils serait celui de la mère; entre les deux alternatives, nous voyons aisément cheminer les pensées du roi, patient et silencieux.

Il mit six semaines à mourir et l'on trouva, à la Cour, que la cérémonie était longue. Le baptême solennel du dauphin n'avait pas encore été célébré. Le père veilla à laisser derrière lui un Roi très-chrétien, héritier du nom de Louis. L'enfant fut baptisé dans la chapelle du château, à Saint-Germain, et amené ensuite à son père. On connaît l'anecdote : le roi regarda l'enfant avec douceur et lui dit :

— Comment vous nommez-vous à présent?

— Je m'appelle Louis XIV, aurait ingénuement répondu le petit.

Et le mourant de sourire, en disant :

— Pas encore.

Le mot fit fortune, mais est peu vraisemblable. Qui donc, du vivant des rois, songeait à leur numéro d'ordre dans la nomenclature? On disait : le Roi et c'était tout dire.

Louis XIII fit son testament : il laissait la régence à son épouse, mais faisait ses réserves. Anne d'Autriche serait entourée d'un Conseil de régence. Point d'autorité souveraine pour Chenelle. Elle élèverait son fils avec le prestige du titre : Régente, mais n'aurait du pouvoir que les honneurs. Le président du Conseil de régence serait l'élève de Richelieu : le cardinal Mazarin, déjà bien haut dans la faveur puisqu'il

avait figuré au baptême comme parrain du dauphin. Ainsi on reliait le présent au passé. Ce « Mazzarini », sous l'égide du Cardinal de Richelieu, avait beaucoup négocié et avec bonheur ; il était affable et doux, il connaissait les cours de Vienne, de Madrid et les labyrinthes de celle de Rome. Étranger de naissance, naturalisé français par Louis XIII, il n'aurait qu'à continuer de bien servir, ne chercherait l'apogée de sa fortune qu'en sa fidélité et ses talents.

Le testament prit la forme d'une déclaration. Il fut lu tout haut au chevet du mourant, devant le Conseil, en présence de la reine. Anne jura d'observer inviolablement les volontés de son époux. Notons ici une autre confidence à madame de Motteville. Elle jura, mais, dit-elle plus tard avec sa sérénité de conscience, elle était décidée à ne pas tenir son serment. Un serment forcé n'est pas un serment : il faut savoir mentir. Elle le disait sans scrupule et la dame d'honneur enregistre pieusement cet aveu.

Au reste, la reine s'attendrit un peu ; penchée sur le lit de l'époux, elle jura encore qu'elle avait trop chéri son frère le roi d'Espagne, mais qu'elle n'avait jamais trahi l'État. Ici encore une anecdote. Au médecin qui l'assistait, le roi aurait murmuré : « Je suis obligé de lui pardonner, je ne suis point obligé de la croire. »

Il prévit qu'après sa mort les exilés, les prisonniers d'État, les dames bannies de la Cour verraient la fin de leurs peines. Il demanda que la dangereuse amie, la duchesse de Chevreuse, ne fût point rappelée. « Cette femme, disait-il, c'est le diable. » Et la reine jura toujours.

Le roi devenait impatient de ne pouvoir achever de mourir, ressentait un grand dédain des funèbres consternations. « Ces gens-là, disait-il, en voyant la presse dans sa chambre, viennent voir si je mourrai bientôt. » Il fit ouvrir la fenêtre du côté de Saint-Denis. « Voilà, disait-il, où je reposerai longtemps ; mon corps sera bien ballotté sur ces mauvais chemins. » Il était prêt, très pieux, seul à seul avec la mort. Il dit encore au médecin :

— Seguin, tâtez mon pouls et dites-moi combien d'heures j'ai encore à vivre, car je serais aise de le savoir au vrai.

— Sire, Votre Majesté peut en avoir pour deux ou trois heures au plus.

— Eh bien ! mon Dieu, dit le roi, j'y consens de tout mon cœur.

Parmi les figurants dans le tableau de la mort, notons, avec Gaston d'Orléans, le prince de Condé, père du duc d'Enghien, les petits-fils bâtards de Henri IV : Beaufort et Mercœur. C'est la cohorte des princes. Parmi les dames, la princesse de Condé : c'est cette Charlotte de Montmorency si follement aimée de Henri IV. Le « bel ange » n'avait plus l'angélicité de ses quinze ans ; elle était devenue corpulente et autoritaire ; elle détestait son hargneux époux, mais était mère passionnée et ambitieuse. Le duc d'Enghien faisait sa gloire ; sa fille était plus souple que la liane et plus blonde que l'épi. C'est la fameuse duchesse de Longueville ; son autre fils, le prince de Conti, un peu bossu, pourrait faire un cardinal. Enfin, à la veillée de l'agonie, reconnaissons encore un simple prêtre en soutane noire et rabat français : un long nez, des yeux pénétrants, la bouche sinueuse et bonne. Il sait beaucoup de secrets. C'est M. Vincent.

Le roi mourut le 14 mai : la reine pleura et nous pouvons la croire sincère : la mort appelle les larmes et la tranquillité du roi avait mis un suspens sur les griefs ; elle dit plus tard qu'elle avait été elle-même « étonnée de sa douleur ».

Elle fut touchante lorsqu'elle alla saluer et embrasser le roi, son enfant. Elle entrait d'emblée dans son nouveau personnage ; elle le figurait bien : grande, blonde encore, très femme, le visage recueilli, empreint d'une émotion véritable, le regard doux et tendre, posé sur le bel enfant aux boucles blondes dont on disait déjà que la physionomie était grave. Anne d'Autriche devenait l'image de la royale maternité.

Le lendemain, elle laissait le château de Saint-Germain au mort et à la mort. C'était l'usage : le roi mort et le roi vivant ne cohabitaient point. A l'un les funèbres hommages, à l'autre les acclamations de bienvenue. Le petit roi fut donc ramené à Paris, les princes et princesses suivirent. Louis XIII demeura exposé sur un haut catafalque, gardé par des prêtres et des religieuses en prières. M. Vincent se tenait le plus près du corps, le peuple défilait le long des balustrades.

Le 18 mai, avant même que le pauvre corps ait été ballotté sur les mauvais chemins et que se soient mis en branle à Saint-Denis les glas des funérailles, la reine en deuil avec le petit roi, son beau-frère, Gaston d'Orléans, et le prince de Condé se rendaient au Parlement. Non seulement elle allait déclarer sa régence, mais elle demandait et obtenait la cassation du testament de son époux, se voyait libérée de la tutelle du Conseil de régence ; elle composerait son Conseil à son gré, y aurait la voix décisive et souveraine. Les jeux étaient faits : la séance au Parlement fut une cérémonie où tous les gestes sont composés d'avance. La reine désirait la souveraineté, nous le comprenons ; le Parlement dut croire qu'il serait le tuteur de la régence, il échappait aux princes. A lui les conseils, à lui, s'ils n'étaient pas suivis, les remontrances. Le Parlement ferait entendre à la régente la voix du peuple. Le duc d'Orléans s'inclina de bonne grâce, promit solennellement d'obéir à la reine ; le prince de Condé fut moins coulant : il disait volontiers que le rôle du Parlement était de rendre la justice au tiers et au quart, non de se mêler des affaires de l'État. Le courant portait la reine ; le Prince de Condé suivit, il prêta son serment et tous purent se dire que si une femme seule gouvernait l'État, il serait facile de gouverner une femme. La reine retourna au Louvre, saluée des acclamations du peuple ; elle y répondait en montrant son fils. Quelle métamorphose ! La pauvre Chenelle, si dédaignée et qui avait si souvent versé des larmes de rage (j'enrage, j'enrage, criait-elle parfois, portes closes, devant ses dames), du consentement universel accédait au sommet du pouvoir. La régente voulut, ce soir-là, coucher elle-même son petit roi, si beau, si grave, le Dieudonné, le miracle de la destinée de sa mère. Elle soupa de grand appétit et laissant, comme toujours, à ses dames d'honneur, les restes de sa table, ce n'était point des miettes, et sa serviette chiffonnée elle se retira dans son oratoire et put, d'un cœur sincère, remercier Dieu. Elle avait manqué à ses serments, mais sa conscience ne lui reprochait rien ; elle avait fait ce qu'elle croyait le bien et réparé ce qu'elle croyait le mal.

Le lendemain même, une glorieuse nouvelle donnait à son avènement le lustre des victoires : le fils du prince de Condé,

le jeune duc d'Enghien, dépassait toutes les espérances que suscitaient sa jeunesse et sa valeur ; il remportait sur les Espagnols une éclatante victoire : Rocroi. Ainsi Dieu bénissait le prélude du règne, approuvait, donnait son signe. A Notre-Dame, avec ses enfants, la régente assista au *Te Deum*, et les vivats accueillirent le petit roi dont le règne s'ouvrait ainsi sous le signe des lauriers. On se souvenait même du roi défunt, on l'associait à la joie ; à son lit de mort, il avait eu, disait-on, la vision de cette victoire ; il avait vu les chevauchées et les drapeaux ; il l'avait même dit au prince de Condé. Quant au jeune vainqueur, il avait dormi tranquillement la nuit d'avant la bataille appuyé sur un affût de canon. Ce prince si emporté, sujet à des colères terribles, avait été calme, presque doux et donné ses ordres aussi tranquillement que s'il s'était agi d'une partie de paume.

Ainsi tous les emplois étaient tenus en perfection : une femme, mère du roi et régente du royaume que Louis XIII avait lui-même voué à la Vierge ; des oncles tutélaires, le plus proche, Gaston d'Orléans, généralissime des armées du roi ; un prince du sang héros des batailles ; un Parlement confiant en la reine et lui-même instruit des besoins et des désirs du peuple ; enfin, dans un éclairage discret, la souriante figure du cardinal Mazarin, président du Conseil que nommait la régente ; M. Vincent, préposé au Conseil de conscience. Le cardinal Mazarin, sans hâte, sans fièvre, sans aucune dureté, pénétré des leçons de Richelieu, son maître, parrain du roi, semblait, au centre des écheveaux diplomatiques, aussi calme et sûr du lendemain que la chrysalide au sein de son cocon.

La semaine suivante, la reine fut encore plus contente que la première : elle avait composé son Conseil, où tous lui savaient gré d'être choisis. Elle se donna une grande satisfaction ; ce fut, comme l'avait prévu Louis XIII, de libérer beaucoup de prisonniers politiques : les dernières victimes de Richelieu, et de faire revenir les bannis qui avaient souffert pour elle. Elle écrivit elle-même à la duchesse de Chevreuse, ses bras étaient ouverts, elle attendait son amie ; elle invita la comtesse de Seneçay à revenir aussi, car elle voulait lui confier le petit roi. La jeune madame de Motteville, reléguée en Normandie comme un peu trop « à la reine », faisait

aussi ses bagages. Anne d'Autriche ne goûterait pas seule son bonheur ; elle le partagerait avec ceux et celles qui, aux temps abhorrés du cardinal de Richelieu, avaient écouté ses confidences, essuyé ses larmes, reçu ses lettres secrètes, caché ses intrigues et porté à Vienne et à Madrid ses doléances. Les sinistres oiseaux étaient morts, les dames à la Cour ne trembleraient plus devant leur triste ou perçant regard. Dans la presse des dames qui goûtaient le matin du règne, on croyait entendre des roucoulements d'heureuses tourterelles. Tout de suite, la reine donna le ton, on était en deuil, la Cour serait grave, en même temps ce serait la Cour pieuse d'une princesse qui a, au reste, ses habitudes d'oraisons et de visites dans les couvents ; elle serait seulement plus large dans ses aumônes. Au Val-de-Grâce, Anne d'Autriche, déposant sa souveraineté, aimait, dans le monastère qu'elle avait fondé, faire sa veillée devant l'autel ; elle s'enfermait avec un cœur renouvelé dans la chambre réservée à ses retraites. Elle oubliait là le jour cruel où le grand chancelier de France était venu ouvrir ses coffres, ses boîtes à gants, ses sachets et poser tristement une main respectueuse sur les plis de son corsage : les lettres étaient là. C'était un temps aboli, la reine ne dirait plus : « J'enrage, j'enrage » ; même elle n'enragerait plus jamais, elle pardonnerait même à ses ennemis : elle le disait, elle ferait, comme le roi Louis XII, qui ne vengeait pas les injures du duc d'Orléans. Qu'il était facile de n'avoir que de bonnes et pieuses pensées quand on était libérée d'une dure contrainte et au sommet du pouvoir ! Qu'il ne soit plus d'intrigues ni de dissensions, disait la reine. Ses affections, disait-elle, étaient comblées en ses enfants et en cette réalité prestigieuse : elle avait donné un roi à la France. Même la duchesse de Chevreuse le devrait comprendre : plus d'inimitiés, mais plus d'amitiés exclusives ; la mère n'appartenait qu'à son fils, les pôles étaient changés, elle ne regarderait plus que du côté de son soleil. L'entente avec le cardinal Mazarin était intime ; la régente se félicitait tous les jours d'avoir auprès d'elle ce guide qui n'était point un prince, n'avait aucune possession en France, aucune vieille querelle à vider. Pour Anne d'Autriche, le cardinal Giulio Mazarin serait comme l'ange auprès de Tobie. Nul esprit n'était plus libre de haine, de rancune ou de ser-

vitude ; c'était un homme sans poisons ; tout problème avait pour lui sa solution : avec du calme et du travail, on venait à bout de tout.

Si les méditations de la reine dans ses veillées au Val-de-Grâce étaient longues, elles étaient heureuses ; la reine retrouvait ensuite les religieuses, qui chouchoutaient, avec une révérence émerveillée, le petit roi, car la mère emmenait partout son fils avec elle et parfois aussi son cadet. Comme roi et comme enfant, Louis pouvait entrer dans la clôture, se mêler à la vie du chœur. Rien de plus délicieux pour les nonnes que de le voir porter, avec sa mine grave, de la sacristie à la chapelle les fleurs et les feuillages puis, après le salut, monter sur l'escabeau et se dresser sur la pointe des pieds pour souffler les chandelles. Pour son petit roi, la reine avait, elle en convenait, un amour d'ordre unique : elle lui avait donné la vie ; l'enfant lui avait retourné ce don. Le cadet, Philippe, était mignon, bien frisé, le visage un peu trop long, mais il n'avait pas la grâce mystérieuse de l'aîné, ses beaux silences. L'un était le roi ; l'autre était tantôt Philippe, tantôt le duc d'Anjou, ou plus habituellement : « notre petit Monsieur ».

Jusqu'à ses sept ans, le petit roi devait, selon l'expression et le rite, être « aux mains des femmes ». Sa gouvernante, madame de Seneçay, passait pour une femme de vertu, mais manifesta aussi de l'ambition : elle faisait sonner les disgrâces passées. Non contente de son insigne charge, elle voulut encore celle de dame d'atours de la régente. Ainsi, disait-elle avec habileté, elle joindrait le service de la mère à celui du fils et contribuerait à leur intime union.

Sous l'œil de sa gouvernante, l'enfant-roi pourrait tourner à toute heure près de sa mère, assisterait au lever, au coucher, ferait même le page. L'argument était séduisant et l'on acquiesça. Si la dame d'atours présentait la chemise à sa maîtresse, le petit roi apprenait à la lui prendre des mains, à la baiser pieusement avant de la tendre à sa mère et toutes les dames s'attendrissaient. Rien ne l'amusait plus que de regarder ce qu'il y avait, sur la table de toilette, dans les pots de faïence. Innocents onguents car, depuis son veuvage, la reine ne mettait plus de rouge ou très peu : elle s'habillait

avec un luxe décent; aux jours ordinaires, elle gardait le noir, éclairé de guimpes blanches ou dentelles; aux jours d'apparat, toutes les nuances du violet, les cordons de perles, une belle croix en diamants sur la poitrine. Sa coquetterie était pour ses mains éperdument louées par les dames, des mains « qui faisaient l'admiration de toute l'Europe ». C'était, pour un visiteur, faire sa cour à la reine que de rester muet en contemplant ses mains. Elle en était adroite, maniant joliment les houppes et tapotant ses boucles avec beaucoup de grâce. Plus de parfums entêtants : la fille d'Espagne devenait une vraie reine et dame de France. On n'aurait jamais cru qu'elle pût devenir si majestueuse et si douce. Son frère, le roi d'Espagne, se plaignait aimablement au nonce à Madrid que, devenue libre, sa sœur ne l'aimât plus, ne lui écrivît que de loin en loin, d'augustes banalités. A ces nouvelles, la reine souriait comme une femme qui se comprend bien elle-même et disait : « Il se peut... il se peut. »

La duchesse de Chevreuse, aussi, se plaignit : elle était revenue à la Cour, comptant sur de belles revanches et l'amitié exclusive de la régente. Elle trouvait l'auguste amie oublieuse, même ingrate. Point d'aparté, point de rappels des malheurs et des services d'autrefois. Il n'y avait pas d'autrefois, il y avait aujourd'hui et demain et, disait la reine, « les intérêts de mon fils ». Décidément, l'aventureuse duchesse, avec ses fougues, ses plumes d'amazone, ses robes rutilantes, était « démodée » à la Cour sage. Dans la chambre de la reine, on n'entendait plus que des histoires d'enfants : leurs nourritures, les petites maladies, les médecines et les louanges.

Mais les secrets étaient pour la chambre grise, où la reine, le soir, après la station dans son oratoire, se retirait, toutes portes ouvertes d'ailleurs, avec le cardinal Mazarin. La régente préparait là, pour le lendemain, sa présidence au Conseil des ministres, faisait son éducation d'État. Les entretiens semblaient longs aux dames, mais paisibles : jamais un éclat de voix, jamais non plus de confidences aux dames sur ce qui se disait dans la chambre grise. M. Vincent était le directeur du Conseil de conscience où se traitaient les affaires d'église : la reine en sortait ne parlant que d'entre-

prises de charité, visites d'hôpitaux, aumônes, approvisionnements de blé pour les pauvres. Aux yeux de M. Vincent, la charité était une affaire de l'État et la plus grande charité serait qu'il n'y eût pas tant de pauvres à secourir. A la Cour d'Anne d'Autriche, devenue Anne de France, point de galanteries, mais des plaisirs honnêtes. Tout au plus, après le deuil, quelques soirées de théâtre dans la salle du Palais-Royal, que le cardinal de Richelieu avait fait construire. Et encore M. le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois grondait-il en chaire contre la comédie et les comédiens.

A sept ans, le petit roi passa donc entre « les mains des hommes ». C'était une inquiétude pour la mère, mais le cardinal Mazarin apaisait pour elle tout ombrage en se réservant la surintendance de l'éducation ; la Cour murmura un peu. Décidément, *il* se réservait, avec le gouvernement du royaume, celui de la mère et du fils. Le gouverneur fut Villeroy, le précepteur M. de Beaumont. La reine choisit elle-même le premier valet de chambre : ce serait La Porte, qui avait si bien gardé ses lettres, goûté de la prison et approché du supplice. « Ce pauvre homme, disait la reine, a tant souffert pour moi ; je lui dois une compensation. » Elle lui devait peut-être son royaume, peut-être son enfant. La Porte s'en vantait : il n'avait pas trahi sa maîtresse, elle n'avait point été renvoyée en Espagne et la naissance du roi, un an plus tard, avait été, disait-il, « le fruit de son silence ».

Tout de suite, il détesta Mazarin. Le Surintendant de l'éducation du roi était toujours là, semblait entrer comme une ombre sans faire de bruit et comme chez lui ; il veillait à tout, même aux nourritures. Au cours des leçons avec le précepteur, il passait rapidement en se rendant chez la reine ; à peine avait-on aperçu le glissement de sa robe qu'il avait déjà disparu. La Porte nous rapporte avec scandale que son jeune maître avait reçu, aux mains des femmes, une éducation de page, mais aucun commencement d'instruction. Le soir, couché dans son lit, il demandait à La Porte de poser la tête près de la sienne sur l'oreiller et de lui raconter encore et toujours *Peau d'Ane*. Quand il s'éveillait la nuit, le petit roi venait se faufiler dans le lit du valet de chambre. « Combien de fois, dit La Porte, l'ai-je ainsi rapporté, rendormi, de mon

lit dans le sien. » Le zélé valet de chambre prit sur lui d'initier son maître aux beaux Gestes de l'histoire de France. Il lisait le jour, pour s'initier lui-même, un chapitre de Mézeray ; le soir, il le contait et l'enfant s'endormait aux récits des exploits de Charlemagne et de saint Louis, son aïeul. Le cardinal, après son entretien quotidien dans la chambre grise où la reine prenait avec lui sa leçon d'État, venait souvent donner le bonsoir au petit roi, jeter un coup d'œil. Un jour il surprit ainsi le professeur improvisé et gronda sur l'usurpation. Le roi avait ses précepteurs ; la fonction du valet de chambre était de laver et de vêtir le roi, non de lui apprendre l'histoire.

Le valet de chambre, aigri, s'appliqua à entretenir chez son prince une aversion pour le surveillant inopportun ; du moins il s'en vante et nous le croyons bien. Il soulignait le prétendu dénuement où le Surintendant de l'éducation laissait son royal pupille : Pendant dix-huit mois, dit La Porte, la même robe de chambre en velours vert, trouée au coude et qui, à la fin, ne lui allait plus qu'aux genoux. Le cardinal, lui, toujours lustré dans sa pourpre et ses hermines, achète pour lui, pendant ce temps, tableaux, livres et médailles. Il est prodigue pour lui-même et avare pour la reine et pour le roi. Il empêche la régente de faire des libéralités dues aux fidèles serviteurs. Quand il vient chez elle, et il vient tous les jours, il est accompagné de tant de gardes que l'on croirait voir un roi lui-même monter l'escalier. Aussi le valet de chambre attise la jalousie de l'enfant. Il note comme un succès le matin, où ayant regardé par la fenêtre l'arrivée du ministre, l'enfant lui a dit : « Tiens, La Porte, voilà le Grand Turc qui passe ; tu vois, il y a des gardes sur chaque marche de l'escalier. » Le valet croit avoir accompli son chef-d'œuvre quand l'enfant lui dit un jour, avec humeur : « Tu vois, La Porte, le cardinal est encore chez maman. »

Les dames de service aussi commencent à être déçues. Agenouillées aux pieds de la reine, elles écoutent ce que la régente leur fait l'honneur de dire, mais que n'avaient-elles point espéré de la reconnaissance de leur patronne ! Pour qui, sinon pour elles, les abbayes, les larges pensions, les tabourets de duchesses et les substantielles prébendes ? Un jour,

dit-on, la bonne reine, encore mal instruite, a promis de donner à une des dames une belle ferme royale : toutes les autres, aussitôt, s'en promettaient autant ; mais le soir, dans la chambre grise, après la visite du cardinal, la promesse s'était évaporée. Une ferme royale ! La reine avait cru donner quelques bâtiments et de grasses vaches ; le cardinal n'avait eu qu'à sourire : les fermes royales, expliquait-il à son élève, n'étaient point des étables, mais la charge profitable des collecteurs d'impôts. Quant aux abbayes, M. Vincent, au Conseil de conscience, les réclamait pour de bons prêtres qui y feraient le service de Dieu et des âmes. Bien avant de gagner le Parlement, les princes et d'exciter la frénésie du peuple, une petite fièvre antimazarine est déjà inoculée à l'entourage d'Anne d'Autriche. L'avarice du cardinal et son faste personnel sont le thème des lamentations. Les amies de la reine avaient espéré autre chose de leur maîtresse que les restes de sa table et part à sa serviette chiffonnée. S'aperçoit-elle que les familiers de son enfant cherchent à lui inspirer de la jalousie envers le Surintendant de l'éducation ? On note les indices : un soir, le cardinal est entré dans la chambre du roi pour assister à son coucher ; l'enfant s'est attardé chez sa mère, si bien que, lorsqu'il est rentré, escorté de son précepteur, le cardinal, las d'attendre, était parti. Le petit roi l'a-t-il fait exprès ? A-t-il bien ri avec La Porte du petit tour joué au Surintendant ?

Il est certain que la mère garde beaucoup, tant qu'elle peut, son fils auprès d'elle et que l'écolier, si l'on peut dire, s'instruit peu. Anne d'Autriche, sa biographe s'en plaint avec respect, n'aime pas la lecture. Qu'en ferait-elle ? L'histoire pour elle, c'est ce qu'on voit tous les jours quand on est reine et qu'après de cruelles expériences on est devenu le centre du monde ; il n'y a qu'à regarder tourner ce monde. Pourquoi saurait-elle et un enfant apprendrait-il ce qui s'est passé sous le roi Dagobert ? Il est bien plus important de savoir si le prince de Condé rend exactement ses devoirs à la reine et si le duc d'Enghien va encore gagner des batailles. Le roi n'a qu'à ouvrir les yeux pour s'instruire : il sait déjà lire et écrire ; s'il parle peu, c'est que c'est un enfant réfléchi ; il danse très joliment et accorde lui-même sa petite guitare ; avec cela il est affectueux et annonce d'être bon. Un jour, la

reine, lasse des aigreurs qui commencent à percer, a déclaré qu'elle voudrait mourir : l'enfant a éclaté en sanglots, il a pleuré longtemps et sa mère, en le pressant dans ses bras, s'est rassérénée. La maternité a été son salut, elle sera maintenant son triomphe. A une condition pourtant, c'est de retenir son fils sous son regard, d'écarter de lui les influences nocives et tous deux, tous trois avec le petit Monsieur, de ne pas laisser porter atteinte au mutuel attachement qui les lie au Cardinal Mazarin. Il est le seul ami véritable.

Aussi la vie de famille se resserre. Louis XIV parlera plus tard, avec complaisance et respect, de la vie quasiment privée aménagée dans la vie de cour : dans le cercle intime, il y a un élément nouveau : la tante du roi, sœur de son père, la reine d'Angleterre a dû fuir son royaume pour n'être pas gardée en otage avec ses enfants ; elle a demandé asile à sa belle-sœur, pour elle et pour sa fille, la petite Henriette. On n'entend parler dans sa triste chambre que de l'horrible conduite du Parlement d'Angleterre. Pour notre petit roi, qui ouvre toujours ses yeux sans rien dire, il y a une obscure leçon : en Angleterre, une guerre civile, des batailles, une reine en fuite, des princes en prison et le danger pour le roi, s'il est vaincu dans un combat, d'être prisonnier lui-même. C'est pour Louis XIV la première leçon de l'adversité. La reine d'Angleterre n'a que la pension que lui donne sa belle-sœur, elle est comme dépaysée au pays de sa naissance ; elle n'est pas non plus tout à fait Anglaise ; elle n'est plus tout à fait reine ; la fille de Henri IV est si changée dans ses malheurs que ceux qui l'ont vue, dans sa jeunesse, si fine et si gaie ne la reconnaissent plus. Elle se fait honneur de sa pauvreté ; elle a vendu tous ses bijoux pour envoyer quelques subsides au roi, son mari, qui cherche des partisans en Écosse. Elle a froid quelquefois dans les grandes salles, où elle s'abrite derrière des paravents ; elle montre une petite coupe d'or en disant : « Voilà le seul objet précieux qui me reste. »

C'était là un élément de tristesse, presque déjà le deuil, mais l'intimité familiale s'élargissait dans une compagnie plus gaie. Le cardinal faisait venir d'Italie sa sœur, madame Martinozzi avec ses trois filles. Il voulait faire aussi l'éducation de ses nièces, la reine elle-même l'y invitait, prendrait ces jeunes

personnes sous sa haute tutelle. Les chuchotements discrets ne furent pas tous d'approbation ni de plaisir ; c'étaient bien là les grands pas sournois du cardinal : il se haussait toujours. A quels mariages n'allait-il pas prétendre pour ses nièces ? N'avait-on pas dit qu'il n'était si utile que parce qu'il n'avait pas de famille, ne prétendrait à rien qu'à servir la régente, le roi enfant et l'état ? Les dames Martinozzi arrivèrent. La mère, discrète et grave, très pieuse, s'effaçait. L'aînée des nièces était charmante, blonde et l'air doux, les deux petites sœurs plus sauvages. Ces dames parlaient peu le français. La curiosité de les voir était vive. Les fillettes étaient comme de petites chattes venues de loin dans un panier : gracieuses et timides. Devant la reine et devant l'heureux cardinal, les dames s'extasiaient et le cardinal les invitait à modérer leurs admirations : elles allaient gâter ces demoiselles, on faisait trop d'honneur à ces petites filles ; pour lui, il réservait ses enthousiasmes pour les belles statues qu'il faisait venir d'Italie. Comme on avait confié le petit roi à madame de Seneçay, on choisit encore cette habile femme pour la garde et l'éducation des nièces. Ainsi, de la famille royale à celle du cardinal, se multipliaient les liens. Il était comme le père putatif du roi, la régente devenait la mère putative des nièces. Les enfants sont d'âges différents, mais partagent d'innocents plaisirs : la danse, la musique, les ballets. Le roi commence de donner lui-même à manger aux oiseaux qu'aimait tant son père : faucons, tiercelets, émerillons ; la reine de Suède lui a envoyé un bateau tout gréé, dont il peut rentrer les ris et les voiles ; les nièces ont dans leurs coffres de charmantes colombines et arlequines et, au jour de Noël, toute la petite jeunesse aligne les santons, le bœuf et l'âne autour de la crèche. A Fontainebleau, à la lisière de la forêt, la reine, sur la rive de la Seine, a fait aménager une petite plage bien sèche ; on y a planté de jolies tentes et, par les brûlantes après-midi d'août, toute la royale compagnie se baigne quelquefois des heures entières dans la rivière. Dames et messieurs, Roi et jeunes filles et le petit Monsieur, tous sont vêtus, le plus décemment du monde, de longues chemises de toile grise. Enfin, il y a la musique, les guitares, le pain à donner aux carpes dans l'étang du château et la perspective pour le roi d'aller bientôt à la chasse. Il

aime les récits que lui font les anciens compagnons de son père, ces longues chevauchées dans les forêts où son père tuait six loups dans sa journée.

Le jour de ses sept ans, bien attendu par lui, le petit roi devenait le Roi, les dames ne diraient plus « notre petit prince ». Nous avons vu le commencement d'éducation et le cercle de de famille. Abordons le théâtre où, pour la première fois, Louis XIV va jouer son rôle public. L'atmosphère est bien différente de celle de la Cour, c'est celle du Parlement. Ce n'est pas l'horrible Parlement d'Angleterre, mais les parlementaires deviennent déjà des gens difficiles ; ils ne s'attendrissent plus sur la grâce d'une femme ou celle d'un enfant. Ils ont une arme : quand ils ne veulent point enregistrer un édit de la Cour, ils ont les remontrances ; en risposte, les rois ont les lits de justice.

Quittant les jeux d'enfants, du jour de ses sept ans, Louis XIV commence de connaître les alternances rythmiques de la vie royale et parlementaire : les remontrances, les lits de justice.

Le thème des différends se rappellera d'un mot : le cardinal Mazarin, dans le paisible et même édifiant paysage de cour, poursuit le dessein de Richelieu. Il a hérité de la guerre, il fait la guerre ; il poursuit la paix, mais veut une paix triomphante, ce que nous appellerions aujourd'hui une paix de sécurité. Dans trois ans, il fera avec l'Empire la paix de Westphalie, un jour (dans quinze ans !) avec l'Espagne la paix des Pyrénées. Alors, laissant le royaume libéré de l'énorme étreinte et de la « guerre éternelle », il pourra se reposer, c'est-à-dire mourir.

Pour payer la guerre, il faut des subsides, c'est-à-dire des impôts. Le peuple paye depuis vingt-cinq ans, il crie misère, il demande grâce. Le Parlement s'est fait le défenseur du peuple, demande la paix immédiate et l'allègement des taxes : le Cardinal, à tout prix, poursuivait la guerre. « Qu'ils parlent, qu'ils parlent, disait-il, et me laissent faire. » A tout prix, le Parlement, plus près du peuple et témoin familier de sa misère, voulait la paix.

Le petit roi va donc, le jour de ses sept ans, tenir son premier lit de justice, c'est-à-dire déclarer sa volonté. Quand il aura parlé, il n'y aura qu'à obéir. Cela ne fera pas plaisir au Parlement ; aussi ne le préviendra-t-on que vingt-quatre heures à

l'avance. Ainsi les « robins » n'auront pas le temps de préparer des harangues et peut-être des manifestations de rue. Le Parlement, en effet, a été surpris. Vingt-quatre heures ! Le délai est trop court ; plusieurs membres importants de la compagnie sont empêchés de venir, il faut préparer la salle, élever un dais pour le roi ; surtout, on veut se concerter ensemble et, en effet, préparer les harangues, y placer avec des guirlandes, les mordantes épines.

Notons, sur cette première journée de la vie publique de Louis XIV, les différences de ton dans les récits des contemporains. Chez madame de Motteville, l'admiration attendrie pour « notre petit prince » ; chez l'avocat général au Parlement, Omer Talon, la gravité opposante et parfois l'aigreur.

Le roi, remarque celui-ci, s'est déjà plusieurs fois montré en public, en petit cavalier bien dressé, sur un cheval à sa taille, bien pris dans son justaucorps, ses hauts-de-chausses et ses bottes et saluant joliment de son chapeau à plumes. Cette fois, dit l'avocat général, comme pour humilier le Parlement, on a amené le roi tenir son lit de justice « en robe d'enfant » ! On ne l'a même pas laissé marcher : le duc de Joyeuse l'a porté dans les bras comme un objet inerte et l'a étendu sur son lit de justice. C'est, observe l'avocat général, faire comprendre au Parlement que le roi, fût-il à la bavette, n'aurait qu'à vagir pour faire plier le Parlement sous sa volonté. Les parlementaires se croient sages et savants, on les avise qu'ils ne sont plus rien devant un roi enfant. La solennité est imposante : à la droite du dais sur lequel est couché le roi, se tient la majestueuse régente. Elle n'est pas aussi contente que le jour où ces sages lui ont octroyé le pouvoir absolu ; à la gauche du dais, le duc d'Orléans ; un peu en arrière, le vainqueur de Rocroi, devenu prince de Condé par la mort de son père. Le cardinal Mazarin légèrement en retrait, les dames en grand costume massées sur les côtés ; enfin, dans l'attitude héraldique, selon le rite ancien, le duc de Joyeuse est couché sur les marches, devant le dais. Il faudrait lui marcher sur le corps pour atteindre Sa Majesté le roi : c'est le symbole du service et de la fidélité et, devant le Parlement, c'est toute la figuration de ce qu'on appelle la Cour.

Selon la tendance des esprits, l'enfance du roi y met une

note de ridicule ou, au contraire, de dogme vénérable. Le jeune Louis a bien répété d'avance sa leçon ; au moment voulu, après les appels de trompette, il s'est redressé sous le dais ; il va parler publiquement, pour la première fois. Avec son onction attendrie, madame de Motteville note qu'avant de parler il a regardé sa mère, comme pour lui demander la permission de se faire entendre. Omer Talon concédera comme à regret, avec un petit mouvement d'épaules, que le roi a parlé d'une manière « à peu près intelligible » ; haussant sa petite voix, il a prononcé ces quelques mots : « Messieurs, je suis venu ici pour vous exposer les nécessités de mon royaume ; mon chancelier va vous dire mes volontés. » Puis, dira la dame de cour, il a encore une fois jeté un regard à sa mère comme pour dire : « Ai-je bien fait ? » Il s'est de nouveau étendu sur son lit de justice, tandis que sous les voûtes retentissent et se prolongent les acclamations de circonstance.

M. le Chancelier, alors, au nom du roi et de l'État, a exposé les nécessités du royaume. Il faut poursuivre une bonne paix avec l'Empire ; pour imposer une bonne paix, il faut poursuivre une guerre et qu'elle soit victorieuse, c'est-à-dire qu'il faut payer et nourrir des troupes, sous peine d'être envahi soi-même, et c'est alors que le peuple souffrirait. Les impôts sont donc la condition de la lutte et de son seul possible achèvement. Nous connaissons le thème éternel. Nous connaissons aussi la réplique : celle d'Omer Talon, l'avocat général, est longue et fleurie. Les comparaisons s'accrochent à l'antique histoire, à la mythologie, même à l'astronomie. C'est là être savant, érudit. Ne rappelons en cette brève étude qu'une seule des images évoquées. « C'est un bienfait du ciel, dit l'avocat général, quand les rayons d'un soleil lointain pénètrent dans une chambre, mais ce serait une calamité si l'astre brûlant y pénétrait tout entier. » Ainsi en est-il du pouvoir et de la présence imprévue, imposée, du Roi dans cette salle où une assemblée libre a coutume de délibérer. L'orateur a peu répondu sur les nécessités de l'État, mais il s'est étendu, en invoquant toute l'histoire de l'humanité, sur la misère des peuples et l'injustice de le priver de son pain pour entretenir des troupes étrangères. L'avocat a terminé son discours à genoux ; il en a appelé au tendre cœur d'un enfant, à celui

plus tendre encore d'une femme régente et reine. Le jeune roi ignorait sans doute, en venant au sein du Parlement, que ses exigences sont un coup de massue pour le peuple. Il appartient à l'avocat général de l'éclairer. Si, au lieu de poursuivre la guerre éternelle avec les Espagnols et avec l'Empire, on faisait enfin la paix, le royaume se relèverait, connaîtrait du moins l'espérance. Ces victoires, dont on fait état, n'alimentent que l'orgueil des princes qui les remportent ; on connaît l'insolence du prince de Condé, ses rires sardoniques devant les cris d'orfraie que poussent les défenseurs du peuple. « On ne nourrit pas, dit-il, les troupes avec des bottes de foin. » On lui prête ce mot et l'avocat y répond : « On ne nourrit pas le peuple avec les myrtes et les lauriers, dont, faute d'une autre couronne, les princes ceignent leurs têtes altières. »

Le roi de sept ans, sur son lit de justice, a entendu cette voix forte qui lui donne aussi sa leçon d'État ; on lui a montré la sédition possible du peuple : encore quelques jours et il pourrait entendre les cris de l'émeute. L'avocat général a cherché des exemples dans l'histoire de l'Asie. La grande figuration monarchique attend en silence que le torrent d'éloquence s'écoule, la régente ronge son secret courroux. « Annoncer la sédition, dira-t-elle, c'est d'avance l'encourager, même la susciter. » Ce n'est pas que, la séance levée, les acclamations aient manqué, tandis qu'on relevait le petit roi et qu'on l'emportait dans le carrosse. On s'est séparé dans les civilités d'usage, mais on ne s'aime pas et, dans le cœur d'Anne d'Autriche, il y a de la colère. Les dames qui l'entourent s'évertuent à faire résonner les cordes touchantes. Le roi a été charmant : de quel regard il a demandé à sa mère la permission de jouer son rôle et, quand il a eu récité sa leçon, quel autre regard pour dire : « Êtes-vous contente ? » En rentrant au palais, la reine s'est mise au bain, puis elle s'est couchée en faisant baisser ses courtines ; elle rumine ses irritations. Son fils grandira et le Parlement sera abaissé. On marque des points des deux côtés : le Parlement a dû enregistrer des taxes demandées par lit de justice ; mais si le roi a bien récité sa courte leçon, l'avocat a longuement fait la sienne. « L'autorité, dit-il, quelquefois, ce n'est pas la raison. » A madame de Motteville, agenouillée devant sa baignoire, la reine, de son côté,

disait : « Ne me plaignez pas ; quand je pourrai me venger du Parlement, je ne serai pas en état d'être plainte. »

Ainsi les positions se prennent et se précisent. Dès 1645, on va droit à la Fronde et, si obscures qu'en soient les fluctuations, elle se dessine clairement en ses causes ; les édits se suivront, la régente attendra nerveusement les parlementaires qui apportent au palais les remontrances. Parmi eux, il en est trois, plus fougueux que tous les autres. Ils s'appellent Blancmesnil, Broussel et Charton. « Défenseurs du peuple », disent-ils. « Fauteurs d'émeutes », dit-elle.

Ne notons ici que les éléments du caractère : la psychologie si l'on permet ce mot moderne. La régente verra dans les oppositions du Parlement des atteintes à son autorité, la mutinerie des « bavards », qui veulent se rendre populaires et encouragent la mutinerie populaire ; à ses dames familières, agenouillées à ses pieds, elle parlera de « se venger », les parlementaires parleront de la « Raison ». S'ils se donnent comme protecteurs du peuple, c'est que l'autorité royale est l'oppresseur : les ministres, au Conseil, sont entre les deux, hésitants. Il faut de l'argent pour la guerre ; il ne faut pas risquer l'insurrection. Dans l'intimité quotidienne, il y a un homme calme, qui ne voudrait entrer dans les irritations ni des uns, ni des autres ; celui-là, cet *étranger*, le cardinal Mazarin, voit l'État. « Les remous intérieurs, dit-il souvent, sont inévitables comme ceux de la mer et il ne faut pas, comme Xerxès, battre la mer avec des verges. » L'affaire des pilotes est d'arriver au port, c'est-à-dire à la paix d'abord avec l'Empire, puis avec l'Espagne ; jusque-là point de bonheur pour les peuples. Il se montre peu ; rien de plus difficile que de le voir, d'obtenir de lui une audience : le cardinal travaille, dit-on.

Et le roi ? Il grandit. Tous ceux qui ont écrit sur ce temps notent qu'il parle toujours peu : il ne voudrait plus dire un mot d'enfant, une naïveté ; il apprend peu dans les livres, mais beaucoup par ce qu'il voit et entend. On ne parle autour de lui que de la révolution d'Angleterre. Sa tante, la reine Henriette, vit dans la terreur d'apprendre que le roi a perdu contre son Parlement une bataille. Il pourrait être fait prisonnier et « l'horrible Parlement anglais » lui ferait son procès. Que pourrait-on voir en Angleterre ? Une république

insolente et hostile. Et en France? La tentation pour le Parlement, non plus seulement de morigéner le pouvoir, mais encore de l'exercer.

Que d'inquiétudes et d'irritations réciproques! Les beaux jours avaient été, au début de la régence, comme un bel été. Les fleurs s'évanouissent et les feuilles tombent. Il y avait aussi les princes : les feintes du duc d'Orléans, les exigences du prince de Condé. Ce jeune homme se manifestait intrépide à la guerre, plein de ressources, maître dans l'art de commander et mouvoir des troupes : à la Cour, la sagesse de la bergerie mazarine, était le sujet pour lui d'acerbes railleries. Le cardinal Mazarin lui faisait, disait-il, en son rôle de père putatif du roi, l'effet d'un saint Joseph et l'intime union de la mère, des enfants et du conseiller représentait à son impiété la parodie de la Sainte Famille. On n'apprenait pas au roi à devenir un soldat; peut-être, dans les chambres closes, lui donnait-on une varlope pour exercer le métier de charpentier? Le vainqueur de Rocroi venait-il voir la reine? Il emplissait la chambre de guerriers, ses suivants, et aussi de mauvaises odeurs. On entendait des bruits de bottes et d'éperons et si on le priait de ne pas faire tant de tapage, il demandait s'il était à la Cour du roi, son cousin, ou dans un couvent.

Il offusquait la reine, les dames avec son drôle de visage, son nez de grand aigle, ses dents trop sorties, qui semblaient toujours prêtes à mordre. Dans cette Cour pleine de femmes, présidée par une femme pieuse et un cardinal bénin, il avait l'air d'un étalon lâché dans une pré monastique; son rire, disait-on, ressemblait à un hennissement. Qu'on ne lui parle pas des remontrances du Parlement; il lui faut de l'argent pour payer ses troupes et, pour lui-même, des gouvernements. Le cardinal écoute trop les pontifes et la régente écoute trop son cardinal. Qu'elle laisse un peu les princes du sang mener les affaires; ils sont les tuteurs naturels du roi. On verra, alors, ce que valent les asiatiques discours des pontifes...

Le roi allait sur ses huit ans quand il se plaignit, un soir, à sa mère d'avoir mal aux reins et demanda à se coucher. Un coup de terreur frappa la mère quand les médecins, aux rougeurs qui couvraient le corps, annonçèrent la petite vérole. Déjà, la même année, le petit Monsieur, frère du roi, avait été

malade. La reine soigna bien son cadet, s'enferma même de longues heures avec lui pour distraire sa convalescence, en lui passant ces habits de fille dont l'enfant aimait à se parer. Mais lorsque ce fut le tour du roi, la maladie prit le caractère d'un événement d'État. La régente, dévorée d'inquiétude, voulut ne se montrer que garde-malade et mère. Elle fit sortir du palais tous ceux qui n'avaient pas eu le mal. Il n'y eut plus au Louvre qu'une chambre d'enfant, où l'on parlait bas. Sur la maladie, le secret, le mystère : l'optimisme pour le dehors mais la panique au-dedans.

Un problème tout de suite se posa : il faut prévoir. Le roi pouvait mourir. Le secret même sur la marche de la maladie faisait jaser : le malade, disait-on, se montrait bon, spirituel, attentif même à ne pas avoir de caprices. Un soir, une rumeur courut : la petite vérole, d'abord bien sortie, était « rentrée ». Le roi entrait dans un sommeil inquiétant ; il ne s'éveillait que de loin en loin, pour appeler sa mère « Maman, maman ». Anne, en négligé, le visage défait, les cheveux ternis sous l'angoisse, ne se montrait plus qu'aux dames familières ; les médecins, consternés, s'essayaient à sourire. L'oncle du roi, le duc d'Orléans, venait plusieurs fois par jour aux nouvelles et l'on ne pouvait défendre à l'oncle l'accès de la chambre, où se jouait à la fois le sort de la couronne et celui de la régence. La couronne était assurée à « notre petit Monsieur », mais la régence ? Une seconde fois, il deviendrait nécessaire de la déclarer. Anne d'Autriche, de l'aveu même de ses fidèles, n'était plus si aimée ; on la trouvait têtue dans ses préjugés ; on avait trop souvent entendu sa voix irritée et vindicative, qui, les jours de colère, prenait un éclat aigre. Elle avait trop parlé de se venger. On lui reprochait aussi le cardinal Mazarin et cette intime alliance, qui donnait à la vie privée de la régente un caractère équivoque. Le cardinal parlait sans cesse de l'État et pas du tout du peuple ; bien pis, on lui reprochait de n'avoir pas un vice : ni jeu, ni vin, ni intrigue galante ; avec cela, il ne manifestait pas de zèle religieux. Avec son omniscience et son omniprésence, son calme imperturbable, son attachement indéfectible à la régente et à son fils, il était un irritant mystère.

En veillant sur l'enfant qui dort d'un sommeil dont peut-

être il ne se réveillera pas, la régente peut ruminer d'inquiètes pensées ; elle dira ensuite qu'au chevet de son enfant elle ne pensa point à elle ni à son sort ; elle perçut pourtant les muettes interrogations, les chuchotements assourdis. Le duc d'Orléans affectait-il, en venant aux nouvelles, une mine souriante? C'est, disait-on, qu'il ne pouvait cacher sa joie. Avait-il l'air triste? C'est que le roi allait mieux. En cas de malheur (ou de bonheur), le Régent ce serait lui. Il revient déjà qu'à un dîner, il s'est laissé annoncer par un flatteur sa dignité de demain ; il n'a pas, dit-on, protesté. Il n'est plus jeune ; de ses deux mariages, il n'a que des filles ; depuis la mort de son frère, il s'est montré bon oncle, s'est tenu à l'écart des luttes et, aux jours difficiles, il a coutume de prendre le lit pour ne pas se prononcer dans un sens ou dans un autre. Si l'on écarte pour cette seconde régence la vindicative reine, le sang, le rang le désignent et l'on verra enfin chuchotent ses amis une vraie Régence, celle d'un prince « éclairé ». On en finira avec celle d'une femme qui laisse faire le Mazarin.

Mais, un matin, le roi s'est réveillé dans une grande sueur, appelant toujours sa mère ; les boutons de la petite vérole sortaient à nouveau : il était sauvé. La régente faisait brûler des cierges d'actions de grâce dans les églises ; elle se vit une seconde fois, en son fils, miraculée. On revit le jeune roi, le visage bouffi, tout rouge, ses belles boucles coupées et plus grave que jamais. M. son Oncle parut sincère quand il complimenta la régente ; il n'avait point désiré le pouvoir ; il reprenait avec attachement son rôle d'oncle pacifique et tutélaire ; et, dans les alternatives d'orages avec le Parlement, des plaisirs et des déplaisirs de ce « délicieux et méchant pays » qu'on appellait la Cour, la vie se continua. Le cardinal offrait aux soirées de la reine les musiques italiennes ; il fit venir la célèbre Léonora, dont le « bel canto » fit pâmer les uns, mais bâiller les autres. La reine, disait-on, trouvait beau tout ce qu'aimait le cardinal mais ses dames ne comprenaient pas qu'il fallût dire en musique et en langue étrangère des histoires qui demeuraient obscures. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois grondait contre les opéras, comme il avait fulminé contre les comédies. Dans le décor de fêtes et de ballets passaient, tout à coup, les nouvelles inquiétantes : le roi

d'Angleterre a été fait prisonnier et le Parlement prépare son procès ; les troupes du landgrave de Hesse, faute d'être payées, menacent de se débander : elles feront la terreur des populations en vivant de brigandage ; les ennemis alors entreront en Picardie et l'on verra les Allemands en Champagne. L'éternelle question des subsides et des taxes devenait plus aiguë que jamais ; on avait alors recours au fameux lit de justice. En 1648, le roi avait dix ans. On ne l'amenait plus au Parlement en robe d'enfant, il portait bien le justaucorps et le martial collet de buffle, sa petite épée au côté ; il saluait noblement et les barbes blanches lui concédaient « l'air royal ».

Il écoute bien ; dans les longueurs, il sent le trait de feu qui passe ; il a eu de l'émotion lorsqu'Omer Talon, s'adressant directement à lui, lui a dit : « Sire, notre souverain Seigneur, la puissance de Votre Majesté vient d'En-Haut. Elle ne doit compte, après Dieu, qu'à sa conscience ; mais il importe que nous soyons des hommes libres et non pas des esclaves. La grandeur de son État et la dignité de sa couronne se mesurent par la qualité de ceux qui lui obéissent. »

Le 2 juillet 1648, une heureuse nouvelle enthousiasmait la Cour : le prince de Condé avait gagné une bataille à Lens, détruit l'infanterie espagnole, ramené un butin énorme et des milliers de prisonniers, dégagé le Nord et rendu confiance à ses troupes. La régente triomphait verbeusement ; la victoire la vengeait du Parlement, « cette troupe de mutins », cette race libertine, cette vile canaille qui, pour se rendre populaire, avait crié avec les bouchers, les taverniers et les victimes du Toisé. Déjà laconique, le jeune roi exprima bien sa petite opinion. « En apprenant cette victoire, dit-il, le Parlement sera bien fâché. »

C'est son dernier mot d'enfant ; on n'en relate plus un, naïf ou imprudent ; au reste, dans les mémoires, sa personne s'efface dans la tourmente de la Fronde, car elle éclate ce jour-là.

N'en rappelons ici que le premier et le dernier jour. Le 3 août 1648, on célébrait à Notre-Dame le *Te Deum* pour la victoire de Lens. La cérémonie rituelle s'était poursuivie au carillon triomphal des cloches ; à la faveur du déploiement militaire, sur le parcours que suivait le roi, la régente avait fait son coup : les trois pères du peuple, Broussel, Blancmesnil

et Charton ont été arrêtés dans leurs maisons, comme excitateurs de sédition. L'explosion de l'émeute a été immédiate, les chaînes tendues dans les rues, les barricades dressées et tout le corps du Parlement, en grand apparat, venu au Louvre pour réclamer les prisonniers. L'intrépide régente a d'abord ri de l'émeute ; rien ne lui fait peur, son courage n'a d'égale que son ignorance des forces populaires qu'elle n'a jamais mesurées. Après trois jours de crise, elle a dû céder et rendre les prisonniers ; ils ont été reconduits chez eux en triomphe. « Le roi tout seul et M. Broussel », crie le peuple.

La lutte est engagée ; les Frondes commencent, elles ne sont pas près de finir ; il est aussi malaisé d'en suivre les péripéties que celles d'un incendie ; les vents sautent, les flammes aussi. Après la Fronde parlementaire, on verra logiquement celles que feront les princes. Laissons passer la longue tourmente ; elle ne nous apprendra rien que nous ne sachions ou devinions ; les alliances pour ou contre la couronne, conçues, brisées, refaites dans l'incohérence d'une guerre civile, où les chefs de partis changent de partis selon l'intérêt, les colères, les déceptions et les amours.

Retrouvons notre jeune roi au jour de ses treize ans, quand il va au Parlement assagi par l'affreuse leçon des guerres civiles déclarer sa majorité. Il rentre, après trois ans, dans sa bonne ville, au son des cloches et dans la liesse de ce même peuple qui avait battu en colère les grilles du Louvre. Dira-t-on qu'il est toujours peu instruit? Il le confessera plus tard bonnement, aux dames de Saint-Cyr : « Vous savez que je n'entends point le latin. » Mais quelle enfance et quelles expériences! Quand on connaît son règne, sa fierté royale, sa tyrannie protocolaire, son exigence de voir tous les grands à sa cour, on croirait que la leçon de son enfance a été, sans qu'il en parle jamais, la leçon de toute sa vie : régner et régner seul. Il ne parlera jamais beaucoup ; on ne cite du grand roi que quelques formules lapidaires et d'ailleurs contestées. Il n'a peut-être pas dit : « L'État, c'est moi », mais ces trois mots sont l'essence de son règne.

Pendant ces trois ans de guerre civile, il n'a guère connu que les camps errants de sa petite armée royale. L'armée le protégeait, mais aussi la présence du jeune souverain donnait

à l'armée un sens, un centre. Aux provinces épouvantées qui, dans les sautes de vent et de flammes ne savaient plus qui suivre et à qui se donner, la présence du jeune roi a été comme un symbole mystique : le roi de France, c'était tout de même la France pour les Français.

« Vive le roi tout seul et M. Broussel ! », criait-on à Paris le jour des Barricades. M. Broussel est oublié et l'on salue le roi tout seul. La régente n'est plus que la reine-mère ; elle saura aussi s'assagir, se retirer dans une vie pieuse et charitable. Au reste, ses vœux sont accomplis : le cardinal Mazarin, deux fois exilé volontaire au cours des Frondes, n'a jamais été bien loin et toujours tout près du cœur de la reine et aussi du jeune roi. Le premier acte de la majorité sera de lui demander de revenir et de rendre au roi ses conseils et ses services. Par contre, le prince de Condé commande maintenant contre le roi les troupes espagnoles, mais lui aussi reviendra. Le jeune roi se lève comme le soleil, il absorbe les miasmes. La « vie de famille » entre le roi, la reine-mère, le cardinal, les nièces du cardinal reprendra son cours au Louvre, à Saint-Germain, à Fontainebleau, plus étroitement unie qu'elle n'a jamais été. Nous nous demanderons toujours si la reine avait épousé secrètement le cardinal et, sans le discuter, nous pencherons pour le « oui », leur attachement réciproque, indéfectible comme leur correspondance permettent de le supposer, même y invitent sans, au reste, que nous nous en scandalisions. Anne d'Autriche au temps de ses malheurs n'avait pas voulu, disait-elle, entrer dans une conspiration contre la vie de Richelieu « parce qu'il était prêtre » mais elle pouvait épouser Mazarin puisqu'il ne l'était pas. Le Cardinal, après la paix de Wesphalie, fera encore celle des Pyrénées, mariera le Roi, presque d'autorité, avec l'infante espagnole. Mais, au jour de sa mort, à Vincennes, après que le roi au chevet de son ministre a accompli tous les rites d'une amitié presque filiale, on se demandera qui succédera au cardinal, qui sera le premier ministre ? Et comme dans l'entourage du roi la question se pose, il tracera en trois monosyllabes le programme de son règne : « A qui faut-il s'adresser ? » Il répond : « Désormais, à moi seul. »

M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

LA GREFFE HUMAINE

Notre immense désir de vivre est en contradiction avec les misères de la vieillesse et la brièveté de la vie. Nous ne possédons que l'instinct de la vie, nous n'avons pas celui de la mort. L'épouvante devant la mort, comme devant le spectre de la dégradation physique de la vieillesse, toute l'humanité la ressent, toute l'humanité en souffre. Les religions même n'y ont apporté qu'une consolation souvent insuffisante. Elles n'ont pu que prêcher la résignation devant l'inévitable et, pour en atténuer l'horreur, pour donner satisfaction au besoin inné de vivre, de vivre toujours, elles nous ont promis de renaître dans une autre vie, une vie éternelle. Dans leur immense commisération pour la pauvre humanité que rien ne pouvait consoler de la perte de la vie terrestre, les religions ont cru même nécessaire d'affirmer que l'autre vie serait infiniment meilleure. Mais rien n'y fait ; athées et croyants demandent à Dieu ou à la science de prolonger leur existence sur cette terre et de leur épargner les infirmités de la vieillesse. Malheureusement, la science, jusqu'à ces dernières années, s'est montrée impuissante à apporter un remède à la vieillesse et à éloigner le terme fatal. Nous connaissions les causes indirectes de la sénilité, les effets de certaines maladies, mais nous ignorions complètement la raison intime de la déchéance de nos organes, déchéance qui arrive inévitablement à une époque à peu près fixe. Au delà des causes banales, il restait un formidable inconnu. Pouvons-nous l'aborder, pouvons-

nous pénétrer dans le mystère de notre organisme et saisir la cause première de notre vieillesse et de notre mort? Seule la solution de ce problème, en nous dévoilant le secret de la nature, pourrait nous aiguiller vers le remède possible contre l'état sénile.

Et tout d'abord une question se pose : la mort est-elle inévitable, se présente-t-elle comme une loi générale à laquelle aucun être vivant n'échappe sur la terre? Je parle, bien entendu, de la mort naturelle, physiologique, et non de celle que provoquent les accidents, les maladies ou la violence d'autrui — toutes causes fréquemment observables dans la nature. Je ne sache pas que cette mort naturelle, physiologique, ait jamais été observée chez les hommes : ceux-là même qui meurent dans l'extrême vieillesse, sans maladie apparente, montrent à l'autopsie des lésions échappées à l'observation et prouvant péremptoirement que la mort a été occasionnée par l'atteinte plus ou moins grave de certains organes.

Si donc la mort naturelle existe — et il est impossible de ne pas l'admettre — elle doit être extrêmement rare à l'âge où elle survient habituellement. D'un autre côté, pour étudier ce phénomène, pour surprendre l'intention première de la nature, il est logique de s'adresser à l'être le plus simple, le plus voisin du premier apparu sur la terre. Ainsi seulement pourra-t-on se rendre compte si la mort a été mise à l'origine de la vie et si elle constitue la loi inéluctable de la nature. Or, la matière vivante la plus élémentaire se présente à nous sous forme d'une cellule composée uniquement d'une petite masse molle, le protoplasme, contenant à l'intérieur un noyau. Tels sont les infusoires, les amibes et autres protozoaires. En les observant, on voit chacun se diviser bientôt en deux, et constituer deux cellules vivantes sans que périsse la moindre parcelle de la matière. Chacune de ces deux cellules se divise de nouveau en deux parties, et au bout de peu de temps on les voit se reproduire par division et pulluler d'une façon extraordinaire. Les générations se succèdent avec une grande rapidité sans qu'il se produise un seul cas de mort : on chercherait vainement un cadavre parmi le grouillement des innombrables infusoires. Ils seraient capables d'envahir la terre

entière, si, dépourvus de défense, ils n'étaient dévorés par une multitude d'ennemis. Le protozoaire ne connaît pas la vieillesse, et ne meurt jamais. Il peut être détruit par l'adversaire ou par suite d'inanition faute d'aliments, mais il ne connaît pas la mort physiologique. En créant les premiers êtres vivants, dont, par succession graduelle à travers des millions d'années, se forma la chaîne animale, la nature les a voulus immortels. Le souffle de vie qui pour la première fois anima la matière ne contenait que la vie. La nature à cette époque ignorait la mort. Quelles sont donc les circonstances qui ont pu amener ce fatal changement dans le plan initial?

Pour le comprendre, nous devons suivre l'évolution qui se produisit dans la constitution des êtres vivants.

Au cours progressif des siècles, avec les modifications des conditions d'existence et les changements de milieu, d'habitat, certaines cellules primitives se sont associées entre elles pour former des êtres doués d'organes plus parfaits, mieux adaptés aux nouvelles exigences vitales. Mais ces groupements n'ont pas modifié la qualité essentielle de la cellule primitive. La cellule de n'importe quelle partie du corps pouvait toujours reproduire le corps entier. En effet, beaucoup d'animaux inférieurs ont gardé la faculté de se rajeunir, de renaître totalement par n'importe quelle portion du corps, tels les coraux qui pullulent à l'infini et constituent souvent des récifs de plusieurs centaines de kilomètres. Les hydres d'eau douce possèdent la même aptitude à la régénération ; qu'on les coupe en tout petits morceaux, chaque parcelle reproduira une hydre entière normale. Des animaux, supérieurs par leur organisation, tels que les vers d'eau douce, les planaires, peuvent reconstituer par chaque particule de leur corps un individu entier. Pareil phénomène est observé également avec le ver de mer appelé néméritime. Même le lombric ou ver de terre, doué d'une organisation relativement très élevée, a conservé cette faculté ; chaque fragment de son corps peut régénérer le ver complet. Mais, si nous nous élevons dans l'échelle animale, en suivant l'évolution des êtres vers des formes de plus en plus perfectionnés, nous voyons que les cellules du corps perdent définitivement cette aptitude à régénérer l'organisme entier.

Quelle est la raison de ce fait? Pourquoi les êtres inférieurs

possèdent-ils la faculté de renaître, au moyen de chacune de leurs cellules, tandis que les animaux supérieurs, qui ont acquis des organes perfectionnés, en sont privés au plus grand préjudice, non de l'espèce, dont la continuité reste toujours assurée par des cellules spécialisées, mais de l'individu lui-même? Nous trouvons l'explication de ce phénomène dans le perfectionnement même de ces organismes supérieurs. A des individualités d'ordre primitif, formées d'une seule cellule, douées d'une vie complète avec aptitude à la croissance et à la multiplication indéfinie, ont succédé des êtres constitués d'un groupement de plusieurs cellules, également assez simples pour garder ce même pouvoir. Ils ont été suivis d'autres êtres de plus en plus différenciés, doués d'organes destinés à accomplir une fonction spéciale, composés par conséquent de cellules très éloignées du type primitif, dont chacune a dû acquérir des qualités particulières, lui permettant de jouer utilement son rôle dans l'ensemble. Ainsi l'aspect des diverses cellules qui entrent dans la constitution de notre corps est si différent de celui de la cellule type, du protozoaire primitif, qu'on a peine à y reconnaître la cellule initiale. Pourtant l'étude de celle-ci, à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres, nous montre tous les stades de ces transformations, et l'on saisit sur le vif comment se sont formées les fibres musculaires, les cellules nerveuses, etc... Du reste, si compliqué, si perfectionné que soit l'être, tel l'homme, il provient d'une seule cellule, l'ovule, c'est-à-dire l'œuf. La transformation se produit à mesure que cette cellule initiale se fragmente, se divise de plus en plus pour former, peu à peu, les diverses cellules qui entreront dans la composition de nos tissus et organes. Modifiées à l'extrême, incapables de mener dorénavant une existence indépendante et de se suffire à elles-mêmes, ces cellules n'ont leur vie assurée que par le concours mutuel de toutes les autres du corps. Elles forment une société, un état, où chacun accomplit un rôle spécial destiné à assurer la vie de l'ensemble. Plus haute, plus délicate est la fonction de chaque organe, plus sont perfectionnées les cellules qui les composent, plus ces cellules s'éloignent du type primitif et plus elles sont à la merci du travail des cellules moins affinées d'autres organes. Ainsi que dans la

société humaine, il s'établit dans l'organisme humain une sélection, une hiérarchie entre les divers éléments qui le constituent, depuis l'humble cellule intestinale qui prépare pour ainsi dire notre pain quotidien, jusqu'aux cellules délicates et hautement perfectionnées de la substance cérébrale qui coordonent le travail de tous les artisans de notre organisme, stimulent les uns, modèrent les autres, et forment une sorte de Sénat romain assurant le gouvernement de notre république cellulaire. Mais à côté de toutes ces cellules plus ou moins perfectionnées, spécialisées, à côté de ces citoyens laborieux exerçant chacun un métier particulier, on trouve des êtres incapables d'accomplir une fonction nécessitant une éducation professionnelle. Ces cellules, peu différenciées, sont les cellules *conjonctives*. Elles se sont infiltrées partout. On les trouve en plus ou moins grand nombre entre les éléments de tous les organes sans exception. Ces cellules conjonctives forment la plèbe, race robuste, se reproduisant avec une grande facilité. Plus résistantes que toutes les autres cellules, elles empiètent constamment sur la place occupée par des cellules nobles. Celles-ci s'usent à la longue, victimes du sacrifice de leur indépendance qu'elles ont fait à la communauté en se chargeant d'un rôle limité, d'une fonction particulière qui contribue à la prospérité de toute la société, mais au détriment de leurs propres moyens de résistance.

L'étude de la vieillesse nous enseigne, en effet, que les cellules conjonctives envahissent de plus en plus les tissus de nos organes. Les autopsies des vieillards nous montrent invariablement la disparition, l'atrophie des cellules différenciées, spécialisées, qui sont remplacées par des cellules conjonctives, ce qui amène la sclérose, le durcissement des tissus. Or, à mesure que le nombre de cellules cérébrales diminue, les cellules conjonctives qui les remplacent ne pouvant nullement accomplir la fonction des disparues, nos facultés cérébrales baissent progressivement, l'influence coordinatrice du cerveau sur tous les organes faiblit, et lorsque le nombre des cellules cérébrales devient insuffisant, lorsque notre cerveau contient un trop grand nombre de cellules conjonctives, incapables d'assurer l'harmonie fonctionnelle de tous les organes, la mort frappe notre corps privé de direc-

tion. Mais le cerveau n'est point le seul organe atteint : nous l'avons mentionné en premier lieu comme le plus important, le plus perfectionné de notre organisme. Le même phénomène s'observe invariablement dans tous les autres tissus. Partout on constate l'atrophie de l'élément fonctionnel et son remplacement par le tissu conjonctif. Même les os subissent le sort commun, d'où les fractures si fréquentes chez les vieillards. Une partie de la chaux ainsi mise en liberté passe dans la circulation et va se déposer dans les parois des artères, déjà altérées par l'envahissement des cellules conjonctives, les prive de leur élasticité, les rend dures, friables et impropres à la nutrition de nos organes. Ce sont ces lésions les plus caractéristiques de la vieillesse qui sont connues sous le nom d'artério-sclérose. Les muscles à leur tour subissent le même sort. Partout dans les tissus et dans les organes, c'est la cellule conjonctive, occupant d'abord une place modeste, qui se multiplie, prend la place des cellules nobles atrophiées et, incapable de remplir leurs fonctions, introduit dans une société organisée une sorte d'anarchie qui amène sa mort.

C'est donc là un phénomène d'ordre général et qui constitue la clef du mystère, la raison de notre vieillesse et de notre mort.

La cause initiale étant ainsi élucidée, il est certain que multiples sont les causes secondaires qui peuvent accélérer l'état sénile et abréger notre existence.

Il va de soi que toutes les maladies infectieuses, l'abus de l'alcool, etc... agissent dans le même sens. Nous n'avons pas à y insister. Ce que nous avons voulu établir, c'est le processus fondamental de toute vieillesse aboutissant à la mort ; à savoir, la prédominance des cellules conjonctives remplaçant les cellules hautement différenciées : véritable triomphe de l'anarchie, règne éphémère des éléments inférieurs, d'où résultent la désorganisation de toutes les fonctions et la mort finale de l'organisme.

o o

La vieillesse résultant de la déchéance, de l'atrophie de la cellule noble remplacée par une cellule fruste, peu évoluée, est-il possible d'y remédier? Pouvons-nous au moins

ralentir, retarder la dégradation des éléments les plus précieux de notre organisme et ainsi prolonger notre jeunesse, abréger le temps de la vieillesse et reculer la date de la mort? Pour répondre à cette question, nous devons pénétrer dans le mécanisme intime de nos tissus et nous rendre compte de ce qui conditionne leur vie, leur fonction. Et ici, nous entrons dans un domaine qui était encore plein de mystère voilà à peine une quarantaine d'années. Bien que l'étude du corps humain remonte à des siècles, ses rouages essentiels nous étaient restés inconnus. On se rendait bien compte que, depuis la naissance, chaque organe accomplissait son rôle, qu'au cerveau étaient dévolues les fonctions psychiques, que le cœur propulsait le sang dans nos vaisseaux, se contractant à chaque seconde pendant quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, que le tube digestif élaborait la substance nutritive dont nous avons besoin, que le rein drainait les déchets organiques, etc..., mais on ne se demandait point par quel prodige chacun de ces organes remplit sa fonction sans trêve, sans repos, durant toute notre existence. Chacun, selon ses convictions religieuses ou ses conceptions philosophiques, cherchait la raison de cette continuité de fonctions, soit dans la volonté du Créateur, qui a mis en nous les principes de la vie, soit dans une sorte d'impulsion première que la nature octroie généreusement à chacune de ses créatures. Puis, se produisit un brusque réveil devant une réalité déconcertante, grâce aux méthodes expérimentales dont la valeur a été surtout relevée par le génie de Claude Bernard. On s'est aperçu qu'il suffisait d'enlever à l'homme sa glande thyroïde située au milieu du cou, bien loin du cerveau, pour que ce dernier perdît ses facultés psychiques et devînt incapable de former aucune pensée.

Sans la contribution de cette glande, le cerveau n'est qu'une masse inerte de chair grise et l'homme reste dépourvu d'intelligence. Pour que les cellules cérébrales manifestent leur activité, qui se traduit par l'émission d'une pensée ou d'un sentiment, il faut qu'en elles se produise une réaction chimique déterminée par le liquide venant de la glande.

Les enfants qui naissent sans cette glande, ou dont la glande s'est atrophiée à la suite de quelque maladie, demeurent

arriérés, idiots, malgré que leurs cellules cérébrales gardent la constitution normale.

Le moteur-cerveau a son allumage dans la glande thyroïde et, sans l'étincelle (liquide thyroïdien) venant de cette glande, il reste inerte.

Pire encore est le résultat de la suppression des quatre petites glandes para-thyroïdes, grandes comme des têtes d'épingle, situées à côté de la glande thyroïde. Toutes les cellules nerveuses entrent aussitôt dans une folle surexcitation, impriment des contractions violentes aux muscles, et le malade meurt dans des convulsions affreuses en l'espace de quelques jours. Le système nerveux, privé de la sécrétion des parathyroïdes, perd le contrôle de ses actes, l'équilibre de sa fonction. Il ne sait plus pour ainsi dire ce qu'il fait, et au lieu d'imprimer des contractions régulières, adéquates aux nécessités, il provoque des mouvements désordonnés, fausse le jeu de tous nos muscles et entraîne la mort. Ces petites glandes sont donc de merveilleuses usines, où s'élabore un liquide destiné à modérer, à régulariser l'activité de nos cellules nerveuses et à proportionner leurs efforts aux besoins utiles. D'autres glandes jouent dans notre corps des rôles non moins importants. Ainsi, la privation des glandes surrénales, ces deux petites glandes situées au-dessus des reins, entraîne fatalement la mort au bout de trente heures en moyenne. Il se produit une faiblesse musculaire extrême, les battements du cœur se ralentissent de plus en plus et l'animal sur lequel on a pratiqué cette opération meurt avec des signes d'extrême prostration, comme les hommes atteints de la maladie d'Addison due à la destruction lente de ces glandes. Notre cœur ne se contracte donc pas durant toute notre existence grâce à l'impulsion première que la nature aurait donnée à la naissance d'un être vivant. Un liquide sécrété par les glandes surrénales est nécessaire pour exciter le muscle du cœur, soutenir constamment ses battements et les contractions des artères. La dynamo du cœur est située dans les glandes surrénales.

Non moins important est le rôle de la glande qu'on appelle corps pituitaire ou hypophyse, petite glande qui se trouve au-dessous de notre cerveau, au niveau du palais de la bouche. De la grosseur d'une noisette, elle ne pèse guère qu'un peu plus

d'un demi-gramme et pourtant son ablation complète entraîne la mort dans les quarante-huit heures ou en cinq jours au plus tard. Après la destruction de cette glande l'animal devient somnolent, sa respiration se ralentit, sa température baisse et il meurt dans le coma.

On a observé sur l'homme l'effet de l'hypertrophie partielle de cette glande. Il est des plus curieux et prouve combien le jeu de tous nos organes est conditionné par la sécrétion de diverses glandes, rouages les plus essentiels de notre corps. Si petit qu'il soit, le corps pituitaire est encore divisé en deux lobes dont chacun préside à une fonction spéciale. L'hypertrophie du lobe antérieur chez un être jeune, alors que la croissance des os n'est pas terminée, provoque l'allongement démesuré de ces os ; l'individu atteint une taille gigantesque, ses mains, ses pieds deviennent énormes, les mâchoires atteignent des proportions inusitées, le développement musculaire devient considérable et le sujet se montre d'une force extraordinaire. Par contre, en cas d'insuffisance de la sécrétion de ce lobe antérieur, la taille reste petite, les pieds et les mains menues, la peau est douce et délicate. Ce lobe antérieur de l'hypophyse stimule en même temps la fonction de toutes les autres glandes.

La sécrétion du lobe postérieur n'a pas du tout les mêmes effets. Elle dirige les sécrétions lactée et rénale, influence le développement de la graisse et stimule la contraction des muscles de nos viscères.

Il y a d'autres glandes dont la fonction est encore entourée de mystère, telle la glande pinéale qui se trouve au milieu du cerveau et où les anciens plaçaient le siège de l'âme. Nous laissons intentionnellement de côté pour l'instant l'étude de la glande interstitielle dont la description mérite un développement plus complet. Mais ce qu'il y a à retenir de la revue rapide que nous venons de faire du rôle des glandes dans notre organisme, c'est que la vie, le fonctionnement de tous nos organes en dépendent, que ce sont elles qui déterminent l'action de chacun. Le cerveau, les nerfs, les muscles, ainsi que le foie, le rein et tous les autres organes ne sauraient accomplir aucun rôle utile sans le secours des glandes. La suppression de l'estomac, d'une grande partie de nos intestins,

d'un rein est infiniment moins préjudiciable que la suppression des minuscules glandes para-thyroïdes, surrénales, etc... La fonction de nos organes est en dépendance directe de l'activité de nos glandes, et, lorsque cette fonction est troublée, la cause doit en être recherchée, la plupart du temps, non pas dans l'état de cet organe, mais dans l'état de la glande qui le commande.

Hormis les maladies produites par des microbes, les troubles des fonctions de nos organes n'étant la plupart du temps que la conséquence d'un trouble dans la sécrétion glandulaire, c'est à la cause que l'on s'adressera et non à l'effet nuisible traduit par l'organe secondairement affecté. Ces glandes mystérieuses, si petites, enfouies profondément dans nos tissus, fuyant nos investigations, sont restées méconnues pendant des siècles, et pendant des siècles nous avons ignoré les rouages essentiels de notre corps. La nature a voulu, semble-t-il, nous dérober son secret, et ce n'est que péniblement, après des efforts séculaires, que nous sommes parvenus à le lui arracher. A travers des millions d'années, la nature a tâtonné, cherché, supprimé des organismes mal venus, et peu à peu a formé des êtres où tous les organes sont admirablement combinés pour assurer un fonctionnement parfait du corps adapté aux conditions de la vie sur notre terre. Dans un être normalement constitué, si ce fonctionnement subit un trouble, si notre cerveau baisse, si notre cœur fléchit, si nos muscles s'affaiblissent, c'est que la glande qui les commande a subi un trouble, une altération.

Manier ces glandes à notre convenance, assurer leur vitalité, la continuité de leur action, stimuler les unes, *remplacer* les autres, vieillies, usées, c'est nous rendre maîtres, pour ainsi dire, de notre vie.

o o

Nous venons de formuler l'idéal vers lequel doivent tendre nos efforts. Mais une fatalité pèse sur nous : l'atrophie progressive des cellules nobles remplacées par des cellules conjonctives, qui, à leur tour, deviennent fibreuses, scléreuses, impriment, nous l'avons vu, la marque de vieillesse à notre corps et l'acheminent vers la mort.

Notre salut, la conservation de notre jeunesse, de notre activité, de l'équilibre harmonieux de toutes nos fonctions ne pourront donc être assurés que si nous trouvons moyen de venir en aide aux cellules nobles de nos organes. C'est la solution la plus logique à l'angoissant problème de la déchéance, de la vieillesse. Or, nous pouvons y parvenir.

La nature, qui nous a créés pour la vie, qui nous a dotés de rouages puissants pour faire mouvoir nos organes, nous a pourvus en même temps d'une source d'énergie merveilleuse. C'est à une glande que ce rôle a été dévolu, car ce sont toujours les glandes qui sont chargées d'élaborer le produit pouvant influencer à distance divers organes ou même l'organisme tout entier.

Tel est, en effet, le rôle des glandes interstitielles qui distribuent l'énergie, stimulent tous les membres de cette immense ruche qu'est notre corps, où soixante trillions de cellules travaillent sans trêve, accomplissant chacune une fonction déterminée.

Ces glandes élaborent les éléments de vie future destinés à féconder l'ovule afin de donner naissance à l'être nouveau et de transmettre à l'espèce l'énergie créatrice détenue par l'individu. Mais, en même temps, elles sécrètent un liquide qui, *versé directement dans le sang*, porte à tous les tissus le stimulant, l'énergie nécessaire à l'individu même. Nous assistons là à une manifestation merveilleuse du plan de la création. Dans un seul organe la nature a réuni la source de la vie de l'individu et celle de l'espèce. Ceci est prouvé par le fait que le mâle castré perd ces deux énergies en même temps. Désormais, incapable de procréer une vie nouvelle, il voit la sienne profondément diminuée.

La privation de ces glandes a ses répercussions aussi bien sur le cerveau que sur le cœur, les muscles, les os et sur tous les autres organes. L'énergie morale et physique diminue, les qualités propres au mâle s'évanouissent, la jeunesse disparaît.

J'ai fait à ce sujet un très grand nombre d'observations personnelles pendant mon séjour en Égypte. Castrés à l'âge de six à sept ans, les eunuques offrent à l'âge adulte un aspect tout particulier qui les distingue aussitôt. Ordinairement de

taille élevée à cause de l'allongement anormal de leurs tibias, ils ont des figures glabres, blafardes, des joues pendantes qui leur donnent l'aspect de vieilles femmes. Obèses pour la plupart, ils ont des formes arrondies et souvent des seins volumineux. Leurs chairs sont flasques et leur musculature amoindrie. La voix est enfantine par suite de l'arrêt du développement du larynx, et souvent discordante. La vigueur du corps étant très diminuée, ils sont incapables de fournir un effort d'une certaine durée. Le sang est pauvre et l'anémie accentue encore leur faiblesse. Bref, la déchéance physique paraît atteindre tous les organes, et l'on se trouve en présence d'êtres déchus, languissants, de peu de vitalité. La déchéance intellectuelle et morale n'est pas moindre. La mémoire des eunuques est faible, ils retiennent beaucoup moins bien les versets du Coran qu'on leur apprend comme aux autres enfants. Tout travail leur étant pénible, ils se montrent naturellement paresseux, indolents, sans énergie. Les sentiments affectifs sont très effacés et l'égoïsme n'est pas leur moindre défaut. Craintifs comme les chapons, ils sacrifient facilement leur amour-propre, incapables d'une riposte énergique. Ils vieillissent prématurément. A quarante ou quarante-cinq ans, leur peau perd de sa souplesse, devient squameuse. A cinquante ans passés, le cercle sénile de la cornée est fréquent. Rarement ils atteignent un âge avancé. Leur intelligence est paresseuse et jamais de haute envolée. Ils sont souvent rusés, mais la ruse n'est-elle pas un signe de faiblesse? Les quelques eunuques que l'on cite comme ayant joué un certain rôle dans l'ancienne Byzance étaient castrés à l'âge adulte et ont pu conserver pendant quelques années, au moins en partie, des qualités déjà acquises. Même dans ces conditions, la vitalité de l'organisme n'étant pas soutenue par l'apport renouvelé de stimulant énergique dont la réserve s'épuise bientôt, cette vitalité subit un amoindrissement notable. Le brillant poète qu'était Abélard n'a plus écrit une strophe après qu'il fut castré à l'âge de quarante ans sur les ordres du cruel oncle d'Héloïse.

J'ai du reste à ce sujet des confidences probantes de quelques hommes castrés tardivement, que j'ai eu l'occasion d'observer en France. Privés de leurs glandes interstitielles à la suite

de la tuberculose, qui avait nécessité leur ablation à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans, ces hommes, cinq à six ans après leur opération, avaient observé des lacunes dans leur mémoire, de la difficulté à concentrer leurs pensées, à poursuivre un effort intellectuel d'une certaine durée. Lors d'une conférence que j'étais invité à faire en 1924, à l'Institut Catholique de Toulouse, j'ai appris des ecclésiastiques qui, avec leurs élèves, composaient mon auditoire, que les lois canoniques interdisaient à un homme châtré de devenir prêtre. Cette interdiction a été prise à la suite de la constatation qu'un homme, en perdant ses glandes interstitielles, perdait non seulement ses facultés de procréation, qu'un prêtre n'a pas à exercer, mais une partie de ses facultés intellectuelles, bien nécessaires au contraire à l'exercice du sacerdoce.

Ainsi la relation de cause à effet entre la dépression générale de l'organisme et la disparition de la sécrétion interne de ces glandes ne laisse aucun doute. Comme nous venons de le voir, nul organe ne peut conserver son énergie vitale, fonctionner à plein rendement si les cellules n'en sont pas stimulées, vivifiées par la sécrétion interne des glandes interstitielles.

Le rôle des glandes interstitielles comme source d'énergie pour tout l'organisme est démontré par des faits diamétralement opposés. Il existe en effet, dans les Annales de la Médecine, des observations portant sur des hommes doués de trois glandes interstitielles, ou dont l'une était considérablement augmentée de volume. Tel est le cas publié par le professeur Marro père, de Turin, et étudié en même temps par le professeur Sacchi, de Gênes. Il s'agissait d'un enfant de neuf ans dont ces savants ont donné une description très détaillée et une photographie des plus caractéristique. A neuf ans, il avait une belle barbe, des moustaches et offrait l'aspect d'un homme de vingt ans. Petit de taille, mais très robuste, il possédait des muscles très développés et donnait l'impression d'un homme énergique. Son intelligence était également bien au-dessus de son âge. Les parents effrayés par l'aspect insolite de leur enfant lui ont fait enlever la glande hypertrophié. Quelques mois après cette opération, la barbe est tombée, la musculature a diminué et, ce qui est encore

plus significatif, son développement intellectuel a subi une régression qui a ramené l'enfant à l'état correspondant à son âge. Nous avons là une belle démonstration du fait que les glandes interstitielles ne tiennent pas seulement sous leur dépendance les caractères liés au sexe, mais agissent bien comme stimulant général de notre énergie physique et intellectuelle.

Chez la femme, l'ovaire joue un rôle analogue à celui des glandes interstitielles. On connaît les troubles profonds qui se produisent chez les femmes jeunes privées de leurs ovaires et le changement d'aspect de la femme après la ménopause, lorsque les ovaires ont cessé de fonctionner. C'est le début de la vieillesse. On connaît également des cas d'enfants chez lesquels l'hypertrophie d'un ovaire a produit des phénomènes analogues à ceux qu'on observe à la suite de l'hypertrophie des glandes interstitielles. On se rend ici encore mieux compte de l'action générale sur l'organisme de l'ovaire. Ainsi *la Presse Médicale* a publié le 5 décembre 1923 la photographie d'une enfant âgée de trois ans et onze mois, laquelle sous l'effet d'un ovaire hypertrophié présentait l'aspect d'une jeune fille de quatorze ans ! Elle avait les seins bien développés et était réglée depuis six mois. L'hypertrophie de l'un de ses ovaires, en se répercutant certainement sur toutes les autres glandes toujours reliées les unes aux autres, a fait franchir d'un bond à cette enfant une dizaine d'années.

Tout ceci prouve jusqu'à l'évidence le rôle général des glandes de génération dans l'organisme.

Les vieillards atones sont en réalité des eunuques. Ils ont été castrés non pas par la main criminelle de l'homme, mais par la loi cruelle de la nature, par l'usure de l'âge.

Lorsque leurs glandes interstitielles cessent de fonctionner, lorsqu'ils ont perdu l'ardeur affective, il se produit, dans leur état physique, moral et intellectuel, une modification caractéristique qui les rapproche des eunuques.

Les grands actes de la vie, les actions nobles et généreuses s'effectuent pendant l'activité des glandes interstitielles. Si Gœthe, ce génie universel, a produit des œuvres admirables jusqu'à la fin de ses jours, s'il a fait en même temps preuve d'une activité et d'une énergie physique étonnantes,

c'est qu'il avait conservé la fonction de ses glandes interstitielles jusqu'aux dernières années de sa longue vie. Ce grand génie était un grand amoureux comme Victor Hugo, comme Tolstoï, comme du reste tous les génies, mais il n'y a que les poètes qui aient le courage de conter leurs amours. Le cas de Gœthe, le génie en moins, est celui de tous les hommes qui, parvenus à un âge avancé, continuent à manifester une belle activité, un esprit clair, des sentiments affectueux et généreux. Leurs glandes interstitielles, gardant encore suffisamment de cellules actives, les maintiennent dans l'amour de la vie, que n'éprouvent plus les vieillards dont ces glandes sont atrophiées.

Dans la manifestation de ses qualités physiques et intellectuelles, différentes selon les individus, l'homme dépend en grande partie de ses glandes interstitielles, de leur activité plus ou moins grande. Il est trop vrai que cette activité diminue progressivement avec l'âge. Elle est à son apogée pendant notre jeunesse et notre âge adulte, au moment où l'organisme atteint sa plus grande force, sa plus belle énergie. Puis son activité décroît pour cesser enfin. La diminution de cette activité correspond à la vieillesse, sa disparition totale à la sénilité.

On dit qu'il faut savoir vieillir, que chaque âge a ses privilèges, mais quelles pauvres prérogatives la vieillesse nous réserve ! La joie de voir vivre les autres, les jeunes, l'agrément d'inspirer le respect au lieu de l'amour, la satisfaction d'avoir l'esprit calme, de considérer l'existence avec une sereine philosophie, parce que toutes les passions sont éteintes ! Qui nous envie ces avantages ? Qui de nous ne voudrait pas conserver la joie immense, merveilleuse, que procure la dépense de notre énergie, la force de nos sentiments, l'ardeur passionnée de la jeunesse et de l'âge adulte ? Les prétendues joies de vieillesse pourraient bien n'avoir été inventées que pour nous consoler de notre déchéance considérée comme fatale, irrémédiable. Eh bien ! cette notion est fausse.

Nous ne pouvons pas éviter la mort, nous pouvons néanmoins la reculer aux limites extrêmes des possibilités ; mais nous devons supprimer la vieillesse, comme on guérit une maladie. La greffe des glandes interstitielles à laquelle on

joint, selon les indications individuelles, celle de la glande thyroïde, pituitaire, etc..., nous sauvera de la vieillesse et nous donnera la joie de mourir jeunes à un âge où actuellement ne parviennent pas même les grands vieillards. Ma méthode est encore trop récente pour que je puisse illustrer cette affirmation par un exemple d'homme demeuré jeune jusqu'à cent vingt ans !

Mais j'ai pu déjà en donner une preuve manifeste sur des animaux dont la vie est bien plus courte que la nôtre et par conséquent facile à observer. Ainsi, j'ai gardé à mon laboratoire du Collège de France, grâce à la greffe, un bélier toujours plein d'énergie vitale jusqu'à l'âge inaccoutumé de vingt ans ! A l'échelle de la vie humaine, il a atteint cent soixante ans. Or la vieillesse de ces animaux commence à neuf ans et ils meurent complètement séniles à quatorze ans au plus tard. Leur vieillesse dure donc environ cinq ans. Mon bélier, greffé à douze ans, au moment où il offrait l'aspect d'une misérable vieille bête, a vu sa vieillesse disparaître comme par enchantement. Jusqu'à la fin de sa longue vie, il a conservé une vigueur remarquable, et la brebis avec laquelle il demeura les dernières six années a donné naissance à cinq agneaux, dont le dernier est né quatre mois après la mort du jeune vieillard. Ce n'est que six jours avant sa mort qu'il a brusquement décliné, perdu l'appétit, est devenu somnolent et s'est éteint. Sa vieillesse a duré six jours au lieu de cinq ans, bien qu'il ait dépassé de six ans la durée de la vie la plus longue de ses congénères.

Ce bélier nous indique la voie à suivre, l'idéal à atteindre : prolonger la durée de la vie et abréger le temps de la vieillesse grâce à la greffe des glandes.

o o

La réalisation de cette greffe glandulaire a été extrêmement difficile et a nécessité des années de recherches durant lesquelles la volonté d'aboutir devait être soutenue par une longue patience. J'ai suivi la voie ouverte par les illustres savants

Claude Bernard et Brown-Séquard, professeurs au même Collège de France, où je poursuis mes recherches en faisant passer le rêve dans la réalité.

Le procédé de greffe que j'ai trouvé se montra extrêmement efficace. J'ai eu la possibilité de m'en assurer plusieurs fois par des examens de glandes greffées prélevées plusieurs années après la greffe non seulement sur les animaux, mais aussi sur les hommes. Ainsi le 6 octobre 1926, un collègue espagnol sur qui j'avais pratiqué la greffe quatre ans auparavant m'a permis de prélever la glande transplantée et de me rendre compte de son état. Il fut regreffé dans la même séance afin que son beau geste, dans l'intérêt de la science, ne lui fît pas perdre le bénéfice que la greffe lui avait procuré. Les greffons furent confiés à l'École de Médecine de Paris, au professeur Retterer qui, le 18 décembre 1926, a communiqué à la Société de Biologie de Paris le résultat de son examen microscopique. Les greffons furent trouvés abondamment pourvus de cellules vivantes assurant le parfait fonctionnement de la glande transplantée. De multiples prélèvements de glandes greffées, faites au bout de cinq et six ans, ont invariablement donné le même résultat. On a pu ainsi se convaincre de la valeur de ma méthode qui permet à une glande étrangère d'accomplir dans un autre corps, pendant des années, la fonction d'une glande normale.

J'étais d'autant plus heureux de fournir cette démonstration indiscutable de la survivance d'une glande de singe greffée par ma méthode, qu'il était difficile de convaincre les médecins par des arguments de simple bon sens. On avait beau leur présenter des vieillards ayant retrouvé leur mémoire, très imparfaite avant la greffe, l'aisance du travail intellectuel, une musculature plus forte, une apparence nettement plus jeune, affirmant avoir recouvré certaines aptitudes éteintes avec l'âge, ils répondaient :

— Cela ne prouve rien !

— Mais alors, comment démontrer l'effet d'une jeune glande greffée, si toutes ces constatations et la satisfaction éprouvée par l'intéressé n'ont pas de valeur pour vous?

— Seul l'examen microscopique de la glande greffée prouverait bien sa survivance et démontrerait par consé-

quent qu'elle était bien la source de ce renouveau dans l'organisme du vieillard.

Eh bien ! c'est chose faite, et les plus incrédules ont dû s'incliner devant cette épreuve irrécusable.

o o

Ma méthode de régénération des organismes défaillants par la greffe des glandes de singes a fourni ample matière aux revues de fin d'année et aux chansonniers de Montmartre. Toutes ces productions sont empreintes d'esprit grivois, car dans l'opinion de leurs auteurs, comme dans celle de beaucoup d'autres, mes greffes ont pour but et pour résultat de réveiller les ardeurs amoureuses abolies par l'âge.

J'ai indiqué dans maints ouvrages l'influence de la greffe sur les facultés intellectuelles et physiques, mais il faut croire qu'on retient plus facilement les chansons et les anecdotes que des relations scientifiques.

Je tiens à rétablir la vérité et à faire bien comprendre ce que donne en réalité la greffe.

Lorsque la sécrétion d'une jeune glande greffée se répand dans le sang d'un homme âgé, toutes les cellules ressentent son effet, mais ce sont les cellules les plus affinées, les plus délicates, les plus sensibles, autrement dit les cellules du cerveau, qui réagissent les premières ; et voilà pourquoi le premier symptôme qu'accusent toujours les greffés, c'est l'amélioration constante de la mémoire, une plus grande clarté dans les idées, plus de facilité dans le travail intellectuel. Viennent ensuite l'énergie musculaire, la force physique en général, un sentiment de bien-être, la joie renouvelée de vivre, l'allégresse que donne le parfait fonctionnement *de tous* nos organes.

La greffe prolonge la vie en force et en joie pendant six à dix ans par la première greffe, laquelle peut être renouvelée, et assure le même effet encore de quatre à cinq ans.

N'est-ce pas un bénéfice immense — à l'âge où toutes les facultés ont baissé, où la mémoire est devenue infidèle, la pensée lente, l'effort musculaire plus difficile, où toutes les

ardeurs de la vie ont fini par s'émousser et quelques-unes par s'éteindre — de recouvrer pendant des années la pleine possession de toutes les facultés qui caractérisent l'âge adulte, de retrouver la joie de vivre, de reculer d'autant la vieillesse déprimante et de voir s'éloigner le spectre de la mort.

Nous avons horreur de la décrépitude, de la déchéance, des infirmités de la vieillesse. Avant d'y arriver, chacun de nous a goûté les joies que nous procurent dans notre jeunesse une vie active, un débordement d'énergie et l'ardeur de nos sentiments.

Or, c'est au moment où l'expérience acquise nous permet de discerner les fautes commises et les actions que le temps a justifiées, c'est au moment où notre esprit est mûr pour des œuvres belles et grandes que notre puissance de travail nous abandonne. La mémoire faiblit, la pensée se ralentit, l'effort devient pénible.

Nous veillissons trop tôt, nous mourons avant d'accomplir notre tâche.

Aux hommes dont la valeur a grandi avec l'âge, dont l'esprit s'est enrichi de connaissances accumulées, dont l'âme s'est adoucie au contact de toutes les souffrances ressenties ou contemplées durant leur longue existence, restituer une énergie nouvelle, les rendre aptes à un travail productif, c'est accomplir une œuvre d'utilité sociale, c'est contribuer au progrès du monde.

Ceux qui, dans la greffe de la glande interstitielle qui ranime toutes nos énergies, n'ont vu que la source renouvelée de certaines jouissances auxquelles l'âge a mis un terme, envisagent seulement le petit côté du problème. La question est d'un domaine plus général et plus élevé. La greffe de cette glande contribuera non seulement à la conservation de la race humaine et des races d'animaux dont nous avons intérêt à intensifier la vie, mais aussi à la sauvegarde de nos forces intellectuelles. L'idéal vers lequel tendent nos efforts, c'est de conserver la vie dans la plénitude de ses manifestations physiques et intellectuelles, d'abréger le temps de la vieillesse, et de reculer la mort à ses dernières limites.

o o

La greffe d'un jeune ovaire d'une chimpanzé produit sur l'organisme de la femme le même effet que la greffe de la glande interstitielle sur l'homme, mais la durée de l'action est moindre et ne dépasse guère quatre ans. La raison en est que la greffe de l'homme se pratique directement sur sa propre glande interstitielle, dont on augmente considérablement la puissance, tandis que la greffe de la femme se fait loin de ses ovaires, pour éviter d'ouvrir le péritoine, d'où action plus faible.

o o

Ma méthode de greffe du singe à l'homme ne se limite point à la lutte contre la vieillesse, que je ne considère pas normale avant quatre-vingt dix ans. Cette méthode s'applique également avec quelques variantes de technique, que j'ai précisées à nouveau dans mon ouvrage paru cette année : *Greffe des Glandes Endocrines*[1], à toutes les glandes. L'action de toute glande déficiente peut être suppléée par la glande similaire empruntée aux grands singes. Depuis que j'ai démontré que le sang des singes anthropoïdes a non seulement la même composition chimique que le nôtre, mais présente les mêmes quatre variétés identiques à celles du sang humain, la conviction s'est établie que leurs glandes endocrines peuvent remplacer les nôtres au même titre que les glandes prélevées sur un autre homme. J'en ai du reste offert tant de preuves par mes greffes des glandes simiesques, que le doute à ce sujet n'est plus possible. Dans le corps des singes supérieurs, j'ai découvert un véritable dépôt de pièces de rechange pour l'organisme humain, ce qui m'a permis de généraliser ma méthode. Ainsi, j'ai pu obtenir par la greffe de la glande thyroïde la guérison des enfants arriérés, myxœdémateux, privés de cette glande dès la naissance, ou à la suite d'une maladie infectieuse.

Ces enfants, tout en possédant un cerveau normal, restent

1. G. Doin et Cie, éditeurs.

arriérés, idiots, parce que les cellules cérébrales ont besoin de la sécrétion interne de la glande thyroïde pour que la pensée se déclenche. En même temps, ils demeurent faibles, apathiques. Leur croissance s'arrête, les muscles, la peau sont envahis par un tissu gélatineux. Ce sont des malheureux, voisins de l'état animal, qui affligent leurs familles. La guérison de ces enfants n'a jamais pu être réalisée. Il a toujours été impossible d'obtenir par n'importe quel traitement qu'un crétin myxœdémateux devienne un être normal. Ils restent toute leur vie à la charge de l'État et ils sont nombreux dans tous les pays à peupler les asiles d'arriérés. Leur restituer l'intelligence, développer leurs corps, les rendre aptes à accomplir un travail utile serait une œuvre humanitaire et sociale du plus haut intérêt. Je me suis attaché à cette œuvre depuis l'année 1913. Ma première greffe de la glande thyroïde à un enfant arriéré à été pratiquée le 5 décembre 1913 et j'en ai fait la relation à l'Académie de Médecine le 20 juin 1914.

J'ai rapporté cette première greffe thyroïdienne du singe à l'homme uniquement pour prendre date. Pour me mettre à l'abri de la défiance que toute innovation suscite, j'ai pris la décision d'attendre patiemment vingt ans avant de faire connaître mes résultats.

J'ai pu opposer à l'incrédulité provoquée par mes greffes interstitielles du singe à l'homme, l'examen histologique fait à l'École de Médecine par le professeur Retterer des greffons prélevés sur les hommes six ans après leur transplantation et démontrer ainsi la longue survie de ces greffons en corrélation parfaite avec les phénomènes physiologiques observés après la greffe.

Mais, s'il était parfois possible de persuader un homme âgé de se laisser enlever ses greffons interstitiels, dans l'intérêt de la science et pour l'édification des confrères sceptiques, il n'était pas humain d'enlever la thyroïde à un enfant devenu intelligent pour le rendre à nouveau idiot.

Il n'y avait donc qu'un seul moyen de prouver la survie de la glande greffée et la possibilité de guérir le crétinisme myxœdémateux, c'était de laisser le temps se charger de cette démonstration, d'autant plus aisée, que les symptômes de myxœdème sont très caractéristiques, très apparents et

qu'aucun traitement n'a jamais pu les supprimer. C'est à cette fin que je me suis décidé d'attendre vingt ans, période largement suffisante pour considérer les faits comme définitivement acquis.

Le 5 octobre 1937, j'ai enfin communiqué les résultats de mes greffes thyroïdiennes à la Société de Pathologie comparée, laquelle réunit les savants les plus compétents dans ces questions. Ces greffes ont été faites à des enfants arriérés âgés de quinze à vingt ans. De multiples photographies prises depuis leur naissance jusqu'à la veille de l'opération montraient des êtres rabougris avec des faciès de crétins typiques. L'opération faite, on a pu voir les mêmes êtres présenter, à l'âge de trente-cinq et de quarante ans une taille normale, de la robustesse, une figure ouverte. L'un, opéré à quinze ans, avait été reconnu, quatre ans après la greffe, bon pour le service militaire et il a fait vaillamment son devoir dans les tranchées en 1917. Ainsi, ce pauvre crétin, ayant à quinze ans la taille d'un enfant de huit ans et une intelligence inférieure à celle d'un enfant de cinq ans, a donc acquis, en quatre ans, la taille requise pour le service militaire, a gagné la force physique et morale pour combattre sous le feu de l'ennemi et a trouvé une intelligence assez développée pour manier de dangereux engins et exécuter les ordres de ses supérieurs. Un autre est devenu un vigoureux ouvrier et aide ses parents dans leur petite fabrique de biscuits, etc... On pourrait suivre sur les photographies successives, prises tous les ans après la greffe, la métamorphose que la glande du singe opérait dans l'organisme de ces arriérés. Ce ne sont plus des crétins, leurs corps et leurs intelligences se sont développés au point de leur permettre de mener une vie normale et d'accomplir un travail utile. J'espère qu'après cette démonstration, vingt ans après la greffe thyroïdienne, ma méthode se généralisera dans tous les pays et que l'on sauvera ainsi des milliers d'enfants malheureux.

D'autres applications de la greffe glandulaire pourront rendre de grands services et, dans certains cas, on pourra éviter la mort des malades atteints d'atrophie des glandes endocrines indispensables à l'existence. Ainsi, j'ai pu guérir un malade atteint de tétanie chronique, consécutive à l'atro-

phie des glandes para-thyroïdes, affection se terminant fatalement par la mort. Il s'agissait d'un malade âgé de vingt ans, à l'hôpital de Florence. Le professeur Frugoni, médecin-chef de cet hôpital, après avoir épuisé en vain tout traitement et devant l'imminence de la mort de son malade a fait appel à moi pour tenter une greffe des glandes para-thyroïdes. Parti à Florence avec un singe Papion, j'ai pratiqué la greffe le 17 avril 1926 et le malade fut sauvé. Le professeur Frugoni a publié dans *Il Policlinico*, 1937, volume XLLV, la relation détaillée de ce cas, de cette guérison définitive d'un malade tétanique par la greffe glandulaire.

Je suis heureux d'avoir doté la science médicale d'un puissant moyen thérapeutique en introduisant, dans le traitement de certaines affections réputées incurables, la greffe des glandes endocrines.

J'ai découvert une nouvelle voie où d'autres savants s'engageront de plus en plus et apporteront des perfectionnements à mesure que le progrès de la science enrichira nos connaissances et nos moyens d'action.

J'ai démontré que l'homme peut s'associer à l'œuvre de la nature et doter à son tour l'organisme vivant d'organes nouveaux, lorsque les siens ne sont plus en mesure d'assurer l'équilibre harmonieux du corps.

J'ai des élèves dans presque tous les pays du monde et je suis assuré que mon œuvre vivra.

SERGE VORONOFF

LE MÉCONTENTEMENT AUTRICHIEN

Pour la centième fois de ma vie, je descends la Mariahilf, je flâne sur le Ring de chaque côté de l'Opéra, je m'engage dans la Kärntnerstrasse, je tourne autour du Graben, j'enfile le Kohlmarkt. Les pas des passants n'ont pas encore fini d'effacer complètement ici l'inscription : *Pour une Autriche libre !* badigeonnée à même le trottoir au moment du plébiscite de Schuschnigg. Et je m'arrête enfin devant la façade moderne de la Hofburg. Voilà moins de deux heures que je suis à Vienne. Quelle est ma première impression ?

Je serai franc : elle est très différente des souvenirs successifs que je gardais des trois voyages que, depuis l'annexion, j'ai faits en cette ville. Au printemps de 1938, je l'avais quittée mourante de peur ; au mois de juillet suivant, je l'avais retrouvée lasse, triste, découragée ; en janvier de cette année, on sentait qu'elle avait faim. Aujourd'hui, je la découvre pleine de vie et de mouvement. Que de voitures ! La circulation a-t-elle jamais été plus intense ?

Au café — et l'expérience se renouvellera jusqu'à la fin de mon séjour — on m'apporte un café au lait où nage un gros flocon de crème. Si sur le rebord de la soucoupe n'ont été posés que deux minuscules morceaux de sucre, le petit pain que je prends dans la corbeille est aussi blanc qu'autrefois. Je vais d'étonnements en émerveillements. Chez Demels et chez Gerstner, les deux plus illustres pâtissiers de Vienne, quel superbe étalage de gâteaux ! Ils sont aussi nombreux et

délicieux que naguère. Aucun mets ne fait défaut à la table du buffet garnie de sandwiches de toutes sortes, de saucissons, de tentantes galantines, avec, au milieu, la jatte remplie de mayonnaise.

La foule des touristes américains, scandinaves et baltes, qui s'entassent dans les cars, les enquêteurs pressés et ces étranges Français qu'il ne gêne pas d'accepter des invitations du Reich ou d'y faire des conférences payées par le Gouvernement national-socialiste, pourront donc raconter sans mentir, à leur retour, que Vienne leur est apparue aimable, animée et ne semblant vraiment manquer de rien. Mais la distance est grande entre ne pas mentir et dire toute la vérité !

Je refais ma promenade en sens inverse, observant mieux les gens et les choses. Les neuf dixièmes des autos, ainsi que le prouvent leurs numéros d'immatriculation, viennent de l'intérieur de l'ancien Reich. Parmi les passants, j'aperçois quantité de représentants de ce gentil petit peuple viennois si bien typé. Mais à côté de ces figures connues, que de têtes nouvelles ! Je croise des Allemandes correctement habillées — femmes d'officiers ou de fonctionnaires — je ne rencontrerai guère d'Autrichiennes élégantes. Les hommes non plus ne sont pas les mêmes. Et pourtant très peu d'Aryens se sont exilés. Le départ des Israélites aurait-il suffi à faire perdre à la vieille capitale son traditionnel visage ou bien les personnes de la société se tiendraient-elles à l'écart, vivraient-elles repliées sur elles-mêmes ?

C'est la seconde de ces suppositions que vous inspire l'aspect changé de la rue qui se vérifie être juste. Les Autrichiens ne se mêlent pas ou à peine aux Allemands. La fusion ne s'est pas réalisée.

— Et comment voulez-vous qu'elle s'accomplisse ? s'écriera une de mes amies. L'autre jour, dans un salon, un de leurs capitaines nous a expliqué que les Autrichiens avaient toujours été détestés et méprisés par le monde entier. Une des dames présentes s'est contentée de riposter : « Les Prussiens aussi. Dès qu'*ils* sont là, les piques répondent aux gaffes. Le mieux est d'éviter le contact autant que cela est possible. »

Perpétuellement on entend dire *ils* ou *eux* en parlant des Allemands. Le *nous* ne désigne que les Autrichiens. Les plus

humbles gens ne s'expriment pas autrement. Le conducteur du wagon-lit, un petit boutiquier, la préposée au vestiaire d'un restaurant, une marchande de coco du Prater, un chauffeur de taxi à qui, sous un prétexte quelconque, je demandais leur nationalité, m'ont tous déclaré être Autrichien. J'avançais, exprès : « Ou plutôt ex-Autrichien. » « Non, Monsieur, nous sommes toujours des Autrichiens », insistaient-ils. Un seul rectifia d'un ton débonnaire : « Viennois, si vous préférez. »

En musant le long des boutiques dont les devantures continuent d'être arrangées avec grâce, on a d'abord l'impression que tout est pareil. Dès qu'on entre chez d'anciens fournisseurs, l'illusion tombe. La soie se fait de plus en plus rare. Les étoffes qualifiées d'anglaises sont tchécoslovaques avant de devenir demain strictement allemandes, c'est-à-dire d'être de l'ersatz de drap.

Le chemisier possède encore quelques coupes de vraie toile, le bottier encore un peu de bon cuir. Ces derniers stocks ne dureront plus longtemps. La qualité recule depuis que le défunt État a cessé de participer librement aux échanges internationaux. Et le goût aussi. Tel fabricant de sacs de dame de grande réputation expose déjà de la camelote à côté de ses beaux modèles. Ne doit-il pas chercher à plaire à la nouvelle clientèle? Dieu seul sait combien, dans les magasins de maroquinerie ou de verrerie, on pouvait trouver, naguère, d'objets destinés à rendre la vie plus aimable, plus douce, plus raffinée et dus à l'imagination, à l'ingéniosité, à la sûreté de main de l'artisan viennois! Ces « brillantes superfluités », comme on disait en 1830, n'ont pas été toutes vendues, mais on vous avoue que tel article manque, que d'autres ne seront pas refaits. Le mot *gemütlich*, si spécifiquement d'ici, est condamné à disparaître. Tout ce qui est bien dans cet ordre, date d'avant l'annexion, tout ce qui commence d'être mal, d'après. Lentement, Vienne se décivilise. Rien ne le démontre mieux à l'œil que les étalages des libraires. Au temps de l'indépendance, on y voyait la plupart des meilleurs livres édités à Londres, à Rome et spécialement à Paris. Aujourd'hui, si l'on découvre encore, de-ci, de-là, deux ou trois titres français récents, les autres littératures étrangères ne sont plus représentées dans ces vitrines où ne figurent, à l'exception de quelques publi-

cations touristiques et d'un petit nombre d'assez méchants romans, que *Mein Kampf*, les œuvres de M. Rosenberg, d'épaisses biographies des principaux chefs nazis et les fascicules de la collection des gloires du IIIe Reich. Un de ses premiers numéros est consacré à célébrer les exploits du général qui pilla, pendant la Grande Guerre, le nord de la France, et porte ce titre : *L'Aigle de Lille*. Achète-t-on beaucoup de ces divers ouvrages? Un libraire de mes connaissances à qui je posais la question, m'a répondu : « Très peu. Personnellement, je n'en ai jamais vendu un à un client ayant plus de vingt-cinq ans. Ce que tout le monde demande, ce sont des livres français. Je n'en peux pas faire venir autant que j'en aurais besoin, faute de devises. » L'Allemagne, à notre place, les enverrait gratis.

Ces étalages sont, en somme, de la pure propagande, comme l'assortiment de gâteaux des pâtisseries, la crème qu'on vous donne au café et la carte des bons restaurants. Elles comportent toutes une vingtaine de plats, en plus du menu, mais les trois-quarts sont imaginaires. En commandez-vous plusieurs de ceux-là ? Le maître d'hôtel vous conseillera, plein d'attention, de ne pas prendre le premier, reconnaîtra que le second a été porté par erreur sur la carte et, multipliant les prétextes, vous avouera, désespéré, qu'il vient, hélas, de servir la dernière portion du troisième. Le voyageur naïf et pratique choisit sur-le-champ le menu, beaucoup plus économique, et se prive ainsi du plaisir de cette ravissante comédie qui l'aurait peut-être conduit à pressentir qu'il est dans un État où tout, des plus grandes au plus petites choses, est savamment truqué. Ceux qui n'attachent pas d'importance aux prétendus détails, se fient trop aux racontars officiels, ne s'attardent point assez dans le pays ou ne le connaissent pas, risquent donc de tomber de bonne foi dans les mille pièges qu'on leur tend.

◆◆

Chaque fois que je rentre d'Europe centrale, quantité de personnes se montrent avant tout curieuses de savoir comment j'ai été nourri. Je répondrai sans détours, en ce qui concerne du moins Vienne : fort bien quand j'ai déjeuné

et dîné dans des cabarets de vieille renommée, assez mal quand j'ai été invité chez des amis. Qu'on ne m'accuse pas de me conduire comme un mufle en disant cela ! Mes hôtes le proclameraient encore plus haut que moi. C'est que l'Allemagne hitlérienne ressemble étonnamment à la Russie soviétique, où l'étranger est fort choyé et l'habitant réduit à la portion congrue. Les consulats, les hôtels, les restaurants, les cafés et les pâtisseries jouissent d'un régime spécial qui leur évite la plupart des restrictions que subit la population. On s'en aperçoit vite. Le café toujours convenable et parfois excellent dans les établissements publics, est exécrable chez les particuliers.

Les familles ne reçoivent que trente-cinq grammes de beurre, par semaine et par personne. C'est infime et surtout ici où les tartines qu'on donnait aux enfants et que les domestiques se faisaient du matin au soir, n'étaient plus, au dire des gens d'esprit « un peu de beurre sur du pain, mais un peu de pain sous du beurre ». Ce produit est le seul qu'on ne se procure qu'avec une carte ; ce qui ne signifie point que les autres soient en abondance et s'achètent librement. Chacun doit se ravitailler toujours chez le même fournisseur qui ne lui livre pas forcément ce qu'on lui commande. Le boucher enverra à son client un ragoût en place de côtelettes ou le contraire. Le système empêche que les bas morceaux restent pour compte au commerçant et qu'ainsi la moindre partie de la bête soit perdue. C'est de l'alimentation dirigée. Il faut reconnaître les résultats obtenus. Il y avait sous-alimentation cet hiver à Vienne, aujourd'hui on y est suffisamment nourri. Les denrées sont, dans l'ensemble, plus chères que chez nous et souvent d'assez médiocre qualité. Certaines, fort rares, se débitent dans des magasins clandestins dont les dames se chuchotent les adresses à l'oreille. Ces denrées sont toujours cédées au cours officiel, mais à la condition qu'on achète, en même temps, quantité de marchandises hétéroclites.

L'administration ne saurait ignorer l'existence de ces officines. En tire-t-elle d'indirects avantages ou bien juge-t-elle plus efficace de se contenter de combattre le mal à sa base, en exerçant sur les exploitations agricoles un contrôle très rigoureux ? Les bestiaux, les porcs et la volaille ont été recensés

maison par maison et le propriétaire n'a plus le droit de tordre le cou à un de ses poulets sans en avoir obtenu la permission. Le paysan n'aimant, en aucun pays, qu'on se mêle trop de ses affaires, fraude certainement. D'ailleurs qui, dans le Reich entier, ne s'applique pas à tourner les réglements trop draconiens? Un de mes amis hongrois m'a raconté qu'un jour, sur la route, ayant voulu acheter des œufs à un fermier autrichien, celui-ci lui répondit que, conformément à la loi, il les livrait tous à la coopérative désignée et qu'il lui était donc impossible de satisfaire à sa demande. Puis il le reconduisit jusqu'à la porte. En apercevant la lettre H peinte sur le garde-boue de l'auto, son ton changea : « Vous êtes Hongrois, Monsieur? Excusez-moi. Je vous avais pris pour un de ces inspecteurs qui nous tombent inopinément, à chaque instant, sur le dos. Rentrez, je vais vous donner vos œufs, trop heureux de pouvoir jouer un tour à ces coquins. » Et il les lui vendit au prix ordinaire. Il est défendu de donner du grain à la volaille, mais le marchand clandestin, avant de vous céder un de ses meilleurs poulets, ouvre lui-même le gésier pour vous prouver qu'il a bien été nourri de cette façon.

Il serait fou de nier les embarras alimentaires de l'Allemagne dont elle est, au demeurant, l'unique responsable, son organisation autarchique la condamnant à ne pouvoir se procurer normalement à l'étranger toutes les denrées qui lui manquent. Mais exagérer l'importance de ces difficultés dont beaucoup ont été tant bien que mal surmontées et se mettre à raconter, comme le font certains, que la population meurt de faim, est aujourd'hui aussi faux que stupide. Et dangereux, car on risque, de la sorte, d'attendrir les cœurs sensibles qui auraient oublié que les dirigeants ont préféré les canons au beurre et qu'on ne saurait donc sans dérision, en cette circonstance, parler d'humanité. Le premier quidam venu peut du reste constater sur place que les gens sont assez sustentés pour se maintenir en bonne santé. Il est exact, néanmoins, que les ménagères font parfois du tapage au marché, que les belles dames se lamentent de ne pas pouvoir vous recevoir à l'ancienne mode, que les ouvriers grognent en voyant les prix monter. S'il n'y avait que cela pour inquiéter la Gestapo, elle dormirait plus tranquille.

La faute capitale qu'on commet en attirant trop l'attention du public français sur ces questions de cuisine, c'est qu'on en vient presque à lui cacher le vrai grave problème qui se pose au Gouvernement du Reich et qui n'est pas d'ordre matériel, mais d'ordre moral. On ne peut l'aborder en descendant du train. Il est nécessaire, avant, de se mieux pénétrer de l'atmosphère de Vienne.

◆◆

La rue est un excellent champ d'observation, à la condition d'y circuler longtemps et à pied. Parfois, dans les endroits déserts, des inconnus qui vous devinent étranger, s'approchent et engagent la conversation. Une vieille ancienne institutrice m'a dit avec une expression d'extase : « Que je suis heureuse de pouvoir parler français ! » Une autre pauvre femme, un cabas à la main, qui s'offrait, au Praterstern, à m'indiquer mon chemin, s'écria, quand je lui eus répondu aimablement que je ne le cherchais pas : « Vous connaissez donc notre Vienne ? Y êtes-vous venu *avant ?* Comme elle doit vous sembler laide avec tous ces vilains drapeaux ! » Et ses yeux se tournaient vers les étendards hitlériens sortis à l'occasion de la visite d'un ministre italien. Dans la Gumpendorferstrasse et dans la Wiedner Hauptstrasse, j'ai vu sur les murs des croix gammées barrées de deux traits de craie ou de charbon. Dans une rue perpendiculaire à la Mariahilf, j'ai contemplé, stupéfait, un petit magasin fraîchement peint qui, bien que le mot Autriche soit officiellement proscrit et remplacé par Ostmarkt, porte cette enseigne séditieuse *Austria*, en belles lettres d'or toutes neuves. La Gestapo ne s'en est pas encore aperçue, si elle a fait changer le nom compromettant du *Du Barry Bar* qu'elle pense être, sans doute, celui d'une pure gloire française. Comment se retenir de sourire en lisant sur la palissade qui bouche la devanture du magasin des automobiles Fiat maintenant liquidé, cette annonce : *Prochainement ouverture d'une agence Mercédès.* C'est de l'humour axial. Voici de l'humour tout court : *Défense aux Juifs d'entrer. S'adresser, à partir de dix-sept heures, place des Juifs, n°...*

J'ai découvert ce texte affiché à la porte d'une organisation

nazie le jour de mon arrivée, tandis que je m'acheminais, au début de l'après-midi, vers le canal du Danube. On ne rit plus quand, après avoir franchi un des ponts du canal, on pénètre dans le deuxième arrondissement habité, naguère, en majeure partie, par les petits commerçants israélites.

Il est impossible de ne pas rester d'abord cloué sur place, pris de saisissement, tant la transition est brusque en passant d'une rive à l'autre. On se croirait, de ce côté, transporté dans une cité d'un pays en guerre, évacuée à l'approche de l'ennemi.

J'avance seul au milieu de la chaussée dans d'interminables rues vides, sans voitures ni passants, bordées à perte de vue de boutiques aux volets mis. Tous les magasins non aryens ayant été fermés, un à peine sur trente est demeuré ouvert. Dans le silence de ce vaste quartier vétuste et mort, retentit, par intervalles, le vacarme sourd que font, en tombant, les pans de murs de la synagogue béante qu'on finit de démolir. En ce désert, on aperçoit, de loin en loin, un très vieux Juif à longue barbe blanche qui s'avance appuyé sur sa canne, comme un aveugle. Dans une sorte d'impasse, je verrai, assises au bord du trottoir, les pieds dans le ruisseau, trois misérables vieilles immobiles, muettes et pensives. Les immeubles, muets eux aussi, sans personne aux fenêtres, semblent tous inhabités et pourtant, derrière ces murs qui ne laissent passer aucun bruit, des gens se cachent, se terrent encore, puisque, à la porte de la plupart de ces maisons, pendent accrochés à un clou, par une ficelle, des bouts de carton sur lesquels est écrit : « Mobilier à vendre. » L'énumération ne varie guère : « Une salle à manger ; une chambre à coucher avec literie complète ; plusieurs bons fauteuils ; un lot d'ustensiles de cuisine. » A la fin d'une de ces listes, figurait cette ligne : « Jouets d'enfants presque neufs. » Quand on les a achetés, on croyait donc pouvoir encore rester ?

Le seul examen des boutiques, hermétiquement closes, vous éclaire mieux qu'un long discours sur l'évolution de la question juive en Autriche depuis l'annexion. Ces boutiques sont de trois sortes.

A la première catégorie appartiennent les magasins ayant conservé leurs anciennes enseignes, souvent excessivement

coloriées, et dont l'aspect est déjà le plus délabré. Rien ne les distinguerait de n'importe quelles autres boutiques à louer si, justement, aucune n'était à louer. Leurs propriétaires les ont abandonnées entre le 11 mars 1938 et la fin de l'été suivant, on ne saurait dire de bon gré, mais sans y être légalement forcés.

A la seconde catégorie — de beaucoup la plus nombreuse — appartiennent les magasins comportant tous une nouvelle enseigne uniforme à lettres noires sur fond blanc, partagée en deux et rédigée d'un côté en allemand, de l'autre en hébreu. Leurs propriétaires, à qui elle fut imposée, au début de l'automne dernier, s'étaient donc soumis aux lois allemandes qui font du Juif un « sujet » et non un citoyen. Sur les volets mis de tous ces magasins, est cependant collée une petite affiche tirée au ronéo avec des indications écrites à la main et informant le public de l'adresse du bureau chargé, en vertu d'un décret pris en novembre 1938, de la liquidation de l'affaire.

A la troisième catégorie appartiennent les magasins portant l'inscription : « Nouveau Propriétaire » et qu'on est en train de repeindre, de refaire ou de rafistoler. Ici, au Juif que les autorités ont dépouillé de son bien, a succédé un Aryen désigné par elles. Cette substitution, comme on le constate sur place, s'accomplit avec une extrême lenteur, pour la raison qu'avant de pouvoir mettre un Aryen dans chaque boutique ci-devant israélite, il faut avoir débarrassé le quartier entier de ses Juifs, puis l'avoir repeuplé d'autant d'Aryens. Un tel travail ne se fait pas en un jour !

Ce qui saute tout de suite aux yeux, en observant les magasins de la seconde catégorie, c'est l'invraisemblable versatilité dont témoigne, dans le règlement de la question juive, le Gouvernement allemand qui, depuis six ans qu'il s'en occupe avec tant de zèle, devrait savoir exactement ce qu'il veut. Or, il n'en est rien puisqu'on voit qu'en l'espace de quelques semaines, le Juif, privé de tout droit politique, est d'abord admis à participer à la communauté économique allemande, puis en est totalement exclu. Au mois de septembre 1938, les lois l'autorisent à se livrer presque sans entraves au commerce ; au mois de novembre 1938, elles le lui interdisent d'une manière définitive et le condamnent à mourir de faim.

Ces mesures contradictoires, qu'on les désapprouve ou non, ne révèlent point, en tout cas, beaucoup de suite dans les idées. Les dirigeants nazis vous exposent que ce brusque revirement a été causé par l'attentat commis à Paris, le 9 novembre 1938, sur la personne du conseiller d'ambassade von Rath. Ce crime, qui souleva, vous dit-on, la colère populaire, aurait contraint le Gouvernement, pour répondre aux vœux de l'opinion publique, à se montrer plus rigoureux envers les coreligionnaires de l'assassin.

Outre que le saccage des propriétés juives et l'incendie des temples qui eurent lieu à l'époque, ne furent pas spontanés, mais organisés par les hommes du parti sans le concours d'une population qui, dans son ensemble, se désintéresse de plus en plus des menées antisémites, il est bien étonnant que, dans un État totalitaire, de simples mouvements de foule suffisent à faire bouleverser de fond en comble la législation existante. Le motif apparaît d'autant moins plausible que, s'il s'agissait vraiment d'une vengeance, on ne s'expliquerait pas pourquoi les nazis, au lieu de garder sous la main les représentants de la race maudite et d'être ainsi à même d'exercer sur eux des sévices à leur heure et à leur gré, les poussent aujourd'hui, de toutes leurs forces, à fuir cet enfer et à tenter de trouver asile sous des cieux plus cléments. Ce qui s'avère une singulière façon de punir de si grands coupables !

Le racisme n'a rien à voir en cette affaire, ni non plus la fin déplorable de M. von Rath. Si l'on veut absolument relier les dernières mesures prises contre les Juifs à un événement connu, le seul qui les rend claires est le départ du ministère, le 26 novembre 1938, du Dr Schacht, à qui, le 11 mars précédent, M. Hitler, toujours prompt à changer d'avis, avait renouvelé pour quatre ans son mandat de président de la Reichsbank.

C'est au moment précis — les dates le prouvent — où l'Allemagne s'enferme à triple tour dans son système d'économie dirigée, que l'élimination complète du Juif est décidée. Cet habile commerçant, ce banquier né, cet astucieux cambiste, âme de toutes les bourses noires et, enfin, en dépit des apparences, irréductible défenseur de la monnaie saine, apparut tout à coup, aux dirigeants, un personnage infiniment plus

redoutable que ne le proclament les théories racistes, puisqu'il pouvait, par de subtiles manœuvres, fausser, en s'y insérant, toute l'organisation et devenir, si minime que soit maintenant son rôle, le grain de sable susceptible de détraquer le mécanisme compliqué de cette fragile machine qu'un souffle imprévu risque, à chaque instant, d'emporter. L'unique moyen de la mettre à l'abri des maléfices de cette race, en a-t-on déduit, est de refouler le Juif hors du territoire.

Alors qu'il y a un an, les autorités l'empêchaient, par pure taquinerie, de s'échapper, elles s'ingénient aujourd'hui à faciliter son départ. Est-ce absolument à l'insu de celles-ci que des convois de ces émigrés ont été acheminés de nuit vers un endroit commodément franchissable de la frontière suisse, ou que fonctionnent, à Vienne, tant de fabriques de faux visas dont les adresses sont communiquées aux intéressés dans les agences de voyage? Cette industrie est si répandue et si peu clandestine que la police, devant les plaintes appuyées de preuves des consuls étrangers, a été contrainte récemment de sévir et d'incarcérer plus de quatre-vingt de ces trafiquants.

Le problème juif est ainsi passé du plan étroit et assez puéril du racisme à celui de la « défense intérieure de l'État ». Le fait est d'autant plus intéressant à signaler qu'on a vu le Gouvernement allemand, en même temps qu'il édictait, sous un faux prétexte, de nouvelles mesures contre les Israélites, en prendre d'autres destinées à réprimer un certain nombre de délits qu'on n'aurait jamais l'idée de qualifier ailleurs, comme on le fait ici, de crimes de haute trahison. L'État national-socialiste ne se sentirait-il pas aussi solide qu'il l'affirme? De loin, il semble prêt, aux yeux encore de beaucoup, à se lancer, tête baissée, dans toutes les aventures. De près, le plus modeste observateur le devine assailli de mille craintes, si petites parfois, si légères, qu'on les jugerait soi-même imaginaires ou du moins ridicules.

◆◆

La première personne avec qui je me suis entretenu à Vienne est un aimable et fin garçon, que je ne présenterai pas comme un caractère. Il a été tour à tour heimwehr, légi-

timiste, nazi, à nouveau légitimiste et membre du Front patriotique. C'est le type accompli, et authentiquement aryen, de l'Autrichien mou, opportuniste, prisant par-dessus tout ses aises et sa chère tranquillité. On en rencontre pas mal ici de cette sorte. Au mois de juillet 1938, il m'avait déclaré qu'il fallait mettre une croix sur l'Autriche et considérer l'Anschluss comme un acte définitif. Je l'ai retrouvé ayant une fois de plus changé d'opinion :

— Je me suis rallié sur-le-champ au nouveau régime, me rappelle-t-il au cours de la conversation. J'ai adhéré des premiers au Parti, j'envoie mes enfants aux Jeunesses hitlériennes, j'ai accroché dans mon appartement trois beaux portraits du Führer, à chaque fête je pavoise autant qu'on y est obligé, je donne à toutes les quêtes — et il y en a ! — je suis abonné au *Voelkische Beobachter*, enfin je ne m'occupe pas de politique, mais strictement de mes affaires. Eh bien ! je n'en suis pas moins traité en citoyen mineur, que surveille la femme de confiance de sa maison et à qui des individus incapables de rien faire de leurs dix doigts prétendent apprendre un métier qu'il exerce depuis vingt ans. Je reçois constamment la visite d'inspecteurs, de contrôleurs qui me posent des questions ineptes, me donnent des conseils et fouinent partout. J'ai, à l'usine, en permanence, deux types de la Gestapo chargés d'espionner mes ouvriers et qui, entre parenthèses, s'acquittent fort mal de leur besogne. Je dois remplir état sur état, informer le Gouvernement de la manière de penser de mon personnel, répondre à des circulaires, aux demandes de renseignements de la Gestapo. Il va de soi que c'est assommant ; j'ai de plus acquis, en une année d'expérience, la conviction que tous ces gens et toute cette paperasserie ne servent scrupuleusement à rien et que la fameuse organisation du Front du travail pourrait disparaître demain, sans que le Reich fabriquât un seul boulon de moins.

» A chaque instant, ces messieurs éprouvent le besoin de nous faire la leçon comme à un enfant ou à un *minus habens*. Que de fois les aurai-je entendus opposer modestement « l'incomparable ordre allemand » à « la gabegie autrichienne » ou hurler, en claquant la table : « Vous autres, Autrichiens, vous ne comprendrez donc jamais !... » C'est

peut-être de ce ton qu'on s'adresse à des recrues bornées. Il ne convient pas quand on parle à des hommes civilisés et, en somme, des compatriotes. Mais nous croient-ils civilisés? Ils sont si vaniteux, si imbus de leur prétendue supériorité, si naïfs aussi et surtout si dépourvus de psychologie qu'on jurerait, à les écouter, que le monde a commencé ici, le 11 mars 1938, et qu'ils doivent tout nous apprendre. Vous avez vu cette affiche placardée partout et dont l'objet est de nous faire enfin apprécier les fleurs? Comme si nous les avions attendus pour les aimer! Ils finiront par nous enseigner de quelle manière il faut se moucher. Vous pensez que j'exagère? Laissez-moi vous poser une question. Existe-t-il, à Vienne, selon vous, quelqu'un, sauf les nourrissons, qui ignore où est Schœnbrunn? Non. Vous en savez plus alors que les rédacteurs de journaux qu'on nous envoie de Berlin pour refaire notre éducation. Dernièrement a eu lieu à Schœnbrunn une grande manifestation. A la fin des articles qui l'annonçaient dans la presse, ces gens ont pris la peine de nous indiquer l'emplacement exact du château et par quelles lignes de tramways on pouvait s'y rendre. Ce sont toutes ces petites maladresses — et il s'en commet dix chaque jour du même genre — qui agacent le plus le public. Dans les ménages, la plus grande cause de mésentente est l'incompatibilité d'humeur. Or, nous sommes unis à une nation qui ne nous comprend pas et que nous comprenons mal. Le racisme est en train de subir chez nous sa plus cinglante défaite. Notre exemple, en effet, démontre qu'une communauté de race, que ne double pas une communauté de culture, n'est pas un lien durable entre deux peuples. Les propos des Allemands risquent toujours de nous blesser, de nous irriter et surtout d'exciter notre moquerie. Les nôtres, à leur tour, les exaspèrent souvent parce qu'ils sont plus nuancés, d'un tour plus latin et pénétrés de ce qu'ils appellent « le stupide esprit viennois ». Un beau militaire dira tendrement à la fille qu'il courtise : « Tu es mon joli » cul de chien» et la plus rustique de nos servantes, en entendant cette galanterie toute prussienne, lui rira au nez. L'autre jour, un de mes inspecteurs m'a confié que les Tchèques leur donnaient beaucoup de fil à retordre. « Bah! ai-je fait, conci- » liant, vous vous en tirerez avec le temps. » « Mais dans com-

» bien ? » a-t-il interrogé, sérieux. « L'Autriche a mis un siècle » avant de parvenir à les amadouer un peu. Pour vous, comptez-en deux. » L'homme n'a pas ri ; il a éclaté, il est devenu blanc, rouge, vert, de toutes les couleurs ; il m'a appelé traître et, perdant tout à fait la tête, a commencé de bredouiller : « Deux... deux ans... nous... nous, suffiront pour les mater ! » Le pauvre ! Avais-je voulu l'offenser ? C'était parti tout seul, comme disent les enfants. Leurs gaffes aussi partent toutes seules. Nul n'y pourra rien changer.

» A l'époque où Schuschnigg nous répétait constamment que nous constituions le second État allemand, il m'est arrivé de penser : « Au fond, tu es peut-être un Allemand ? » Depuis que je suis Allemand, les Allemands se sont si bien appliqués à me prouver que je n'étais qu'un Autrichien, qu'ils y ont pleinement réussi.

» Je vous avouerai toute la vérité. Vous étiez ici au moment de l'Anschluss, mais alors j'aurais eu honte de m'exprimer si franchement. Et, au mois de juillet 1938, j'avais encore des illusions. Au cours de ces vingt-cinq dernières années, nous avions été tellement ballottés, nous avions passé par tant de régimes, connu tant de misères, éprouvé tant de craintes, l'avenir nous semblait toujours si incertain qu'après le 11 mars, je me suis dit, et je ne crois pas être le seul : « Maintenant, au moins, nous sommes enfin fixés » sur notre sort ! » Je n'énoncerai plus aujourd'hui une pareille sottise. Nous sommes à nouveau ballottés et l'avenir nous apparaît désormais beaucoup moins assuré qu'hier, car il n'est personne qui ne le sache, ne le confesse, ni n'en soit sûr... »

Il se tut un instant ; la voix, tantôt malicieuse, tantôt faussement naïve, se fit sourde, mystérieuse et ses lèvres murmurèrent ces mots qu'on entend dans toute l'Europe centrale hitlérienne, à Vienne, à Prague, à Bratislava :

— Cela ne peut pas durer !

Demande-t-on aux gens de vous dire comment ils prévoient la fin, selon eux inéluctable, du régime ? Le ton devient moins net, les opinions se révèlent assez peu claires et contradictoires. Cette exclamation n'est pas la brève conclusion d'un raisonnement serré. Elle n'est qu'un cri du cœur, mais qui vous impressionne

grandement, parce qu'il s'échappe de millions de poitrines.

En Autriche — pour se limiter à ce pays, bien que le phénomène se reproduise ailleurs avec plus ou moins d'intensité — nul homme de bonne foi ne peut nier que le mécontentement soit général. De quoi est-on mécontent, pour employer le mot même dont on se sert ici? De tout. Les griefs qu'on vous énumère sont nombreux, mais ils semblent presque anodins comparés à l'état d'esprit de la population, que des concessions de détail ne modifieraient plus guère désormais. Reprenez le discours de mon Autrichien mou, enlevez-en les parties trop entachées de scepticisme et de lâcheté, mettez-y plus d'accent, vous aurez le type de la conversation courante; remplacez encore l'ironie par de la haine, vous saurez comment parlent les personnes résistantes. La forme varie selon les classes et selon les caractères, le fond demeure le même et se résume en cette éternelle phrase : « Cela ne peut pas durer ! ». Le balayeur, avec qui l'on fait un brin de causette, se contente d'évoquer dans un court soupir « les vieux jours ». Les familles des prisonniers politiques qu'on va visiter, vous jurent que « tout cela finira mal ». On tourne constamment autour de la même idée.

Le clergé, seul, est imperméablement muet, encore qu'on le devine l'âme de l'opposition occulte. Mais, à cette exception près, tout le monde parle et geint.

Dans la bourgeoisie catholique — il n'y en a presque plus d'autre — on se plaint des attaques tantôt bruyantes et grossières (sauf dans un corps de garde, serait-il possible de répéter les propos que M. Burckel a tenu un jour à la radio sur la Vierge?), tantôt sournoises et perfides dont la foi est l'objet, si aucune entrave n'est apportée à l'exercice régulier du culte. La fermeture des collèges religieux est doublement regrettée. Le niveau des études dans les établissements de l'État serait extrêmement bas. Un professeur a dit à un de mes amis qui se plaignait de l'ignorance de son fils : « Les meilleurs citoyens sont les plus bêtes. » En tout cas, il est curieux de remarquer que si les garçons de dix-neuf à vingt-cinq ans se déclarent ouvertement nationaux-socialistes — il leur serait autrement impossible d'obtenir un emploi — leurs cadets ne cachent pas dans l'intimité leurs sentiments autrichiens et anti-

nazis. La propagande du Front patriotique a laissé dans leur esprit des traces que n'a pas effacées, chez le plus grand nombre, la fréquentation des Jeunesses hitlériennes. Le fait mérite de retenir l'attention, parce qu'il ne s'est jamais encore produit dans un État totalitaire. Dans les familles honnêtes, rien n'est plus haï que les camps de travail féminins :

— La plupart des jeunes filles en reviennent enceintes, m'a confié une mère révoltée. Il est inutile d'adresser à ce sujet des plaintes aux autorités, qui vous rabrouent ferme si vous vous permettez de juger que ce n'est pas aussi « normal » qu'elles le prétendent. Admirez l'hypocrisie du système ! La loi ne nous interdit pas de donner une éducation religieuse et morale à nos enfants, mais la même loi s'arroge ensuite le droit de les lancer dans le plus bestial dévergondage. Et il y a de beaux esprits de chez vous que fait se pâmer cette saine existence au grand air ! Je le sais, parce que de pareils articles sont toujours reproduits par les feuilles nazies. Il est vrai que les journaux mentent tellement que rien ne les empêche d'arranger ces élucubrations comme le reste !

Personne, en effet, ne semble croire ce que raconte la presse. Mais, en même temps, le scepticisme n'est pas absolument total. La propagande mord sur beaucoup de lecteurs sans qu'ils s'en doutent. Pour se défendre d'être dupe, chacun fait la chasse aux nouvelles. Il doit s'y glisser aussi pas mal de ragots ! Une vague connaissance, personnage des plus falots, m'a dit un doigt sur la bouche : « Je fais partie d'un club de bridge. » Comme je ne l'avais jamais vu toucher une carte, je m'en suis montré surpris. Il a pris un air encore plus mystérieux pour me couler à l'oreille : « On s'y communique les nouvelles sûres. »

Bien des bruits circulent ainsi dans Vienne, dont tous ne sont pas faux. Des tableaux auraient disparu des musées. Les bijoux de Marie-Thérèse, auxquels la Couronne avait renoncé au profit de l'État autrichien, ont été enlevés dernièrement du Trésor et transportés à Berlin. Où sont-ils maintenant ? En a-t-on fait cadeau aux épouses des dirigeants ? Jusque dans le petit peuple, ces rumeurs circulent et produisent leur effet, car on a de plus en plus la sensation d'être tous les jours volé par le cupide envahisseur.

— Il faut voir comment ils déboisent, m'a dit un homme de la campagne. A ce train-là, toutes nos forêts y auraient passé avant longtemps ! S'ils se hâtent tant, c'est qu'ils ne sont donc pas sûrs de rester !

Une autre version, et la plus nette, de « cela ne peut pas durer ». C'est qu'au fur et à mesure qu'on se rapproche des masses populaires, l'opposition devient de plus en plus forte et visible.

D'après certains observateurs, les ouvriers se diviseraient en deux groupes : ceux qui, travaillant déjà avant l'Anschluss, seraient mécontents parce qu'ils feraient plus d'heures d'atelier contre le même salaire qu'autrefois ; puis les chômeurs, maintenant tous embauchés et dont la situation s'est indiscutablement améliorée et qui seraient, au contraire, fort satisfaits.

D'abord, il est inexact de soutenir qu'aucun salaire n'ait été relevé. Depuis les grèves de décembre, beaucoup ont été adaptés approximativement au coût de la vie, dans les industries au moins que le Reich entend maintenir, car il se prépare à faire disparaître toutes celles qui en concurrencent d'autres similaires, purement allemandes, et dont la production suffit à ses besoins. Dans le bâtiment, par exemple, et diverses corporations, l'ouvrier est même bien payé. S'imaginer pour cette raison qu'il ne souhaiterait pas toucher plus, serait une naïveté. Et c'en est une d'avancer que l'ex-chômeur, qui probablement a commencé par se réjouir de voir son existence assurée, n'estime pas aujourd'hui, lui aussi, qu'il devrait recevoir davantage pour sa peine. Faire donc une distinction entre les deux anciennes catégories de travailleurs est d'autant plus vain que si ces questions de salaires, comme les difficultés alimentaires, jouent évidemment leur rôle dans le mécontentement populaire, elles n'en constituent pas le fond.

L'ouvrier, quand on l'interroge, y touche à peine. Ce dont il souffre le plus, vous dit-il, c'est du manque de liberté. Ce mot est un de ceux qui reviennent le plus souvent dans toutes les conversations. Il proteste encore contre la cotisation à verser au Parti et la multiplication des défilés auxquels on le contraint de participer.

— Les socialistes, de leur temps, ne vous épargnaient pas

non plus ce genre de corvées, ai-je riposté à un vieux contremaître qui s'en indignait.

— On y allait, à l'époque, parce qu'on le voulait bien. Maintenant, on y va parce qu'on nous l'ordonne. C'est comme si les patrons les organisaient, leurs cortèges.

Faut-il attacher grande importance à ces propos, puisque le bavard n'en assistera pas moins au jour fixé à la manifestation nazie? Il y assistera, certes, et même sans broncher. Mais une fois rentrés à l'usine, lui et ses pareils organiseront ce qu'ils appellent le « travail retardé », lequel a pris une telle ampleur qu'au début de juin dernier les journaux viennois ont dû en reconnaître l'existence, en déclenchant une nouvelle « campagne contre la paresse ». Pour accélérer, si l'on ose dire, le « travail retardé », ces hommes détraquent des machines. Le pourcentage de ces saboteurs paraît assez fort. Une fois — le fait a été publié — le représentant de la Gestapo rassemble les ouvriers d'un atelier en les avertissant que si le coupable d'un de ces actes de destruction ne se désigne pas lui-même, le personnel entier sera licencié. Cinquante-six mains sur soixante se lèvent en même temps. Pendant mon séjour à Vienne, deux saboteurs d'une usine de la banlieue, menacés d'arrestation, étaient reconduits chaque soir chez eux par leurs camarades. Et pour empêcher qu'on les appréhendât à leur domicile, un piquet d'ouvriers se tenait toute la nuit devant la porte des deux maisons.

Dans une fabrique du vingtième arrondissement, les murs intérieurs sont couverts de faucilles et de marteaux. La vue de ces emblèmes qu'on retrouve certainement en d'autres lieux, ne m'a pas plus réjoui que celle des croix gammées. Il est utile, cependant, d'indiquer que le parti communiste ne recrute pas ici des adeptes; il attire des opposants. Le parti légitimiste lui en enlèverait probablement une bonne partie s'il recevait de l'étranger autant d'argent qu'on en envoie à son unique concurrent. L'ouvrier sait bien au fond que la révolution, qui lui permettrait d'assouvir ses rancunes, ne serait pas la solution définitive. Berlin le sait encore mieux et attaque avec une égale virulence, jusqu'à les mettre dans le même sac, les deux seuls ennemis qu'il redoute en ce pays: les Habsbourg et Moscou.

Au Tyrol, cette terre modèle de la fidélité, c'est le légitimiste qui l'emporte, car la vague de mécontentement s'étend aussi aux campagnes.

Les faits que j'énonce n'ont rien de mystérieux ni de sensationnel. Tout le monde les connaît à Vienne, où, depuis plusieurs mois, on arrête à tour de bras catholiques et légitimistes. Le Gouvernement ne nie pas lui-même qu'on lui résiste partout. Voici quelques semaines, a été organisée, dans l'Autriche entière, avec le concours des divers ministres de la Marche de l'Est et d'éminents membres du Parti, une série de meetings appelés par leurs propres promoteurs : « *Campagne pour lutter contre l'opposition* ». Les journaux les ont annoncés. Ils ont simplement omis de raconter que certains orateurs s'étaient fait vigoureusement conspuer et que le ministre de l'Agriculture en personne, M. Reinthaler, avait dû fuir une réunion sous les huées, sans avoir pu ouvrir la bouche.

Il arrive quelquefois à ces Autrichiens de s'échauffer ! Un soir, j'étais allé boire le vin nouveau dans une des guinguettes de Grinzing. Dans le tramway qui me ramenait à Schottenring, avaient pris place une quinzaine de Viennois et un Américain quelque peu ivre et extrêmement agité. A peine assis, il commença d'amuser la compagnie par un feu roulant de mauvais jeux de mots allemands, qui mirent en joie ce public innocent. Stimulé par son succès ou trop émoustillé par les vapeurs du vin nouveau, le voilà soudain qui se dresse, rabat une mèche sur son front, dessine avec le pouce deux bouts de moustaches imaginaires juste sous le nez, puis hurle : « Je vous présente M. le Protecteur ! » A ces mots, les uns sourient ou rient, les autres rigolent ou s'esclaffent. Le conducteur effaré, que le bruit avait fait rentrer, retourne précipitamment sur la plate-forme. Le farceur, tout à fait déchaîné, se met maintenant à vociférer, en balayant l'air de son index levé : « Plus de Protecteur ! Plus de Protecteur ! » tandis que le chœur des voyageurs, dodelinant de la tête, continue de se tordre et qu'un grand gaillard n'arrête pas de se claquer les cuisses. Et c'est ainsi qu'en la société de cette bande de fous, je dévalai, dans ce tramway ivre, les pentes qui mènent de Grinzing à Schottenring, le lundi 5 juin 1939,

vers onze heures et demie du soir. L'anecdote est à peine croyable et je ne la croirais pas moi-même si je n'avais assisté à la scène.

Mais de quoi vais-je m'étonner quand, lors de mon passage à Vienne, on jouait depuis trois semaines, dans un petit théâtre du centre, une revue intitulée *les Japonais chez les Chinois* et où, pendant deux heures d'horloge, les Chinois-Autrichiens n'arrêtaient pas de tourner en dérision les habitudes et les mœurs des Japonais-Allemands, avant de finir sans doute par se trémousser en reconnaissant que tous les hommes de race jaune sont de braves gens faits pour s'entendre. Cette conclusion optimiste était précédée d'une telle volée de plaisanteries, dont les rires du public soulignaient encore plus l'impertinence, qu'il faut vraiment que le mécontentement ait besoin d'une soupape d'échappement pour que la Gestapo ait autorisé la représentation de ce spectacle.

Une amie, aujourd'hui émigrée, m'avait chargé d'aller voir l'ancienne institutrice de ses enfants, que j'ai connue, naguère. Trudl est une fille droite, sincère, un peu crédule, qui était déjà nazie du temps de Schuschnigg et ne s'en cachait pas entre nous.

— Eh bien ! lui dis-je, vous, au moins, êtes-vous satisfaite ?

— Je suis fière et heureuse et, chaque soir, je remercie Dieu de nous avoir envoyé notre Führer, me récita-t-elle d'un trait. Mais pourquoi me posez-vous cette question de ce ton goguenard ? Vous l'avez donc remarqué aussi ? Tout le monde est mécontent. Quels idiots ! Ils ne comprennent pas que nous sommes en train de faire le Grand Reich, qui englobera d'abord toute l'Europe, puis le monde entier ! La grandeur de cette tâche sublime leur échappe. Ils ne savent que regretter leur chère crème fouettée et de manquer de beurre. Ce sont des nains, des dégénérés qui passent leur temps à se chuchoter des mensonges à l'oreille, à ricaner, à faire de stupides bons mots. Quelle race inférieure ! Ils ne sentent rien ; rien ne les émeut ; rien ne les touche ! Vous avez peut-être vu que, maintenant, dans les magasins on expose souvent, à côté du portrait de notre Führer, celui de sa mère avec cette inscription : « La Mère de la Grande Allemagne ». Eh bien ! Savez-vous

ce que j'ai entendu, l'autre jour, devant une de ces vitrines? Un mari disait à sa femme : « Ils finiront par en faire la Sainte Vierge ! » Quel irrespect ! Et certains considèrent qu'il y a trop de gens en prison et dans les camps de concentration ! Je juge, moi, qu'il n'y en a pas assez. C'est tout le monde ou presque qu'il y faudrait mettre, articula-t-elle, rageuse.

— On m'a raconté, mais ce doit être une boutade, insinuai-je d'une voix sournoise, que si demain on organisait un plébiscite vraiment secret, 98,5 p. 100 des suffrages seraient contre l'Allemagne.

Trudl baissa ses yeux bizarres et soupira :

— Hélas ! Il y en aurait peut-être encore plus ! Ce sont des idiots ! des idiots ! reprit-elle, en relevant la tête. D'incorrigibles idiots ! Pour être franche, on a commis des erreurs, reconnut-elle. Ainsi, deux cents de nos camarades de Linz — et des purs, qui sont allés en prison sous le régime de Schuschnigg — ont sollicité d'entrer dans les S.S. encasernés. C'est parmi ces jeunes gens, comme vous savez, que se recruteront les grands chefs de l'avenir. Or, sur ces deux cents, on n'en a admis que trois. Et les plus bêtes, parce qu'ils étaient de beaux athlètes ! Est-ce adroit?

Je me retenais difficilement de sourire en écoutant la seule personne qui m'eût déclaré à Vienne être pleinement satisfaite, émettre, elle aussi, des sujets de plaintes.

◆ ◆

Faudrait-il, comme le voudrait Trudl, arrêter tout le monde? La Gestapo qui, faute de place dans les prisons, incarcère déjà les gens dans les casernes, serait alors contrainte de déposer les armes. Dans l'état actuel des choses, est-elle capable d'écraser l'opposition? Il n'y paraît point. Ne se leurre-t-on pas un peu, au reste, sur la puissance réelle de cette lourde administration, maîtresse incontestée de Vienne et de tout le Reich? La Gestapo est à même d'envoyer à l'étranger des agents de premier ordre, aptes à remplir les missions les plus délicates. Elle peut aussi surveiller à l'intérieur un nombre donné d'individus, dont les agissements ne lui échappent pas. Ces tâches, elle sait les exécuter à merveille et, sur ce terrain,

elle mérite sa fameuse réputation. Mais quand on lui demande de contrôler les actes de tout un peuple et même de deux, depuis la création du Protectorat de Bohême-Moravie, il est compréhensible qu'elle « bafouille », comme on dit en terme de métier. Elle doit y employer un personnel à ce point énorme — on évalue à vingt-cinq mille environ ses agents dans la seule Autriche — qu'il ne peut être composé uniquement de gens compétents, sûrs, intelligents et honnêtes. Dans les usines, ses petits représentants ferment sciemment les yeux sur bien des choses, en le faisant remarquer aux ouvriers : « Nous ne sommes pas aussi méchants qu'on le prétend », leur disent-ils, comme s'ils prenaient une assurance sur l'avenir dans le cas, toujours possible, d'un retournement de la situation.

La preuve que la Gestapo ne dispose pas d'un nombre suffisant de fonctionnaires de valeur a été récemment faite par le transfert, de Vienne en Bohême, d'une de ses meilleures brigades, celle de Kern, qui n'a pas été remplacée. En bref, la Gestapo frappe souvent, pour toutes ces raisons, à tort et à travers. Il y a pis. Le désordre intérieur, qu'elle est chargée officieusement de réprimer, il lui arrive inconsciemment de le créer ou de le multiplier.

L'anecdote que je conterai est calquée d'un bout à l'autre sur la réalité. Trois ou quatre amis, réunis à l'occasion d'un anniversaire ou d'une fête quelconque, ont éprouvé tant de plaisir à dire du mal des nazis qu'ils décident de se retrouver chez l'un d'eux à tour de rôle, tous les mercredis, pour épancher ensemble leur bile. Chacun amène bientôt une connaissance et un beau jour, ils sont dix — le chiffre même est exact — qui déblatèrent en chœur contre le régime.

Ces choses se passent dans tous les États. Les gouvernements solides ou doués d'une once de bon sens n'y prêtent pas attention. S'il en était de même à Vienne, ce petit groupe se serait dissous de lui-même. Mais la Gestapo veille. Grâce à son fort réseau d'agents secondaires, qui groupe une foule de concierges et de domestiques et tous les « hommes de confiance » des immeubles, elle est informée du fait. Instantanément, les dix bavards sont coffrés.

Malheureusement, ces soi-disant dangereux personnages ont une famille et des relations, qui répandent la nouvelle et le

nom, tout de suite su, du délateur. Un exalté rédige une lettre anonyme destinée à mettre en garde contre ce traître des inconnus réputés antinazis. Un autre l'imite. De ces lettres anonymes, sans compter les circulaires et les tracts polycopiés *et même imprimés*, bien peu d'habitants n'en trouvent pas au moins une par mois dans leur boîte. La Gestapo se saisit-elle du papier ? Elle s'affole et en conclut que le mal s'étend, sans s'apercevoir qu'elle est indirectement le véritable auteur des missives. Et elle se livre à de nouvelles arrestations. Cependant, au bout de trois ou six mois, les dix bavards sont successivement libérés. Sous l'ampoule électrique ouverte jour et nuit dans leurs cellules, ils ont eu le temps de méditer. Ils y étaient entrés innocents de tout méfait, ils en sortent apprentis conspirateurs. Après s'être tenus cois quelques semaines, ils n'ont plus hâte que de se mettre à la recherche d'une cellule communiste ou légitimiste — selon leurs goûts — et de s'y incorporer pour faire « du bon travail ».

La Gestapo ne comprend-t-elle pas cela ? Même si elle le comprend, elle est condamnée à persévérer dans ses erreurs, à cause de l'existence de ces cellules qu'elle tente perpétuellement de découvrir et en vain, car, quelle est la question qui revient dans tous les interrogatoires de prisonniers : « Dénoncez-nous vos complices ! » Or, les dix bavards n'en avaient pas et, quand ils en auront, leurs nouveaux affidés leur auront appris à ne pas desserrer les lèvres.

En combattant sans grande finesse ses ennemis, la Gestapo, au lieu de les affaiblir, les renforce. Son attitude vis-à-vis du légitimisme le prouve.

◆◆

Le Reich obéit ici à l'inflexible loi qui veut que le maître de l'Autriche ne se reconnaisse de pires adversaires que les Habsbourg. Les socialistes durent, à l'époque où ils détenaient le pouvoir, adopter la même position.

Dans toutes les librairies, on trouve donc des pamphlets contre les Habsbourg, quelquefois appelés « Habsbourg-Moscou ». Sur la couverture d'un des plus volumineux, sont

reproduites en couleurs les armes impériales avec, en surimpression, la faucille et le marteau. La presse publie périodiquement de copieux articles sur l'« Empereur » Otto, sans omettre les guillemets. La *Deutsches Volksblatt*, du 2 juin 1939, lui a consacré toute sa première page avec de gros titres en rouge. La marchande à qui j'ai acheté ce journal, m'a confié ingénument : « C'est le dernier exemplaire qui me reste. Chaque fois qu'on parle de *lui* ou de « ces messieurs de Paris », on s'arrache le numéro.

Pourquoi, se demande l'observateur logique, les nazis font-ils tant de publicité à une cause qu'ils détestent ? Il serait beaucoup plus adroit de leur part de se taire, car un prétendant, dont on cesse de prononcer le nom, est automatiquement voué à l'oubli. La Gestapo ignorerait-elle cette vérité première ? Elle la connaît, mais se croit capable, par ses racontars, de détruire totalement une idée qui n'est pas morte et que ses polémiques, contre son gré, entretiennent.

La niaiserie de ces diatribes déconcerte. « Nous recevons quantité de lettres de menaces émanant des derniers résidus du légitimisme », écrit le collaborateur du *Deutsches Volksblatt*. Que ce soit vrai ou faux, il est bien sot de clamer cela sur les toits ! Et voici les arguments massifs. L'archiduc, raconte le journaliste, est entouré de Juifs, de francs-maçons et de communistes qui le poussent à s'agiter. Mais sa mère est fort mécontente que le prince soit si souvent en voyage, parce que ces perpétuels déplacements coûtent cher et que c'est elle qui paie la dépense. Voilà le fond, assaisonné de divers commérages sur les anciens ministres de Schuschnigg. Le moins vilipendé est qualifié d'escroc !

Ce passage est le plus adroit de l'article. Le public, en effet, ne porte pas en son cœur les membres du défunt Gouvernement. Seul, l'ex-chancelier, toujours enfermé à l'Hôtel Métropole et gravement malade, inspire, en certains milieux, une humaine pitié qui ne s'étend pas pourtant à toutes les couches de la population. Les gens se souviennent que le pauvre M. Schuschnigg est le principal responsable des malheurs qui les accablent.

Comme chacun est convaincu que « cela ne peut pas durer », les esprits sérieux scrutent l'avenir.

Grâce au zèle de la Gestapo, le nom d'Otto revient dans les conversations. Les articles de journaux portent et dans les deux sens. « Le connaissez-vous? vous dit-on. Évidemment, je ne crois pas un mot des calomnies répandues sur lui dans la presse, mais tout n'est peut-être pas faux? J'ai envie de lui écrire par un moyen détourné, de l'interroger. Est-il libéral? Il nous faut absolument un souverain libéral. » Et pendant qu'on entend ces propos au café, on remarque que, juste en face de soi, est pendu un portrait de M. Hitler.

Libéral! Liberté! Voilà les mots qui courent de Vienne à Prague. Des millions d'hommes du Reich, bien que ce soit interdit, écoutent régulièrement les émissions en langue allemande de Strasbourg et de Londres. Que vous disent-ils, si vous vous informez de leurs désirs d'auditeurs?

— Parlez-nous plus souvent de la liberté!

Mais nous sommes timides et nous nous laissons peut-être abuser par les apparences. Nous nous imaginons le Reich puissant et ses maîtres résolus. Est-ce si sûr?

Un officier supérieur autrichien, demeuré dans l'armée allemande, m'a déclaré :

— Ce n'est pas l'armée qui est incapable de faire la guerre, c'est l'État! Que vous avez été bêtes, en septembre! Hitler aurait reculé et il reculera autant de fois que vous serez décidés à l'y forcer. Voulez-vous assister à l'écroulement de tout l'édifice en peu de mois et sans sacrifier un soldat? Ne lui accordez rien : pas une concession, pas un sou, pas un des produits qui lui manquent. Laissez-le s'enliser dans son économie en ruines et se débattre au milieu de l'opposition grandissante! Et vous verrez... ce que nous attendons tous dans mon régiment, car si j'y suis le seul officier autrichien, je n'y suis pas le seul officier antinazi. De l'autre espèce, on n'en compte que deux qui sont quasi mis en quarantaine. Et si vous vous imaginez encore que tous les S.S. et les S.A. que vous rencontrez dans la rue mourront dans leur lit, vous avez des illusions!

Qu'il y avait de haine dans son rire! Et de confiance dans son accent!

GEORGES OUDARD

MON ENFANCE EN U.R.S.S.[1]

PETKA se mit à changer de vêtements, en vitesse. A la place de son pantalon noir, il mit des caleçons d'homme, coupés à mi-jambe, qui lui étaient si larges qu'ils formaient une sorte de jupon. Par-dessus sa chemise sale, il mit une espèce de veste militaire au col rouge et aux boutons de métal. Il fallut retrousser les manches trop longues qui lui cachaient les mains: La veste, trop grande, lui descendait presque jusqu'aux pieds. Petka chaussa les caoutchoucs qu'il attacha avec le ruban arraché au rideau.

— Me voilà équipé. Je n'aurai pas froid ainsi, déclara-t-il, très satisfait.

Quoique j'eusse déjà l'habitude de voir mes camarades dans des accoutrements les plus invraisemblables et malgré la terreur devant l'inconnu qui s'ouvrait devant nous, je m'étranglai dans un accès de fou rire. Je riais jusqu'à l'épuisement. Petka, en me regardant, se mit à rire à son tour.

Mais nous n'avions pas de temps à perdre.

Par l'entre-bâillement de la porte, nous nous mîmes à inspecter le couloir. Nous fîmes quelques pas et nous nous trouvâmes dans une pièce meublée de tables et de bancs. Cela devait être le réfectoire. Cette pièce donnait sur un couloir qui aboutissait à une autre pièce (une cuisine, peut-être) d'où arrivaient un bruit de voix et un tintement de vaisselle. A droite du couloir, on apercevait une porte donnant sur

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1939.

l'escalier. Une fois au bas de cet escalier (l'escalier de service, probablement), la porte de sortie ouverte nous laissa voir la porte cochère accédant directement à la rue.

Un gardien se tenait près de cette porte. Nous nous glissâmes derrière la porte et nous nous mîmes à épier par la fente ce qui se passait dehors. Justement, par la porte cochère, un homme venait d'entrer dans la cour et, après avoir jeté quelques mots au gardien, passa devant nous et s'engagea dans l'escalier.

Puis, un autre entra... Enfin, le gardien s'assit dans sa guérite. Je bondis hors de ma cachette et passai comme un trait devant lui.

— Pst... pst... où cours-tu? Halte!... entendis-je derrière moi.

Mais lorsque je me retournai, je ne vis plus personne, excepté Petka qui détalait à toutes jambes à ma suite. Personne ne nous poursuivait.

Essoufflés, nous nous mîmes au pas aussitôt après avoir débouché sur une grande rue assez fréquentée. Mon séjour prolongé à l'hôpital faisait que tout maintenant m'apparaissait sous un jour nouveau et m'intéressait. Cette sensation, probablement, devait être partagée par mon compagnon.

— D'où es-tu?

— Comment, d'où?

— Où habitais-tu?

— Ça va de soi, où? A Lapovo, à la campagne.

— Mais où est Lapovo?

— Lapovo? Lapovo est derrière la « Butte de fer ».

— Et la « Butte de fer », qu'est-ce que c'est que ça?

— Un village.

— Où?

— Mais, pardi, à côté de Lapovo!

Nous retombâmes dans le silence.

— Et ton père, qui était-il? questionnai-je à nouveau.

— Mon père était cordonnier. On l'a envoyé au bagne.

— Qui est-ce qui l'a envoyé là?

— Des hommes.

— Et pourquoi?

— Mais parce qu'il était cordonnier!

Je dévisageai Petka avec une certaine méfiance.

— Et ton père... il n'était pas un « lichénetz » ?

Petka écarquilla ses yeux :

— Qui sait ? Peut-être bien qu'il l'était...

— Ne le dis à personne... Mon père aussi était un « lichénetz ». Dis que ton père était cordonnier !

— Bien entendu, qu'il était cordonnier. Que veux-tu qu'il soit ?

A cet instant, j'aperçus un milicien planté à l'angle de la rue.

— Attention ! Il pourrait bien nous faire embarquer pour la « maison d'enfants ».

— Se pourrait bien.

Nous nous éloignâmes par une rue transversale. Le soir tombait. La tête me tournait : l'air vif du dehors me grisait, j'en avais perdu l'habitude. Je sentais mes jambes défaillir. Le froid commençait à se faire sentir.

Arrivés jusqu'à l'autre bout de la rue, nous aperçûmes tout à côté, sur une grande place, un grand bâtiment en pierre, aux fenêtres cassées. Il n'y avait dans le voisinage aucune autre bâtisse. Visiblement, la ville finissait ici.

Entre temps, nous vîmes un grand garçon se diriger vers la masse de ce bâtiment isolé. Deux petits gamins sales, aux cheveux en broussaille, le suivaient en sautillant et en lui parlant tous les deux à la fois.

Le grand portait un paquet sous le bras... Moi et Petka, nous nous regardâmes et nous nous comprîmes. Aussitôt, nous partîmes à la suite des garçons. Ils entrèrent sous la porte cochère, nous aussi.

Sous cette porte, il y avait des portes à droite et à gauche. Nous nous arrêtâmes perplexes, ne sachant plus où nous diriger. Des deux côtés, on entendait des voix, des cris et des chants. Petka se dirigea à gauche, je le suivis. Maintenant, les voix nous arrivaient plus distinctement. Nous montâmes l'escalier avec précaution. Au premier étage, nous nous trouvâmes devant une porte, d'où les voix semblaient partir. Doucement, nous entr'ouvrîmes cette porte et alors nous aperçûmes une immense pièce où un grand nombre de « sans-abri » se tenaient debout, ou assis : il y en avait qui déambulaient isolément, ou par groupes. Nous fîmes notre entrée.

— V'là des nouveaux qui rappliquent ! s'écria une voix.

Et aussitôt nous fûmes entourés par une bande de gamins, à l'aspect terrifiant, tous déguenillés... Apeuré, je jetai un regard circulaire.

Dans un coin, un poêle flambait. Un gamin, accroupi devant lui, inspectait le contenu d'une bouteille qu'il tenait contre le feu pour l'examiner à sa lueur. Par ailleurs, plusieurs gamins jouaient aux cartes. Un gamin me bouscula. Tout autour, c'était un brouhaha de voix. Comme à travers le brouillard, j'aperçus Petka dansant devant un groupe : les spectateurs se moquaient de lui et riaient aux éclats.

— Silence, vous autres ! Fils de chiennes ! grommela en se dressant tout debout un rouquin qui louchait :

— Il faut baptiser les nouveaux !

Soudain, je sentis plusieurs mains me saisir, me soulever et me lancer en l'air, à plusieurs reprises. Je m'envolais assez haut, me retournais dans l'air et retombais sur les bras de mes tortionnaires. Enfin, je fus remis sur pieds. Je vacillais sur mes jambes et ne voyais rien.

— Le baptême du serviteur de Dieu, « Crève-le-Chien ! », nasilla, à ce qu'il me sembla, le même rouquin, en singeant les gestes d'un diacre.

Là-dessus, il me saisit par les cheveux. Plusieurs voix vociférèrent en chœur :

— Notre Seigneur, confirmez !

— Le baptême du serviteur de Dieu, prononça solennellement la première voix.

Ce fut le tour de Petka d'être saisi par les cheveux.

— Notre Seigneur, confirmez ! reprit le chœur.

— Au nom du Père, du Fils et de l'Esprit de la Cochonnerie ! continuait le rouquin.

Et, par trois fois, il nous tira violemment par les cheveux.

— *Kyrie eleison !* hurlèrent les gamins.

— Et que vous, salopards, n'ayez ni plume, ni duvet !

— Seigneur !

— Qu'il vous accorde de vivre parmi nous !

— Seigneur, accordez-nous votre aide !

Je n'entendis pas la suite. J'étais prêt à m'évanouir...

Lorsque je repris mes sens, un autre gamin, une bouteille

à la main, probablement le même qui auparavant était assis devant le poêle, se tenait près du rouquin. Après avoir vidé la bouteille dans une sorte de soupière, il balbutia :

— Ni-ni, ne bois pas, puisque c'est à moi, ça, alors, c'est à moi de commencer !... Et moi... j'en fais cadeau au nouveau-né... Bois, bois, que diable !...

Il avançait le récipient vers ma figure. Je reculai, mais on me tenait ferme.

— Ouvre la bouche ! répétait l'ivrogne.

Soudain, le rouquin me saisit la tête et m'ouvrit la bouche de force. Au même instant, l'ivrogne me versa dans la gorge une grande lampée d'alcool dénaturé. Cela me coupa la respiration. Je fis quelques pas et tombai évanoui.

XIII

De bruyants éclats de rire et des cris, telles furent mes premières sensations dès que j'eus repris mes sens. J'ouvris les yeux. Il faisait jour. Par conséquent, mon lourd sommeil ou plutôt mon engourdissement alcoolique, durait depuis plusieurs heures. J'avais un mal de tête atroce, le feu aux entrailles et j'étais torturé par la soif.

Ce ne fut pas tout de suite que je pus rassembler mes idées et me rendre compte de ma situation. Tout d'abord, avec un étonnement mêlé de peur, je me mis à considérer deux garçons qui se battaient avec acharnement au beau milieu de la pièce. Ils se tiraient par les cheveux et se rouaient de coups. L'un d'eux poussait des cris de toutes ses forces, et l'on ne pouvait pas comprendre si c'étaient des hurlements ou des pleurs. Un groupe de cinq « sans-abri » s'était formé autour d'eux et les excitait à la lutte.

Mal assuré sur mes jambes, je me levai et me dirigeai vers la sortie. La tête me tournait. Arrivé au bas de l'escalier, je m'arrêtai sous la porte cochère et m'adossai contre le mur...

Un instant après, je me figeai sur place, comme paralysé : j'apercevais Le Peigne qui, tranquillement, s'approchait du bouge. Je le regardai bien en face, en écarquillant mes yeux : j'avais peur de me fier à ma joie...

Dans ces moments de désespoir et de solitude, rien ne pouvait mieux me tirer de la torpeur et me faire revenir à la vie que cette rencontre avec Le Peigne.

Mes souffrances avaient obscurci le souvenir de mon camarade dans ma mémoire, si bien que je m'étais à peine aperçu de notre séparation ; son retour inopiné souleva en moi toute une tempête de sentiments... Sans doute, avais-je cessé de penser à lui parce que j'étais inconsciemment convaincu qu'il avait disparu à jamais.

Songer au passé, en face d'un terrible présent gros de menaces et de coups, c'est au-dessus des forces d'un enfant. Voilà pourquoi les « sans-abri » ne pensent ni au passé, ni à l'avenir et ne vivent que du moment présent ; l'heure présente seule existe, le reste ne compte pas.

Je saisis Le Peigne à pleins bras, comme si je craignais de le perdre à nouveau.

— Tiens, je te croyais mort ! telles furent ses premières paroles.

Je ne me souviens plus comment, ni de quoi je lui parlai. Je me rappelle seulement que Le Peigne me guida à travers la place vers une maison de thé, assez minable, qui se trouvait à proximité et qu'une fois là, on nous servit du thé et du pain.

— Bois du thé, cela te fera du bien. On t'a empoisonné avec de l'alcool dénaturé, le thé te le fera passer, me recommanda-t-il.

Là-dessus, il se mit à dévorer à belles dents tout ce qu'il avait devant lui, sur la table.

J'ai oublié depuis beaucoup de détails de ma rencontre avec lui. Néanmoins, quelques impressions singulières se sont gravées alors dans ma mémoire. Par exemple, je me rappelle que Le Peigne m'annonça que maintenant, il avait beaucoup d'argent et que, dorénavant, il en aurait toujours, car il s'occupait d'une affaire très importante et d'un caractère tout spécial. Par la suite, je compris ce qu'était cette « affaire » !

En même temps, Le Peigne me dit que je pouvais venir passer la nuit chez lui, dans le « coin » qu'il occupait dans une pièce du premier étage ; cette pièce donnait sur l'escalier de droite et non sur celui de gauche, que la veille j'avais emprunté

avec Petka pour accéder au local où nous avions été « octobrisés »[1].

Je me rappelle aussi avoir vu entrer deux hommes dans cette maison de thé où j'étais si confortablement assis, bien au chaud, bien nourri. Les nouveaux venus firent un signe au Peigne et passèrent dans une autre pièce. Le Peigne aussitôt se leva et les suivit.

J'achevai ma croûte et sortis dans la rue. Un sentiment d'apaisement envahit tout mon être et je partis me promener dans les rues. Finalement, je me perdis dans les dédales de la ville et ne retrouvai qu'avec difficulté ma nouvelle résidence. A la nuit tombante, je franchis enfin la porte de la caserne à moitié démolie, où, pour le moment, les « sans-abri » avaient établi leur quartier général. Au palier du premier étage, je m'arrêtai indécis. Il me sembla tout à coup que la rencontre avec Le Peigne n'avait pas eu lieu et que, dès ma rentrée, la scène de la veille allait se répéter dans tous ses détails : une bande se presserait autour de moi, me lancerait à plusieurs reprises vers le plafond, enfin... « m'octobriserait ».

Je poussai un peu la porte et jetai un regard inquisiteur dans l'intérieur de la pièce. J'aperçus alors Le Peigne, dans un coin, étendu sur un tas de paille. J'entrai dans la pièce et m'allongeai à côté de lui ; nous entamâmes une conversation. Mais les émotions passées jointes à la fatigue eurent vite raison de moi, le sommeil me gagnait, mes idées s'embrouillaient et bientôt je m'endormis.

XIV

Mon existence parmi les « sans-abri » du « Ravin des Brebis » ressemblait peu à celle que j'inaugurais maintenant, en Sibérie. Ce fut vraiment là que j'appris à connaître les conditions véritables de la vie des « sans-abri », leurs mœurs, leurs usages.

L'énorme caserne où je trouvai asile auprès du Peigne, était très peuplée. La plupart de ses occupants dormaient sur des bottes de foin ou de paille, quelques-uns couchant sur

1. Depuis la révolution d'octobre 1917, on emploie en U.R.S.S. le mot octobriser au lieu de baptiser.

des détritus entassés. La population de la caserne se partageait en trois catégories.

On nommait « lièvres » ceux des « sans-abri » qui « turbinaient » individuellement, chacun pour soi. En général, les « lièvres » ne faisaient pas long feu chez nous, comme d'ailleurs nulle part, car ils passaient leur temps à vagabonder. Tous étaient des gosses de six à sept ans. Personne n'en avait cure, chacun pouvait les battre à plaisir et vraiment, de toute la masse indigente des « sans-abri », les « lièvres » étaient les plus gueux et les plus délaissés.

Bien différents étaient les « compagnons », garnements d'un âge plus avancé. Tout compagnonnage (« artel ») avait son « ataman », chef, auquel obéissait toute la bande, dont les membres, remarquables de solidarité, ne se trahissaient jamais. Il existait plusieurs types d' « artels ». Les uns pratiquaient le vol à la tire : ils étaient connus sous le nom de « videurs de poches » ou encore de « voltigeurs » ; d'autres se spécialisaient dans le sac des boutiques et des appartements des particuliers. Ceux-ci portaient le surnom de « Phomka [1] ». Il y avait aussi des « artels » de mendiants, tous « aveugles » et « culs-de-jatte ». Il existait même des « artels » d'embauchage, dont les membres se faisaient employer à divers travaux, déchargeaient des wagons de marchandises, cassaient du bois, balayaient les rues, etc.

Tout l'avoir des « compagnons » leur appartenait en commun ; ils apportaient le produit de leur vol à la « marmite », l'ataman s'allouait la part du lion et partageait le reste, en parties égales, entre tous les membres de l'association.

Les « lièvres » avaient une peur affreuse des « compagnons » ; aussi tâchaient-ils de passer le moins de temps possible dans la caserne, la considérant surtout comme un gîte de nuit. Au contraire, les « compagnons » passaient parfois des journées entières « à la maison », après s'être pourvus, bien entendu, des vivres nécessaires. Et alors, bien souvent, les membres des différents clans en venaient aux coups, surtout lorsqu'il s'agissait du règlement des comptes après des parties de cartes et d' « orlianka » (« pile ou face »), jeu très en honneur chez les « sans-abri ».

1. Du nom d'un instrument utilisé pour fracturer les meubles.

Dans notre caserne, il faisait toujours chaud, car les carreaux cassés étaient bouchés avec des chiffons et, dans la pièce voisine, un poêle ronflait jour et nuit. Cette pièce était occupée par la troisième catégorie des « sans-abri ». Elle comprenait une bande d'adolescents qui trempaient dans des affaires « mouillées » : c'étaient des bandits consommés, ne reculant pas devant l'effusion de sang.

La porte de la pièce occupée par les « mouillés » demeurait continuellement close. Parmi les « lièvres » et les « compagnons », le bruit courait qu'on avait amassé là des richesses de toutes sortes : de l'or, de l'argent, des vins, etc.

C'étaient précisément les « mouillés » qui chaque matin, envoyaient quelques « sans-abri » à la recherche du bois. Personne n'osait refuser ce service commandé ou rentrer les mains vides.

En plus de notre population masculine, il y avait avec nous une quinzaine de fillettes dont l'âge variait entre neuf et treize ans. On les voyait rarement, car, chaque nuit les « mouillés » les prenaient avec eux.

Parmi les habitants de notre bouge, j'ai surtout gardé le souvenir de trois individus.

Le premier d'entre eux était surnommé « Motska », autrement dit « Juif » ; on l'avait affublé de ce surnom à cause de son commerce de vodka et de son trafic d'effets volés, ainsi que pour son habitude de « louer » ses deux jeux de cartes pour la soirée ou pour toute la nuit. Inutile d'ajouter que l'aspect de ces cartes était affreux : toutes crasseuses, les bords usés...

De fait, l'apparence de « Motska » le faisait bien ressembler à un Juif : il se promenait en babouches, habillé d'une longue blouse (genre « lapserdak »), avec un chapeau mou sur la tête, chapeau aux bords coupés, presque semblable à une calotte juive.

Motska sortait rarement de la caserne. Il préférait envoyer un des « lièvres » pour lui chercher sa nourriture. De l'argent, il en avait toujours.

Celui qu'il employait le plus souvent était le « Pipeur ». La seule occupation de ce personnage était de passer des journées et des nuits entières à jouer aux cartes avec n'importe qui. Il

s'évertuait même à suivre le jeu en dormant à moitié : lorsque c'était son tour pour la « bancu », on le réveillait.

Le sobriquet de « Pipeur » lui avait été donné pour son art de « filer la carte » ; il fut plusieurs fois surpris en flagrant délit de tricherie. Les corrections qu'on lui administrait, de ce fait, valaient au « Pipeur » d'être constamment couvert de bleus et d'avoir toujours les yeux tuméfiés ou les joues bandées.

Malgré sa réputation de tricheur solidement établie, on aimait à l'inviter comme partenaire aux parties de cartes, et cela alors même qu'on pouvait très bien se passer de lui. Plusieurs gamins se pressaient d'habitude autour des joueurs, tout en chuchotant entre eux et en surveillant avec une attention soutenue les faits et gestes du « Pipeur ». Et, allez donc ! N'était-ce pas là vraiment quelque chose de fort excitant que de surveiller les manipulations du Pipeur, qui l'emportait si aisément sur ses adversaires ?

— Vas-y, Pipeur ! Fais flamber les mecs ! criaient les spectateurs au moment où la « banque », qui n'était qu'un tas de papiers, s'amoncelait devant le « banquier ».

— Et alors ?... P... ta mère. C'est la langue qui te démange ? éclatait le « Pipeur », tout en s'octroyant un « neuf » et en ramassant prestement la « banque ».

Le jeu était chez les « sans-abri » une passion analogue à celle de l'ivrogne invétéré pour la boisson. Toute la nuit, ils restaient là, les cartes en main, à la lueur de bouts de bougies fumeuses, qu'on pouvait également trouver dans les stocks de Motska.

Toutefois, le « Pipeur » ne parvenait que fort rarement à conserver son gain, car il ne s'arrêtait de jouer que lorsqu'il avait tout perdu ou qu'on l'avait pris en flagrant délit de fraude. Dans ce dernier cas, on commençait par lui confisquer son argent, puis toute la bande tombait sur lui à bras raccourcis.

Chose curieuse : au cours de ces attaques, le « Pipeur » qui, cependant, était très fort et parfaitement capable de venir à bout d'une bonne dizaine de ses adversaires, ne leur opposait jamais de résistance.

Un autre événement, coïncidant avec une tricherie du

« Pipeur », s'est gravé à jamais dans ma mémoire. J'ai dit plus haut que les « sans-abri » volaient tout ce qui leur tombait sous la main. Ils se volaient également les uns les autres. Cependant, cette pratique n'était pas admise entre membres d'un même « artel ». Une fois, au moment précis où ses partenaires corrigeaient le « Pipeur », ils entendirent à l'autre bout de la caserne le bruit de coups administrés à un « compagnon-voleur » qui avait conservé pour lui une partie du produit de son vol au lieu de le verser intégralement dans la « marmite ». On planta là le « Pipeur » et tout le monde courut prendre part à l'exécution sommaire du « compagnon ». Quelques instants plus tard, le corps inanimé de celui-ci fut poussé dehors, dans la cour, où, comme on le sut après, il fut pendu.

Je me souviens aussi d'un de mes compagnons de la caserne qui, souvent, m'accompagnait dans les rues de la cité.

Ce garçon portait le nom singulier de « Semka-Jeudi ». Il était à demi-muet, bègue et pauvre d'esprit, comme les « bienheureux ».

Semka-Jeudi n'avait que la peau et les os. En guise de vêtements, il portait un sac avec des trous pour passer la tête et les bras. L'hiver, il se promenait pieds nus dans des souliers de toile. Semka-Jeudi vivait d'aumône et, pour cette raison, se rendait les jours de fête à l'église de la place. Les « sans-abri » se moquaient de Semka, mais ne le molestaient jamais. Mieux, ils semblaient même le tenir en estime. Par exemple, on ne l'empêchait pas de faire régulièrement ses prières matin et soir.

Lorsqu'il priait Dieu, Semka se mettait à genoux et commençait à bégayer à haute voix, tout en se signant :

— M-m-m-on D-d-d-dieu, S-s-s-eigneur J-j-jésus, ayez pit-t-tié de nous !

Il répétait ces paroles deux ou trois fois, par saccades en les articulant bizarrement, d'une voix chantante et grêle, en frappant le sol de son front.

Une fois, je suivis Semka à l'église. Nous nous mîmes à sa place habituelle, près de l'entrée, pour pouvoir ouvrir la porte aux fidèles ou la fermer derrière eux.

Le chant des prières fit un choc dans mon âme. Bien entendu, je ne priais pas dans le sens véritable du mot, mais quelque chose en moi, une sensation toute proche de la prière, envahissait mon cœur. Les événements de ma vie passée se déroulèrent dans ma pensée comme un film... Je revis mon père, ma mère... Je me souvins du temps où je les accompagnais à l'église... Je sentis une sorte de boule me serrer à la gorge et j'éclatai en sanglots. Soudain, je sentis une main se poser sur ma tête. Je levai les yeux et rencontrai le regard de Semka, qui m'observait avec une expression étrange. Il se mit à me parler doucement, en bégayant :

— P-p-p-pleure, p-p-pleure, ç-ç-ça fait b-b-on de p-p-pleurer d-d-devant Dieu.

XV

Après les récentes vicissitudes de mon existence, je trouvais presque douce la vie à la caserne ; on s'y tenait au chaud et, d'autre part, la présence du Peigne me rassurait. D'ailleurs, c'est à lui, uniquement à lui, que je devais la faveur d'être admis dans la communauté de cette caserne, dont les occupants étaient maintenant fermement résolus à ne plus laisser entrer aucun autre vivant.

Je ne voyais pas Le Peigne tous les jours et, cependant, lorsque nous nous trouvions ensemble, les sujets de conversation nous manquaient ; mais, et ce détail n'était pas négligeable, Le Peigne avait son « coin » à lui, où je pouvais venir sans crainte d'être chassé.

Que de monde dans cette caserne !... Il s'y trouvait plusieurs vagabonds, déjà adultes, qui se tenaient à l'écart.

Le local que nous occupions était un antre d'une saleté repoussante : les carreaux des fenêtres étaient cassés, le plancher encombré de toutes sortes de détritus et de pourritures, les murs et les plafonds dégouttant d'humidité ; des légions de punaises se tenaient tapies dans les lézardes et les fentes des murs, d'où elles sortaient la nuit pour se repaître du sang des dormeurs... En vérité, la seule défense des « sans-abri » contre les poux et les punaises était l'épaisse couche de crasse qui recouvrait leurs corps.

En règle générale, le sommeil des « sans-abri » n'était pas paisible. Presque tous s'agitaient, poussaient des gémissements, des cris inarticulés... La plupart d'entre eux rêvaient tout haut, en réclamant du pain.

L'air qu'on respirait à la caserne était vicié et fétide. Toutefois, quelle jouissance que de regagner la caserne chaude lorsque dans les rues, où il gelait à pierre fendre, on avait erré la journée entière à la recherche d'un problématique morceau de pain !

Du pain... Pour moi non plus, ce n'était pas chose facile de me procurer ce morceau de pain quotidien. D'habitude, je sortais avec Semka-Jeudi. Semka connaissait les endroits où l'on pouvait compter sur quelque aumône. Les samedis et dimanches, nous nous rendions à l'église. Nous restions près de la porte et au moment de l'ouvrir aux fidèles, nous leur tendions la main pour solliciter une aumône. Ces jours-là étaient les meilleurs de la semaine, car notre recette était suffisante pour nous permettre d'acheter du pain au marché.

Tous les huit jours, nous nous dirigions vers l'autre bout de la ville où habitait la femme d'un commissaire ; elle nous laissait entrer dans la cuisine et nous donnait à manger. Semka me racontait des histoires sur son compte, mais je ne comprenais qu'à demi ce qu'il s'efforçait de m'expliquer. Toutefois, les récits de Semka tendaient à la dépeindre comme une sorte d'ange qui, dans son foyer, n'avait pas la vie douce. En effet, c'était un être étrange, même d'aspect : toute pâle et très belle. Parfois, il me semblait qu'en nous regardant, elle pleurait, mais la cause de ses pleurs m'échappait.

Quelquefois aussi, nous allions chez un prêtre qui portait le nom de père Paul. Celui-ci trouvait toujours quelque nourriture à nous donner. Il avait une nombreuse famille et vivait pauvrement. Lorsqu'il nous faisait l'aumône, il avait coutume de dire :

— Prie Dieu, Semouchka (mon petit Siméon), prie Dieu pour nous autres, pécheurs.

Un jour, la conduite de Semka me combla d'étonnement. Il se leva de bonne heure, en proie à une agitation étrange et me proposa de nous rendre sur-le-champ chez le père Paul,

bien que ce ne fût point notre jour habituel. Aussitôt que le prêtre nous eut aperçus, il sortit à notre rencontre et nous dit :

— Dieu pourvoira aujourd'hui à votre nourriture : je n'ai rien à la maison, même pour ma famille.

Semka se mit à genoux devant le prêtre et le salua jusqu'à terre. Puis il bégaya :

— J-j-j-j'ai eu un s-s-songe... P-p-p-prép-p-p-pare-t-t-toi à s-s-souf-f-frir p-p-pour l'amour d-d-de Dieu.

Le prêtre devint blême, puis, il demanda :

— C'est-y quelque chose qui me menace, Semouchka?

— M-m-m-menace... P-p-p-p-prép-p-are - toi, répéta Semka.

Puis nous partîmes.

En général, nous parlions peu, Semka et moi, car il aimait plutôt le silence.

Le diacre à qui nous rendions également visite était d'un tout autre caractère que le père Paul. Il était plutôt d'humeur gaie et aimait à plaisanter avec nous. Le jour où Semka avait fait au père Paul la prédiction dont je viens de parler, il dit au diacre :

— N-n-n-ne r-r-r-ris p-p-pas, p-p-père, b-b-bient-t-tôt tu p-p-p-pl-leur-r-reras.

— Blagueur, va... c'est la langue qui te fourche ! dit le diacre en riant de bon cœur.

Là-dessus, il donna à Semka une légère tape sur l'épaule, tout en lui fourrant une croûte de pain dans la main.

Des souvenirs que j'ai gardés de mon séjour à la caserne, il m'en revient un, particulièrement frappant.

Parmi les « sans-abri », le bruit se répandit qu'un prêtre allait venir à la caserne, pour nous parler de Dieu. C'était précisément l'époque où l'on voyait partout dans les rues de grandes affiches murales, où le Conseil municipal annonçait trois journées de propagande antireligieuse. En différents endroits de la ville, et même à la caserne, des meetings devaient avoir lieu. Les placards apposés sur les murs s'évertuaient à ridiculiser « la prêtraille » et le pape. Sur un de ces placards, on voyait un pope ressemblant au père Paul, qui, le froc au vent, était assis à califourchon sur un âne :

cet âne avait des ailes et semblait s'envoler vers le ciel. La légende jointe au tableau disait :

Peuple, vois le ridicule de Dieu :
Sur son âne, notre pope monte aux cieux !

Le jour annoncé pour la visite du prêtre, une grande effervescence régnait dans notre caserne. Cet événement suscitait un vif intérêt chez les « sans-abri ». Une foule énorme massée à l'entrée du bâtiment se porta au-devant du prêtre.

On l'accueillit par un éclat de rire sauvage. En effet, c'était là un serviteur de Dieu tout à fait extraordinaire : son froc, beaucoup trop court, lui arrivait à peine aux genoux, comme un manteau, et laissait voir son caleçon, sommairement rentré dans le haut de ses bottes ; sa tête était coiffée d'une calotte de religieux, sous laquelle pointaient deux courtes nattes bien raides. Une barbe en filasse était attachée à son menton. Il avait un gros livre sous le bras gauche et à sa main droite pendait un encensoir. Sa démarche était singulière : tantôt, il avançait rapidement en trottinant à pas menus, tantôt, au contraire, il se mettait à marcher majestueusement, à grands pas lents, en saluant à droite et à gauche. Tout un essaim de petits voyous, l'ayant rencontré aux abords de notre caserne, l'accompagnait en faisant cercle autour de lui.

A peine le « prêtre » eut-il le temps de s'approcher de notre antre, que les « sans-abri » l'enserrèrent comme dans un étau et l'entraînèrent d'abord sur l'escalier, puis dans la caserne, dans la pièce où, tout au commencement, on m'avait « octobrisé ».

Ce ne fut probablement qu'une fois dans la caserne que l'agent-propagandiste comprit enfin où et entre quelles mains il était tombé. Son attitude trahissait un complet désarroi. Serré de tous les côtés, il ne pouvait même pas bouger. Sa fausse barbe glissa de côté et sa calotte se déplaça sur sa nuque. Une énorme foule de jeunes voyous aux faces patibulaires, n'ayant même plus l'apparence d'êtres humains, l'entouraient. Les « mouillés », eux aussi, étaient présents.

Il réussit enfin à lever le bras et alors, l'espace d'une seconde, il y eut un silence et même on lui fit un peu de place.

— Bonjour, mes chers camarades, prononça le nouveau venu, d'une voix factice et traînarde.

— Oh ! oh ! oh ! tes « camarades »... et depuis quand cela ?

— Surtout ne pense pas nous faire avaler des couleuvres, matou de la chienne, va !

— Qu'est-ce que tu viens f... ici ?

— C'est-y que les Soviets t'ont donné du pain pour nous, ou c'est-y que la langue te démange ?... Mais alors, inutile...

— Toi, p... ta mère, qu'est qui t'as pris comme ça, de t'attifer en pope ?

— Voyez-vous ce pope ?... En v'là un pope !. Mais tu n'as même jamais été à côté d'un pope ! lui criait-on de tous côtés.

— Voyons, frérots, attendez voir... je viens chez vous pour vous causer affaires... Mais, voyons... Mais laissez-moi donc vous dire un mot !... s'égosillait le propagandiste, dont la haute stature dominait la foule comme une tour.

Quelques voix réclamèrent qu'on le laissât parler. Un silence relatif s'établit et le propagandiste en profita aussitôt.

— Y a pas à dire, vous êtes du monde intelligent et pourtant, vous ne voulez pas comprendre que si je suis là, c'est donc que j'ai besoin de vous causer. Et tout d'abord, y a-t-il un mec parmi vous qui puisse affirmer que Dieu existe ? Et s'il se trouve un tel idiot qu'il vienne donc ici, ce crétin !... Qu'il vienne nous prouver, où, quand, comment qu'il l'a vu cette espèce de Dieu ! De quoi qu'il a l'air ?... Est-il barbu, comme moi ?...

Brusquement, un grand gamin robuste, du clan des « mouillés », fendit la foule qui déjà riait aux éclats, et en une seconde, sauta lestement sur le dos du propagandiste.

— Toi... individu... Toi... que le choléra t'étouffe... as-tu de la cervelle dans ta sale caboche ?... Réponds !... lui hurla-t-il à l'oreille.

— J'en ai... répondit le propagandiste, tout pantois, sans même tenter de se débarrasser du garnement installé sur son dos.

— Y' a-t-il d'la jugeotte dans ta cervelle ?

— Y en a..., mais voyons, qu'est qu' tu me veux, mon bonhomme ?...

— Toi... Peux-tu sortir ta jugeotte de ta cervelle de chien ?... Oui, sortir et l'étaler devant nous ?... Y a-t-il moyen d' nous faire voir ta jugeotte ?... Parle !

— N-n-non, p-p-pas moyen.

— Dis alors, chien, explique, comment c'est-y possible d' faire voir ta jugeotte et d' faire voir Dieu à qui l'veut ?...

Là-dessus, une maîtresse gifle s'abattit sur la joue du propagandiste. La scène qui suivit alors défie toute imagination. A un moment donné, on put croire que le propagandiste allait être mis en pièces par la meute en fureur. Dominant le tumulte général, de nouvelles clameurs retentirent :

— L'évêque... L'évêque... Viens ici ! Fais voir Dieu au larbin.

Un garnement, défiguré par la petite vérole, effrayant à voir, se fraya passage à travers la meute et se mit au milieu de la pièce. Il tourna le dos au propagandiste, puis laissa tomber sa culotte et se baissa.

— Le v'là, ton dieu !... T'as vu ?...

On traîna le propagandiste vers « l'évêque ».

— Officie... Chante les grâces...

Celui qu'on pressait ainsi se rendait maintenant parfaitement compte qu'il n'avait qu'à se soumettre. Il s'inclina ...devant l'« évêque »... et soudain, il entonna :

— Prions Dieu, notre Seigneur !...

La bande, interdite, resta médusée.

— Et alors, fils de chienne, voulez-vous chanter les grâces ou non ?... C'est-y donc pour rien qu' je me suis trimballé jusqu' chez vous ?...

Il tenta un nouvel effort pour se rendre maître de la position, et continua d'une voix éclatante :

— Pour les voyageurs en mer et sur terre, pour les sans-passeports, pour les voleurs, prions Dieu, notre Seigneur !

— Seigneur Dieu, exauce-nous ! chantèrent quelques voix mal assurées.

— Pour les justes qui souffrent, pour les buveurs de vodka, prions Dieu, notre Seigneur !...

— Seigneur Dieu, exauce-nous !... reprirent des voix plus nombreuses.

— Pour chaque ville, chaque pays, pour ceux qui, de cette

caserne, et de Dieu et du diable, se f...t, prions Dieu, notre Seigneur !

— Seigneur Dieu, exauce-nous !

On ne sait comment se serait terminé ce *Te Deum* sacrilège si, par la porte ouverte, des bouffées de fumée âcre et une forte odeur de brûlé n'avaient pénétré dans la pièce...

— Au feu !... Au feu !... Nous brûlons !... cria-t-on dans la foule, et chacun se précipita vers la sortie...

Une panique s'ensuivit. Dans le tumulte, le propagandiste, lui aussi, tâchait de fuir vers la porte. Quelques secondes plus tard, au milieu des clameurs, des vociférations et des plaintes des écrasés, il parvenait enfin à s'échapper. Par terre, gisaient les corps des gamins meurtris dans la mêlée.

La fumée finit par se dissiper et ce n'est qu'à ce moment que je pus enfin sortir de la caserne. J'appris alors qu'il n'y avait pas eu d'incendie, mais que, simplement, un des habitants de notre antre, ayant laissé tomber une allumette enflammée sur un tas d'ordures placé dans l'escalier, celles-ci s'étaient mises à flamber. Mais ce feu avait été rapidement éteint par les pieds des gens qui s'enfuyaient vers la cour par l'escalier.

XVI

C'est après la Noël que le bruit courut que l'église allait être mise sous scellés et la croix qui surmontait la coupole, enlevée. C'est Semka qui m'avait appris la nouvelle, quoique les autres « sans-abri » en parlassent aussi. D'ailleurs, à l'église où Semka et moi étions allés écouter les vêpres pour la dernière fois, plusieurs dévots nous l'avaient également dit.

Ces jours-là, évidemment, l'état d'esprit de Semka finit par me gagner aussi. Quoi qu'il en fût, je me sentais tout agité, comme pris d'un accès de fièvre, et je guettais l'arrivée de ce jour avec un mélange d'appréhension et de curiosité. A entendre Semka, les fidèles ne permettraient jamais que l'on mît l'église sous scellés ; selon lui, il fallait y aller tous ensemble pour en « appeler à Dieu ». Il complotait dans ce sens auprès de toute la « population » de la caserne.

Le bruit courut, et ceci n'en excita que davantage mon ima-

gination, que les « mouillés » eux-mêmes se disposaient à aller défendre l'église. Mais alors?... Si les « mouillés » eux-mêmes se mettaient de la partie, jamais personne n'allait oser fermer l'église.

— Eusss... ils vont sortir les couteaux, eusss... ils vont en faire un hachis des miliciens...

C'est ainsi que les « sans-abri » envisageaient les événements à venir.

On sera sans doute porté à croire que ma mémoire me dessert et que je suis victime de mon imagination. Comment, en effet, admettre l'idée que, dans ce milieu impie de réprouvés et de bandits, chez ces « sans-abri » qui ne pensaient jamais à Dieu, ne prononçaient jamais Son Nom, sinon au milieu de leurs amusements sacrilèges, comment admettre que, dans ce milieu pourri, pût naître l'idée de défendre l'église?.... Et, pourtant, ce fut ainsi. Il me semblait même que, la veille du jour où la fermeture de l'église devait avoir lieu, tout dans notre caserne marchait autrement; rien, cependant, en apparence n'était changé : dans le coin de Motska, le jeu marchait bon train, comme d'habitude, et de la pièce des « mouillés » continuaient à nous parvenir le son de l'accordéon et le glapissement des filles...

L'heure était matinale et l'obscurité enveloppait encore la caserne lorsque Semka vint me réveiller; nous sortîmes aussitôt avec lui dans la rue. Je ne savais pas très bien pourquoi je me mêlais à cette affaire. Je tremblais de froid, n'ayant pour tout vêtement que mes habits usés jusqu'à la corde et mon pardessus déchiré; Semka courait absolument nu, sous son sac percé d'innombrables trous. Les rues étaient désertes et voilées de brouillard. Quand nous nous approchâmes de l'église, elle n'était pas encore ouverte et, pour nous mettre à l'abri du vent, nous nous réfugiâmes derrière un mur où, grelottant de froid, nous piétinions sur place.

Quelques instants plus tard, le diacre vint ouvrir l'église. Il y faisait tout aussi froid, car elle n'était plus chauffée. Puis vint père Paul et la première messe commença. A cette heure matinale, il n'y avait à l'église que fort peu de monde. Au début de la journée je m'attendais à quelque événement extraordinaire, mais, voyant qu'il ne se passait rien d'anor-

mal et que le service divin suivait son cours habituel, je m'assis sur un banc placé près de l'entrée et je m'endormis.

Je fus réveillé par le chant du chœur donnant son premier répons au début de la liturgie :

— *Amen.*

L'église était maintenant pleine de monde. Je me mis alors à ma place coutumière, à côté de Semka, que j'aidai à fermer la porte sur les fidèles affluant à l'église ; c'étaient pour la plupart des femmes et des enfants ; toutefois, il y avait aussi quelques hommes et même un assez grand nombre de soldats de l'armée rouge.

Tout d'abord, je ne remarquai rien de particulier dans l'église, mais, peu à peu, je commençai à être gagné par un sentiment de malaise, fait d'appréhension et d'attente, sentiment qu'éprouvaient probablement tous les assistants. Au cours du service, les dévots commencèrent à se passer le mot, l'un à l'autre, en invitant tout le monde à rester après la fin de l'office.

Il y avait beaucoup de communiants... Plusieurs personnes commencèrent à pleurer... Vers la fin de l'office, un important peloton de miliciens entra dans l'église et se dirigea tout droit vers l'ambon. Les miliciens ne se découvrirent pas et des femmes se mirent à les interpeller. Des interjections d'autre nature s'y mêlèrent et bientôt ce fut le chaos. Des voix proclamaient tout haut qu'il y avait dans l'assistance des agents provocateurs, venus tout spécialement à l'église pour y créer du désordre. Dès que la messe prit fin, les miliciens se mirent à pousser tout le monde dehors. Je grimpai sur un banc et je vis parfaitement des gens s'introduire dans le sanctuaire en passant directement par la porte sainte. Sur le seuil de la porte se tenait père Paul, la croix à la main, comme s'il voulait les empêcher d'entrer. Deux soldats de l'armée rouge s'élancèrent à son secours, mais les autres, aussitôt, tombèrent dessus et, après les avoir jetés à terre, se mirent à les frapper. Tout autour, ce n'étaient que gémissements et cris de douleur : on écrasait les gens. Dans le tumulte, la foule retourna mon banc ; je tombai et restai un bon moment par terre, sans pouvoir me relever. Le torrent humain

m'emporta sur le parvis de l'église, et je perdis Semka complètement de vue.

Sur la place, devant l'église, je vis des soldats armés de fusils et, devant eux, des gens rangés en colonnes, et porteurs de bannières aux différentes devises, telles que : « La Jeunesse communiste », « Les Sans-Dieu », « Les Travailleurs de choc », etc. Derrière la chaîne des soldats de l'armée rouge, se pressait une multitude de gens qu'on ne laissait pas approcher de l'église ; c'est vers eux qu'on chassait les personnes expulsées de celle-ci par les miliciens. Je traversai la place en courant. Lorsque je me retournai, j'aperçus une échelle posée contre la coupole et un homme qui grimpait dessus... Arrivé en haut, il se mit à abattre la croix qui surmontait cette coupole, à l'aide d'une barre en fer. Au premier coup qu'il porta, la foule poussa un cri et voulut forcer le barrage, en s'élançant vers l'église. Il y eut une bousculade épouvantable. On s'écrasait. Des soldats de l'armée rouge et les miliciens refoulaient la foule ; puis arriva un détachement de cavaliers qui, à coups de fouet, se mirent à chasser les gens devant eux.

Malgré tous mes efforts, je ne pouvais pas me dégager de la foule ; ballotté et projeté de tous côtés, je vis plusieurs personnes tomber et rester écrasées sur le sol. Je ne comprenais plus rien, ma raison s'égarait, j'étouffais... Je me ressaisis dans une rue latérale, où je courais avec d'autres personnes. Plusieurs d'entre elles se cachaient sous les portes cochères des maisons ; quant à moi, je courus tout droit vers la caserne. Un peu avant d'y arriver, je rejoignis plusieurs des « sans-abri », qui revenaient de la place de l'Église. Ils racontaient que les soldats de l'armée rouge avaient tiré sur les « mouillés » lorsque ces derniers avaient tenté de jeter en bas l'échelle du clocher. Ils ajoutaient que plusieurs des nôtres avaient été tués. Je ne sais pas si c'était exact, mais, en tout cas, cette nuit-là, il y eut beaucoup moins de dormeurs à la caserne. Semka ne rentra pas de la nuit et Le Peigne vint très tard, lorsque je dormais déjà.

A dater de ce jour, la vie à la caserne changea du tout au tout. On disait que tous les « mouillés » avaient été tués ou mis sous les verrous. Après leur disparition, nul ne s'occupa

d'entretenir le moindre feu, personne ne consentant à s'imposer la charge de ramasser le bois nécessaire. Il commença à faire froid dans la caserne. Malgré l'absence prolongée des « mouillés », personne ne s'aventurait dans la pièce jadis occupée par eux ; d'ailleurs, la porte en était fermée à clé et, pour y pénétrer, il aurait fallu l'enfoncer. Après environ cinq jours d'absence, deux des « mouillés », inopinément, firent leur réapparition dans la caserne ; ils passèrent tout droit chez eux et on les entendit enfoncer le plancher, à coups de hache ; après cela, ils s'en allèrent, en traînant un ballot avec eux. Les « sans-abri » prétendaient que les rescapés des « mouillés » avaient maintenant quitté la caserne à tout jamais, sans cependant oublier d'emporter avec eux le produit de leurs rapines [1].

XVII

Le temps qui suivit la fermeture de l'église fut, pour moi, le plus difficile de toute ma vie. Semka disparut définitivement de l'horizon ; je ne savais pas ce qu'il était devenu. De plus, presque personne ne voulait faire l'aumône. Pour des raisons que j'ignore, les miliciens confisquaient maintenant les marchandises chez les marchands, de sorte que les deux marchés urbains restaient déserts. Je jeûnais des journées entières et je n'avais que rarement la bonne fortune d'obtenir du Peigne quelque nourriture. Je ne le rencontrais pas souvent. Il lui arrivait de rester absent deux ou trois jours de suite. Les gamins prétendaient, et c'était probablement exact, que, devenu membre d'une bande de voleurs, il leur servait d'éclaireur. Il m'arriva une fois de le rencontrer en ville, en compagnie de plusieurs hommes ; j'en conclus que ce devaient être les fameux voleurs et je jugeai plus prudent de ne pas leur emboîter le pas.

Le père Paul et le diacre avaient été tous les deux arrêtés ; leurs familles furent expulsées et je ne sus jamais

1. Cet incident étrange s'explique probablement par le fait qu'il y avait beaucoup d'anciens « petits bourgeois » parmi les « sans-abri » (comme le narrateur lui-même). Et ils étaient également capables de s'associer à des cérémonies sacrilèges et de défendre une église — selon que leur nouvelle nature ou les souvenirs de leur enfance prenaient le dessus.

ce qu'elles étaient devenues. Parcourant les routes, elles devaient errer « par le monde », tendant la main vers les aumônes incertaines.

De temps en temps, j'allais encore rendre visite à cette femme... la femme du commissaire, car je me rappelais que toujours elle nous avait fait bon accueil, à Semka et à moi et qu'elle aimait à nous régaler. Mais les temps étaient changés. Elle ne me laissait plus entrer dans la cuisine ; dès qu'elle me voyait arriver, elle sortait elle-même dans la cour et, tout en me glissant quelque aliment dans la main, me pressait de partir :

— Vite, vite, va-t-en, pour que personne ne te voie.

Elle devait avoir peur de son mari...

Mais ce qui me désola le plus fut d'entendre Le Peigne me déclarer un jour qu'il partait pour la chasse et allait quitter la ville pour longtemps. J'en fus interloqué ; puis, ayant tout d'abord cru qu'il allait vraiment chasser quelque bête dans la forêt, je le priai de m'emmener avec lui. Mais il me répondit qu'il se rendait à une « chasse » peu ordinaire et que je le gênerais.

Peu après le départ du Peigne, comme je traînais ma faim par la ville, j'aperçus, en plusieurs endroits, des affiches placardées sur les murs ; on y annonçait qu'un procès démonstratif allait avoir lieu au cirque de la ville ; les accusés qu'on devait juger étaient un pope et un diacre d'une église tout récemment fermée, prévenus d'avoir fomenté les désordres qui accompagnèrent cette fermeture. Le jour fixé pour ce procès, je me dirigeai vers le cirque. Chemin faisant, je rencontrai une femme accompagnée par un gamin ; tous deux revenaient d'une boutique coopérative, devant laquelle il y avait encore un grand nombre de personnes qui attendaient leur tour de recevoir une part des produits distribués. Elles se plaignaient du retour de la disette et pestaient contre ces boutiques, où « il n'y avait jamais rien ».

La femme et le gamin que j'avais rencontrés portaient chacun un paquet. Je m'approchai d'eux et sollicitai leur aumône. La femme me lança une injure et le gamin me tira la langue. Le sang me monta à la tête : j'attaquai le gamin par derrière, le culbutai, m'emparai du paquet et m'enfuis.

Le gamin était plus âgé et plus grand que moi ; il me courut après et me rejoignit : nous nous mîmes à nous battre. Le paquet m'échappa des mains et tout son contenu se répandit à terre. Je saisis un hareng et une poignée de sucre et le gamin ramassa le reste. La femme poussait des cris et appelait au secours mais, malgré tout, je me tirai sans dommage de cette aventure.

En route, je m'introduisis dans un chantier de bois de chauffage et là, bien caché, j'attaquai d'abord le hareng, ensuite le sucre. Puis je sortis dans la rue, heureux comme peut l'être quelqu'un qui, après un long jeûne, a copieusement déjeuné.

Je me dirigeai tout droit vers le cirque. A l'entrée, on voyait beaucoup de monde. L'homme qui se tenait à la porte refusa de me laisser entrer, mais je profitai du moment où il engageait une conversation avec une des personnes présentes pour me faufiler à l'intérieur du cirque. Une fois-là, je me trouvai dans une sorte de demi-obscurité. Aussi, au premier moment, je ne pus m'orienter qu'avec difficulté ; mais peu à peu, je réussis à distinguer des gradins que je me mis à gravir. Le public était très nombreux et, tout autour, on entendait un bourdonnement confus de voix. J'aperçus une place libre et je m'y installai.

Je craignais fort qu'on ne me mît à la porte, mais je finis par me rassurer à l'idée que dans cette obscurité personne ne s'apercevrait de ma tenue. Mon siège était confortable, une douce chaleur se répandait en moi et surtout, surtout, je n'avais plus faim : tout ceci faisait que j'aurais voulu ne plus bouger, passer là toute ma vie. Par exemple, je n'avais nulle idée de ce qu'on allait nous montrer, de même que je ne saisissais pas pourquoi on nous tenait ainsi dans la pénombre. Quant à écouter les propos des voisins, c'était peine perdue, car on n'entendait que des glapissements et des rires.

Une sonnette retentit. Le silence se fit. Immédiatement après, d'énormes phares s'allumèrent et m'aveuglèrent de leur lumière crue, qui inonda le cirque. Dès que mes yeux y furent accoutumés, je vis que le cirque était rempli de monde. Des placards indiquaient les catégories de spectateurs, suivant les places qu'ils occupaient. Je lus : « Ouvriers », « Les Choc »,

« La Jeunesse communiste », « Fonctionnaires », « Armée rouge »... Ma place se trouva être parmi les « Sans-Dieu ».

Sur l'arène s'élevait une énorme estrade, tendue d'étoffe rouge, sur laquelle se trouvait une longue table, également tendue de rouge ; sur cette table, un grand portrait de Lénine, dans un cadre doré, enguirlandé de branches de sapin. Trois hommes, des ouvriers en apparence, étaient assis devant la table ; celui du milieu était décoré : mes voisins se montraient l'étoile qui brillait sur sa poitrine et disaient que c'était là « l'ordre de Lénine ». Ces trois hommes étaient les juges. A leur droite était placée une chaire occupée par un homme à lunettes bleues, portant une pèlerine noire. On disait qu'il représentait « la partie publique », autrement dit, c'était l'accusateur. A gauche, il y avait une autre chaire, occupée par le défenseur. Celui-ci était très drôle à voir, avec une figure rouge comme du koumatch (perse rouge).

Vis-à-vis de la table des juges étaient placés deux fauteuils en velours noir. Sur un de ces fauteuils était fixé une énorme pancarte que j'avais déjà eu l'occasion de voir dans les rues ; elle représentait un pope à califourchon sur un âne s'envolant dans les airs, avec la légende connue :

Peuple, vois le ridicule de Dieu,
Sur son âne, notre pope monte aux cieux !

La pancarte placée au-dessus de l'autre fauteuil était moins grande et représentait un homme en habit de diacre, brandissant un encensoir qu'il balançait au-dessous d'un grand oiseau noir, aux ailes écartées, un corbeau, sur le corps duquel on avait dessiné une croix. Mais je ne pus alors saisir le sens de la légende placée dessous : ... *Et au Saint-Esprit...*

Je prenais un vif intérêt à tous ces détails, car tout ceci prenait l'aspect d'une représentation théâtrale. Un second coup de sonnette retentit : c'était l'homme à l'étoile, qui sonnait. Il ordonna :

— Accusés, entrez !

Toutes les têtes se tournèrent vers la droite, et... tout le cirque partit d'un éclat de rire formidable. Une télègue traînée par un âne efflanqué, pouvant à peine se tenir sur ses jambes, entra cahin-caha, sur la scène ; une paire

d'ailes était attachée sur le dos de l'âne et à son cou se balançait le placard :

Peuple, vois le ridicule de Dieu :
Sur son âne, notre pope monte aux cieux !

La télègue était peinte en rouge et n'avait que deux roues, ovales et quelque peu aplaties ; elle cahotait terriblement, à cause de la forme extraordinaire de celles-ci. Les deux occupants de la télègue pouvaient à grand'peine se maintenir dans ce véhicule : dans l'un d'eux, je reconnus le père Paul ; dans l'autre, le diacre. Père Paul tenait dans ses mains les guides ; le diacre, le fouet.

Personne, pas même moi, ne pouvait s'empêcher de rire devant leurs mines effarées et les gestes désespérés qu'ils faisaient, se cramponnant l'un à l'autre et s'accrochant au rebord de la télègue pour ne pas tomber.

La télègue s'arrêta devant l'estrade et l'homme décoré prononça :

— Accusés, allez prendre vos places !

Père Paul et le diacre descendirent de leur télègue avec difficulté ; ils montèrent sur l'estrade et allèrent s'asseoir dans les fauteuils, face à la table des juges, ils me tournaient donc le dos, ce qui faisait que je ne pouvais voir leurs visages.

Le président invita père Paul à se lever et se mit à l'interroger sur son origine, sa profession, son âge et beaucoup d'autres choses encore... Enfin, il demanda au père Paul s'il se reconnaissait coupable d'avoir fomenté les désordres qui s'étaient produits au moment de la fermeture de l'église et s'il avouait être un contre-révolutionnaire, conspirant contre le pouvoir des Soviets ?

Père Paul répondit :

— Non.

Le diacre, à son tour, fut soumis au même interrogatoire ; toutefois, à la dernière question du président, il répondit affirmativement :

— Oui, j'avoue.

Puis, le président donna l'ordre d'introduire « l'expert » (tout d'abord, je crus que ce mot était un nom de personne).

Lorsque « l'expert » parut sur l'arène, tout le monde, de nouveau, fut repris par un accès de fou rire, tant il était comique dans ses gestes, dans son vêtement, dans sa démarche même. Je le reconnus immédiatement. C'était le même « ministre de Dieu » qui, une fois, avait chanté les « grâces » dans notre caserne. Cette fois, son froc était trop long, et chaque fois que ses pieds s'empêtraient dans les plis, il tombait à plat ventre ; il se relevait et se remettait alors à marcher avec dignité, en rejetant sa tête en arrière, les mains croisées sur le ventre.

Je ne me sens pas capable de relater ici toutes les péripéties de ce procès, ni l'ordre dans lequel elles se déroulèrent, ma mémoire n'en ayant gardé que quelques scènes détachées et encore, par bribes. Le moment où l'on riait le plus fort, c'était celui où le défenseur se mettait debout. Il était tellement gras qu'il lui était impossible de tourner la tête, et le public voyait seulement remuer ses lèvres. D'ailleurs, on n'entendait pas un traître mot de ce qu'il disait et, quant à moi, je reste persuadé qu'il n'a même point parlé du tout et qu'il s'est borné à agiter ses bras, pour décrire dans l'espace des espèces de cercles. Sa mimique était fort expressive ; par exemple, il se saisissait brusquement les cheveux, puis il étendait le bras dans la direction du père Paul, et ses lèvres se mettaient à remuer ; il pointait son doigt vers le ciel, puis commençait à se donner des coups de poing sur la poitrine. Enfin, il se rasseyait, restait un petit moment tranquille, puis se redressait de nouveau et reprenait sa gesticulation.

On se remettait à rire chaque fois que l'expert entamait une discussion avec père Paul. Père Paul, il est vrai, répondait presque toujours... par le silence et ne parlait que sur l'ordre formel du président. L'expert s'attachait surtout à une phrase, toujours la même, avec laquelle il tourmentait le père Paul. Quelle interprétation père Paul donnait-il aux paroles : « Il n'y a pas d'autorité qui ne vienne de Dieu » ?... Je comprenais fort peu de ce qui se disait là ; cependant, lorsque tout le monde riait, je riais également... Mais parfois, je prenais père Paul en pitié. On l'accusait d'être l'auteur des désordres qui avaient eu lieu lors de la fermeture de l'église,

on lui reprochait aussi un certain sermon qu'il aurait prononcé, ainsi que ses sorties contre les Soviets ; tout cela malgré ses dénégations formelles. Parfois aussi, certains spectateurs du procès empêchaient père Paul de parler ; il attendait alors quelque temps debout, en silence, puis baissait la tête et allait s'asseoir à sa place. Il y en avait qui criaient qu'il fallait le condamner à mort.

On faisait au diacre un accueil plus favorable. A ce que j'ai cru comprendre, celui-ci rejetait toutes ses fautes sur père Paul. Mais, peut-être, me trompai-je.

La cause prit beaucoup de temps. Enfin, les juges se retirèrent pour se consulter, tandis que père Paul et le diacre quittaient l'arène dans leur télègue tirée par l'âne, tout comme à leur arrivée. Au moment de monter dans la télègue, j'ai vu père Paul s'essuyer les yeux avec le bord de sa soutane ; il pleurait sans doute.

Après un court intervalle, les juges retournèrent à leur place ; père Paul et le diacre furent alors introduits entre des gardes et placés devant l'estrade. Le président prit un papier et se mit à lire longuement, à voix haute. La lecture terminée, il déclara que le diacre était condamné à un an de prison et père Paul à dix ans de travaux forcés. Père Paul se signa.

Aussitôt après, on baissa la lumière et tout le monde partit.

XVIII

Maintenant, la caserne n'étant plus chauffée, les « sans-abri » n'y venaient que pour passer la nuit ; cela valait quand même mieux que de dormir à la belle étoile. On se couvrait de haillons et de paille, on couchait en tas pour profiter de la chaleur des corps.

Le commerce de Motska périclita, car, à cause du froid, personne ne voulait plus jouer aux cartes. Deux fois, Motska alla jusqu'à allumer le poêle, mais il finit par tout abandonner. Le poêle exigeait trop de bois, et personne ne voulait l'aider ; qui donc aurait voulu se déranger pour les autres ?... Il venait maintenant à la caserne beaucoup de nouveaux gamins, sans que personne trouvât rien à y redire ; tout au con-

traire, dès la tombée de la nuit, des rixes éclataient : les nouveaux venus disputaient leurs places aux anciens.

Une fois, un groupe prit un jeu de cartes chez Motska ; mais leur jeu terminé, non seulement ils ne voulurent rien payer pour la « location » des cartes, mais de plus, et c'était le comble, les cartes elles-mêmes disparurent mystérieusement. Après avoir déversé un torrent de jurons, Motska, secondé par le Pipeur, se livra à des fouilles minutieuses et finalement, exaspéré, fut pris d'un tel accès de rage qu'il saisit le dernier jeu de cartes qui lui restait et se mit à le déchirer, comme s'il voulait infliger une punition à toute la caserne, le Pipeur y compris. Ce dernier eut beau l'implorer :

— Arrête, ne déchire pas !

Motska ne l'écoutait pas. Il continuait son œuvre de destruction, en articulant avec frénésie :

— Là... L'as-tu vu ?... Encore une... Encore !... Je les déchirerai toutes. Que tout s'en aille au diable !...

Après cela, il fit ses paquets qui étaient nombreux, car il possédait pas mal d'objets volés, puis il fourra le tout dans un sac qu'il chargea sur ses épaules et il partit accompagné du Pipeur. Ni l'un ni l'autre ne reparurent jamais à la caserne.

Peu après le départ du Peigne pour la « chasse », il m'arriva malheur. Un soir, je rentrai à la caserne et me dirigeai à tâtons vers le coin, où j'avais ma couche. Hélas !... je trouvai la place prise : il y avait deux « sans-abri » sur ma paille. Je leur dis que cette place était à moi. Ils me répondirent par de grossières injures, puis un des garnements m'allongea un coup de pied dans le bas-ventre. Mes yeux se troublèrent.

A grand'peine, je trouvai sur le plancher une place libre où je m'allongeai, à côté d'un grand inconnu, mais je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, tant je souffrais du ventre.

Pendant plusieurs jours encore, je ressentis de vives douleurs. Je marchais à grand'peine et ne pouvais presque plus sortir dans la rue. Et, lorsqu'au prix de grands efforts je m'y aventurais, c'était en pure perte, personne ne me donnait rien, et je ne trouvais rien à voler. A cette époque, je souffrais tellement de la faim que j'allais fouiller dans les fosses

à ordures, où je dévorais toute nourriture que j'avais la chance d'y trouver, sans même pouvoir mettre un nom sur la « chose » : je ne savais pas ce que je mangeais. D'ailleurs, je ne distinguais plus ni goût, ni odeur ; la pire puanteur ne me faisait plus aucun effet. Mes dents commencèrent à branler, mes gencives saignaient. Ma faiblesse devint extrême et je pris enfin la résolution de solliciter mon admission dans la « maison d'enfants ». Je m'y rendis.

La maison était grande, bâtie en pierres de taille. Je frappai à la porte et, comme personne ne venait m'ouvrir, je sonnai. Un homme vint à la porte. Il me demanda :

— Qu'est-ce qu'il faut?...

Je lui dis :

— Voulez-vous, s'il vous plaît, me recevoir? Voici une semaine que je n'ai pas vu de pain. Je tiens à peine sur mes jambes... Mon père était cordonnier. Il est mort...

Lui me répondit :

— Y a assez de vermine sans toi ici. F...s le camp.

Je ne comprends vraiment pas comment je pus me traîner jusqu'à la caserne. Enfin, je me couchai..., des élancements au ventre, un mal de tête atroce, le vertige... Et qu'est-ce que je vis?... Le garçon, à côté de moi, s'assit sur sa couche..., tira un bout de pain et se mit à le manger. La pièce était plongée dans l'obscurité et on ne voyait que lui et son pain, éclairés par le rayon de lune qui tombait par une grande fenêtre. Je l'examinai, je le détaillai et l'idée me rongeait : comment faire pour lui enlever son pain?

Le gars finit. Il n'avait pas tout mangé et il cacha le reste de son pain dans des chiffons, sous sa tête... Je compris qu'il fallait attendre... attendre, jusqu'à ce qu'il s'endorme, et alors... voler... Mais quel moyen d'attendre, quand les bras, les mains bougent, rampent d'eux-mêmes vers le tas de chiffons sous la tête du garnement?... Je ne sais plus pendant combien de temps je dus me faire violence et comment je réussis à paraître endormi. Enfin, il sombra dans le sommeil et aussitôt je lui subtilisai son pain, puis, doucement, doucement, je rampai vers l'autre bout de la caserne. Là, je mangeai. Une chaleur bienfaisante se répandit aussitôt dans mes veines, je respirai avec aise, et bientôt je m'endormis.

Le matin, je fus réveillé par des cris sauvages. Je levai la tête : le gamin, celui-là même que, la veille, j'avais volé, se trouvait aux prises avec ses voisins de couche : il les couvrait d'injures et les accusait de lui avoir escamoté son pain.

Dans des cas pareils, lorsque deux gars se liguaient contre un seul pour le frapper, c'était la coutume des « sans-abri » de venir en aide aux deux alliés contre l'isolé, tout comme chez les chiens, lorsque toute leur meute s'acharne contre le plus faible d'entre eux et finalement, le déchire... Ah ! comme on le battit alors, ce garçon, jusqu'au sang !.. Et moi, je restais couché et j'admirais... et j'étais content, car je lui en voulais d'avoir possédé un aussi beau pain.

Le matin même, il se passa un événement qui amena un complet changement dans ma vie. La milice vint à la caserne. Les vagabonds adultes furent arrêtés et les autres furent simplement chassés dans la rue. Quel était le but de cette opération ?... Qui le sait ?... Cherchait-on quelqu'un ?... Voulait-on débarrasser la caserne de notre présence ?... Je me rappelle très bien toute la scène, et comment nous dégringolions l'escalier, pareils aux grains de pois qui tombent... On criait, on jurait, on s'écrasait, on lançait à la tête des miliciens tout ce qui vous tombait sous la main... On se disait que si nous avions encore eu nos « mouillés » avec nous, ils auraient donné du fil à retordre aux miliciens... eux. Quant à nous, nous n'étions nullement en mesure de leur tenir tête.

Une fois dans la rue, nous nous mîmes en devoir de bombarder les fenêtres de la caserne avec des cailloux. Mais à ce moment, un autre détachement de miliciens déboucha sur la place et, aussitôt, nous nous sauvâmes à toutes jambes.

Mais où me réfugier maintenant ?... Je m'engageai dans les dédales de la ville, sans but précis, mais ruminant toujours cette question obsédante : « Où vais-je coucher cette nuit ? » Je sortis sur la place de l'Église et, là, j'aperçus des peintres occupés à passer une couche de peinture rouge sur l'église et à orner sa porte d'une inscription soigneusement dessinée : « Le Club des Sans-Dieu. »

Je continuai à avancer et après avoir marché quelque temps, j'arrivai à une gare de marchandises, sur la ligne de chemin

de fer qui desservait la ville. Cela me donna une idée : « Ce serait chouette de partir quelque part. » Je sortis alors sur la voie et contournai les wagons qui s'y trouvaient.

J'arrivai alors près de la pompe où une locomotive faisait de l'eau. Je levai la tête et j'aperçus un homme qui s'y tenait debout... quelqu'un de ma connaissance. Oui, par un extraordinaire hasard, c'était le machiniste que j'avais eu naguère comme voisin de lit à l'hôpital, celui-là même qui avait alors l'habitude de partager avec moi les provisions que lui apportait sa femme et qui m'avait averti qu'on allait m'envoyer à la « maison d'enfants »...

Aussitôt, je m'approchai et je lui dis :

— Bonjour, oncle Jean.

Il jeta un coup d'œil sur moi et me reconnut, lui aussi.

— Et alors?... Qu'est-ce que tu fiches par ici?... Oh! Mais ce que tu as changé quand même... Malade, ou quoi?...

Brusquement, j'eus une inspiration. Comment, pourquoi, cette idée me vint-elle, je ne saurai le dire.

Je lui dis alors tout de go :

— C'est toi, oncle Jean, que je cherche.

— Comment, moi?...

— Aide-moi, lui dis-je, aide-moi à me rendre auprès de mon oncle. Il reste dans une ville sur la Volga. Il va sûrement m'accueillir et me garder avec lui. Il est milicien...

Et je lui donnai même le nom de la ville... Pourquoi me donnai-je un oncle milicien? Lorsque, à notre arrivée à Moscou, on avait refusé de nous laisser passer, Le Peigne avait eu recours à ce stratagème: c'est probablement ce souvenir qui m'inspira cette idée... Mais encore... Cet oncle, que je n'avais jamais vu? Je n'y avais jamais pensé... Pourquoi tout à coup en parlai-je? Je n'en sais rien moi-même...

— Oui... mais comment te réexpédier jusqu'à ton oncle?... Je conduis les trains jusqu'à Tcheliabinsk, pas plus loin... Te confier à un camarade?... Lui, pourrait te conduire jusqu'à Oufa... Allons, monte.

O. POUSINO

(A suivre.)

L'ANGLETERRE ET L'EXTRÊME-ORIENT

« J'AI toujours été d'avis, disait M. O'Connell, que l'empire britannique était un mal nécessaire. Aujourd'hui, on ne semble plus convaincu de sa nécessité. »

Nous étions assis, à table, sur une terrasse ombragée de grands pins. Devant nous s'étendait le merveilleux panorama de la baie d'Along : ses eaux lumineuses et opalescentes et ses innombrables îles se multipliant dans la mer, à l'infini.

Au delà de l'archipel d'Along, à une demi-heure de vol d'avion, se trouve l'île de Haïnan. Les Japonais sont les voisins de l'Indochine.

M. O'Connell, comme son nom l'indique, est Irlandais, donc peu porté à juger avec indulgence les choses d'Angleterre. En outre, il n'a pas quitté l'Extrême-Orient depuis trente ans, c'est-à-dire qu'il connaît bien l'Asie et qu'il ne connaît plus l'Europe. Depuis quelques années, il dirige une mine de charbon dans la région de Hongaï. Il sait bien que son contrat avec une Société annamite ne vaudrait pas cher le jour où l'Angleterre abdiquerait en Extrême-Orient, car si les intérêts territoriaux des Britanniques ne sont pas comparables, au delà de Singapour, à ceux de la France et des Pays-Bas ou même à ceux des États-Unis dans leur protectorat temporaire des Philippines, de par l'importance de son commerce, de ses banques et ses bateaux, l'Angleterre est, sans conteste, la première puissance blanche en Orient.

En dépit de leurs concessions et de leur prestige ancien en

Chine, le bastion des Français en Extrême-Orient est l'Indochine, et l'Indochine est relativement vulnérable. La situation dans la mer de Chine a été bouleversée par l'occupation de l'île de Haïnan. Il est difficile de ne pas se demander si l'on n'a pas été dupe d'un chantage. Les Japonais menaçaient d'occuper l'île, si des munitions étaient envoyées en Chine par l'Indochine. Un embargo, qui n'a été levé qu'au mois d'avril dernier, avait été décrété ; en dépit de cette situation qui leur était favorable les Japonais ont occupé Haïnan à la fin de l'an dernier.

Il est fort probable que beaucoup de ces avions qui participent aux raids sur les villes chinoises du Sud-Ouest partent des bases établies à Haïnan, en survolant, à l'occasion, le territoire français. Ce sont sans doute des raisons impérieuses qui ont empêché les autorités françaises de demander à Tchiang-Kai-Chek l'autorisation d'occuper l'île — autorisation que le généralissime chinois eût été très désireux, bien entendu, d'accorder.

L'Indochine tout entière est menacée de Haïnan, car, militairement parlant, l'Indochine est une île. Les îles se défendent par mer. En dépit de l'effort considérable fait depuis des mois pour développer la défense du pays, la France serait peut-être embarrassée s'il fallait actuellement envoyer des forces navales en Indochine. Il n'y a pas de base navale de premier ordre en Indochine.

La base navale de l'Indochine est à Singapour.

Les Hollandais ont toujours su ce que jusqu'ici d'autres grandes puissances ont très naturellement hésité à reconnaître, qu'ils doivent le maintien de leur empire en grande partie à la police des mers faite par la flotte anglaise.

La base navale des Indes néerlandaises est à Singapour.

La base de Singapour est une des merveilles du monde. Elle a coûté jusqu'ici plus de 20 millions de livres anglaises. Il est à noter qu'une grande partie de cet argent a été trouvé sur place, soit grâce aux dons princiers des sultans malais dont les États sont protégés par la Grande-Bretagne, soit par souscription publique. Certains richissimes Chinois de Singapour ont signé l'année dernière des chèques considérables pour

la défense du pays. La Malaisie britannique est, par son étendue, le territoire le plus riche de la Couronne impériale. Elle le restera sans doute longtemps, car si un jour le caoutchouc synthétique consommait la ruine des caoutchoutiers de la Malaisie, il resterait encore l'étain, qui fait la principale richesse de ces régions et ne craint aucune concurrence. Tous les ans, 47 millions de tonnes de bateaux passent par le détroit de Malacca et tous s'arrêtent à Singapour.

Singapour ne détient donc pas seulement la clef de la mer des Indes, mais est la capitale d'un pays immensément riche. C'est avec raison que les Anglais voient en Singapour la pierre angulaire de leur édifice impérial. La base de Singapour est probablement imprenable, mais pour être plus qu'une place forte et une base d'avions, pour être effectivement la sentinelle avancée pour la protection des intérêts blancs dans la mer de Chine et pour être la base de protection éventuelle de toute l'Australasie britannique, il lui manque le plus important : une grande flotte de guerre.

Les Anglais paient actuellement la folie du Gouvernement travailliste qui, à la Conférence navale de Londres en 1930, s'était engagé sans contre-partie quelconque à désarmer et à détruire cinq grands bâtiments de ligne (quatre *Iron Duke* et un *Tiger*) pour encourager les autres puissances à imiter son exemple.

La présence de ces cinq bateaux suffirait aujourd'hui à retourner complètement la situation en Extrême-Orient.

En 1941, les cinq nouveaux bâtiments de ligne de la classe *George V* auront pris la mer, mais d'ici là il y aura une période creuse. Il s'écoulera donc une période d'au moins dix-huit mois avant que les Anglais puissent utiliser à plein les possibilités qu'offre Singapour. En attendant, la défense de l'Indochine et des autres possessions européennes autour de la mer de Chine doit se baser, surtout, sur l'avion et le sous-marin. Il y a une heureuse coopération entre les forces françaises en Indochine et les forces britanniques à Singapour, dont les récentes conférences d'officiers d'état-major sont la preuve. Les intérêts de la France et de l'Angleterre sont aussi identiques en Extrême-Orient qu'en Europe et partout ailleurs. En outre, les deux pays tiennent les voies

d'accès de la Chine nationaliste, à travers la Birmanie et par le Tonkin. Ces voies, il faut à tout prix les maintenir libres.

Dans les circonstances actuelles, les Anglais n'osent pas détacher à Singapour une flotte adéquate aux besoins de la défense impériale et la situation au delà de cette base restera un peu incertaine jusqu'au moment où il sera possible de constituer une véritable flotte de guerre dans le détroit de Johore.

L'immense programme de réarmement naval britannique se poursuit, pourtant, à un rythme accéléré et, d'ici la fin de l'année 1941, 114 nouveaux bâtiments de guerre prendront la mer. Cette nouvelle flotte, qui équivaut à la moitié de toute la marine britannique en 1914, servira à renforcer non seulement la Home Fleet et la flotte de la Méditerranée, mais également à constituer la flotte de combat, dont l'absence se fait sentir aujourd'hui à Singapour. Soit dit en passant, la flotte anglaise est déjà plus forte que toutes les flottes « ennemies » d'Europe. En sous-marins seulement, il y a une certaine infériorité qui tend d'ailleurs à disparaître très rapidement.

Ici encore, les Anglais paient les erreurs d'années d'aveuglement, car on pourrait beaucoup faire avec dix ou vingt sous-marins de plus dans la mer de Chine.

Partout les Britanniques fortifient leurs points d'appui. Trincomali à la côte est de Ceylan et Aden à la sortie de la mer Rouge ont été récemment mis en état de défense pour commander la mer des Indes. Les Anglais ont d'autres préoccupations en Extrême-Orient. L'Australie s'inquiète. Ses vastes territoires peu peuplés sont défendus par 70 000 hommes de milices, une marine de six ou sept croiseurs et une aviation insuffisante. Port-Darwin, sur les côtes nord de l'Australie, au fond d'une baie très abritée, a été transformé en une admirable base navale, pour servir de point de rassemblement des flottes australiennes et néo-zélandaises, ainsi que des unités de la flotte impériale détachées de Singapour. Le Gouvernement de Londres s'est engagé, paraît-il, vis-à-vis des Australiens, à envoyer une escadre de combat à Singapour dès que la situation deviendrait menaçante pour les dominions du Sud, mais une telle action diminuerait la puissance navale britannique en Méditerranée.

En Océanie, les Anglais ont fortifié les îles Fidji. La côte occidentale du Canada est mise en état de défense, à Victoria, Vancouver, Prince Rupert Island, Queen Charlotte Sound et ailleurs d'importants travaux sont entrepris.

Dans les dix-huit mois critiques qui vont s'écouler en Extrême-Orient, la situation dépendra en grande partie de l'attitude des États-Unis, mais ceux-ci n'ont dans le Pacifique que les bases de Pearl Harbor aux îles Hawaï, Dutch Harbor aux Aléoutiennes, les îles de Guam et Wake et le port de Calvite aux Philippines. Guam et Wake sont à peine fortifiés et, de toutes façons, ils sont perdus dans la grande nébuleuse japonaise d'îles, d'îlots et d'archipels. Calvite ne peut servir que pour des bateaux de faible tonnage. Les autres points d'appui américains n'ont que peu de valeur. Il paraît qu'un commencement de travaux de fortifications a été entrepris à Guam, mais la seule grande et forte base américaine dans le Pacifique reste Pearl Harbor, qui fait partie essentiellement du système de défense des côtes américaines elles-mêmes. Cette base est, d'ailleurs, à plus de 5 000 kilomètres du Japon. L'Amérique ne saurait, sans difficulté, envoyer une grande escadre à Singapour, qui est distant de 12 000 kilomètres de San-Francisco et coupé de ce dernier par des îles qui sont sous le contrôle des Japonais. La ligne de défense américaine passe donc des Aléoutiennes à Hawaï. Il vaudrait donc mieux ne pas compter sans réserve sur une coopération navale américaine pour maintenir l'ordre en Extrême-Orient.

Mais les Américains ont un autre moyen de freiner les Japonais : car les matières premières qui sont indispensables à ceux-ci se trouvent, en effet, ainsi que les crédits indispensables pour les acheter, aux États-Unis.

Dans le cas où, en dépit des difficultés, les États-Unis prendraient part à un conflit en Extrême-Orient, leur base navale serait également à Singapour.

La ligne de défense anglaise se termine à Singapour, qui est, pourtant, à 1 625 milles de Formose et à 2 520 milles de Sasebo, la principale base navale japonaise.

Le Japon a 45 000 kilomètres de côtes à défendre et les îles japonaises ont été puissamment fortifiées : outre les grandes bases de Sasebo, sur la côte sud-ouest de l'île de Kiu-shiu, de

Maizuru, dans le Hondshu et, tournée vers la Russie, Yokosuka qui est la clef de voûte du merveilleux système de fortifications destiné à protéger Tokio et Yokohama, le détroit de Corée est fortement défendu à Shimonoseki, à Iki et à Tshushima ; au sud, Mokpo est un poste avancé. Toute la côte Liaotung-Port-Arthur-Dairen constitue un immense glacis maritime contre le continent à l'ouest de la position principale. La mer intérieure du Japon est protégée vers son milieu par Hiroshima et à Kuré se trouve le plus grand arsenal du pays.

Dans le nord de l'île de Hondshu, une base secondaire a été récemment installée à Ominato. Celle-ci commande les défenses du détroit de Tsugar et complète celles d'Hokodaté au sud de l'île de Hokkaido et en face.

Il n'y a qu'un point faible dans la cuirasse japonaise, la côte occidentale de la mer du Japon, qui est entre les mains des Russes. Le Japon ne se sentira vraiment à son aise que quand il aura fait de la mer du Japon une mer japonaise.

Les bases japonaises aux îles Riu-Kiu, aux Bonins, aux Marshalls, aux Mariannes et aux Carolines sont puissamment fortifiées et de là on pourrait menacer les communications anglaises et américaines. Des bases aériennes de Foutchéou et d'Amoy et ailleurs, les Japonais commandent le Pacifique occidental. Le blocus des côtes de la Chine a été récemment complété par l'occupation de Souatéou et d'autres ports.

L'amiral britannique Keyes, le héros de Zeebrugge, a déclaré que dans ses îles « le Japon est invulnérable ».

Quand le Japon quitta la Société des Nations, un rescrit impérial proclama que son attitude envers « les entreprises de la paix » ne subirait aucune modification. Par sa nouvelle politique navale, néanmoins, dès l'année 1934, les Japonais brisèrent la seule « entreprise de paix » édifiée depuis la grande guerre, c'est-à-dire les accords navals qui avaient duré quatorze ans. Par ces accords, les Japonais avaient, à la fois, fait l'économie de centaines de millions de yens et obtenu la maîtrise du Pacifique occidental, car cette domination reste le but avoué et la raison d'être de la marine de guerre impériale.

Selon l'officieux *Japan Year Book*, la politique navale du Japon se résume ainsi : « Une flotte assez puissante pour défen-

dre le pays contre n'importe quelle force navale qui pourrait être envoyée dans le Pacifique occidental par n'importe quelle puissance navale du monde. »

La tâche devenue traditionnelle de la flotte japonaise est double : d'abord commander les mers qui séparent le Nippon du continent asiatique et ensuite servir de paravent pour empêcher toute ingérence directe en Chine qui gênerait la politique japonaise dans ce pays.

Ces deux buts ont été atteints par les traités de Washington et de Londres. En établissant les proportions 5-5-3 pour les flottes britannique, américaine et japonaise, on fit du Nippon le maître incontesté du Pacifique occidental, tandis que le pacte dit de « non-fortification » assurait au Japon que toute base pouvant servir à une agression éventuelle contre lui serait très éloignée des côtes de l'empire du Soleil Levant.

En prenant sur lui la responsabilité de briser ces accords, le Japon dévoila une partie au moins de ses visées ultérieures.

S'il y a rivalité incontestée entre l'armée et la marine du Japon et si les buts immédiats poursuivis par les deux armes semblent souvent inconciliables, les soldats et les marins sont inspirés d'une commune foi dans les destinées impériales de leur pays.

L'armée s'emploie, comme de juste, à établir une hégémonie sur le continent, tandis que la marine dirige ses regards vers ces « îles du Sud de l'empire hollandais », d'une richesse fabuleuse, dont les Japonais rêvent depuis des générations. C'est à l'impérialisme naval que le Japon doit son expansion récente vers le Sud, l'occupation de Haïnan et l'annexion des îles Spratly. Ces dernières ne sont, il est vrai, que quelques récifs entourant des lagons, mais elles donnent pourtant, au Japon, un point d'appui situé seulement à 400 kilomètres du Bornéo britannique, le seul territoire, avec Hong-Kong, soumis à la Couronne d'Angleterre dans la mer de Chine, et du Bornéo hollandais. Haïnan et Spratly, ces points d'appui et ces postes d'observation, coupent les voies d'accès à l'Indochine et la route de Singapour à Hong-Kong, où les Anglais sont établis depuis 1841, tandis que cette dernière île est isolée de la Chine et pour ainsi dire stérilisée par l'occupation japonaise de Canton, par où pas-

saient 80 p. 100 du ravitaillement de la Chine de Tchiang-Kai-Chek.

L'équipement aéro-naval de Formose est commencé et de là on peut voir, par temps clair, les montagnes de Luzon, la plus septentrionale des îles de l'archipel des Philippines.

On croira moins à une prétendue rivalité sournoise entre la marine et l'armée nippones si l'on se donne la peine d'examiner l'alternance des politiques militaires et navales du Japon.

En 1890, le Japon se compose, essentiellement, de ses îles proprement dites, des Kouriles entre le Kamtchatka et Sakhaline et du groupe Bonin, où la base de Chichi-Jima a été très développée dernièrement, au sud-est de l'archipel japonais et dont la possession a été reconnue aux Japonais par les États-Unis à partir de l'année 1875.

La première guerre soutenue par les Japonais, depuis la malencontreuse expédition de Hideyoshi en Corée à la fin du XVIe siècle, était celle, engagée sans déclaration préalable, contre la Chine en 1894. Hideyoshi avait été battu parce qu'il ne commandait pas la mer et les Coréens avaient une flotte redoutable. Les Japonais, à la fin du XIXe siècle, n'avaient qu'une petite flotte de 50 000 tonnes, mais les Chinois n'en avaient pas du tout. Les Nippons avaient appris qu'il leur fallait à tout prix une forte flotte s'ils voulaient devenir une grande puissance. Cette opération navale contre la Chine se solda par l'acquisition de l'île de Formose, donc par un premier pas vers le Sud.

Pendant la grande guerre, les Japonais s'étant constitué une puissante marine, faisaient, à peu de frais, la police de l'Extrême-Orient. Leurs opérations militaires se bornèrent à la réduction de la place forte allemande de Tsingtao, où pourtant 6 000 hommes tinrent tête à la flotte japonaise pendant trois mois, et à l'occupation gratuite d'une partie de la province chinoise de Chantoung.

Quoi de plus naturel, après ces exploits, que de leur donner, comme « mandataires » de la Société des Nations, les 2 550 îlots et les 1 900 îles ci-devant allemands qui s'étendent, comme une vaste toile d'araignée, au sud et au sud-est des îles japonaises ?

Ce n'est un secret pour personne que les Nippons y aménagent des bases, notamment à Saipan (Mariannes), à Angaur (Palaos) et à Ponapé.

Le drapeau du Soleil Levant est ainsi porté à 2 000 milles vers le Sud et à 2 000 milles vers l'Est et se rapproche ainsi de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de la riche colonie anglaise des îles Fidji.

La superficie totale de ces îles, îlots, atolls et récifs est inférieure à celle du grand-duché de Luxembourg, mais le glacis marin japonais, s'étendant des Bonins vers le Sud et à l'Est, couvre un espace plus vaste que celui de la Méditerranée. Non seulement l'île américaine de Guam se trouve perdue dans les mailles du filet, mais les Nippons commandent les routes entre les États-Unis et l'Extrême-Orient.

La population japonaise de ces îles est déjà plus nombreuse que celle des indigènes et il est significatif qu'il y ait plus de Nippons dans ces archipels que dans tout le Manchoukouo, ce qui démontre d'une façon éclatante la préférence japonaise à la fois pour une vie insulaire et pour un éloignement de la concurrence chinoise.

Un écrivain japonais, qui fait autorité dans les questions navales, M. Masanuri Ito, n'hésite pas à écrire que si les États-Unis étaient en possession de ces îles, « une augmentation de 50 p. 100 de notre flotte ne suffirait pas à assurer notre sécurité ». L'amiral Suetsugu compare ces îles à des « porte-avions naturels ». Les lagons sont, en effet, des bases incomparables d'hydravions et, loin des regards indiscrets, les îles sont fortifiées et abritent déjà des nids de sous-marins.

Une autre étape du programme naval japonais s'accomplit.

De 50 000 tonnes en 1894, à l'époque de la guerre sino-japonaise, la flotte de guerre nippone a augmenté et atteint actuellement plus d'un million de tonnes et un grandiose programme de constructions navales se poursuit activement. En effet, le Japon est aujourd'hui la troisième puissance navale du monde. Dans les mers qui l'intéressent particulièrement pourtant, c'est-à-dire celles par lesquelles il reçoit son ravitaillement et achemine ses principales exportations ; de la Corée aux îles de la Sonde, le Japon est la première et la principale puissance navale et il le restera sans doute longtemps. Pour lui tenir tête effectivement il faudrait que l'Angleterre

et les États-Unis associent leurs flottes ; et même si ces deux puissances pouvaient, ensemble, tenir en échec le Japon à une certaine distance de ses bases, il est fort douteux qu'elles puissent le bloquer dans ses îles sans le concours de la flotte sous-marine russe d'Extrême-Orient.

Il y a à peine deux générations, les Japonais combattaient encore à l'arc. Aujourd'hui l'industrie japonaise est à même de fournir tout à ses forces armées. Jusqu'à la guerre russo-japonaise, tous les instruments d'optique utilisés dans la marine nippone étaient d'origine étrangère. Aujourd'hui, le Japon exporte de tels instruments et d'excellente qualité.

Nous ne pouvons pas exagérer l'effet produit sur les populations indigènes d'Extrême-Orient par la vue de bâtiments de guerre entièrement construits par des Jaunes. Lors des dernières visites d'escadres japonaises à Batavia et à Saïgon, tous les observateurs européens étaient d'accord pour signaler l'émerveillement des populations javanaises et cochinchinoises. Le prestige du Blanc en Orient n'était pas seulement dû au fait qu'il y vivait en maître et en maître riche — il n'y a pas de Blancs indigents en Asie ou il n'y en avait point avant l'immigration de hordes de Russes blancs en Chine — mais aussi au fait qu'il était regardé comme le détenteur de moyens de puissance quasi surhumains. Le phénomène japonais est là pour affaiblir cette croyance.

L'alliance anglo-japonaise devait son origine à des craintes exagérées que l'Angleterre nourrissait à l'égard de la Russie, en qui les Britanniques voyaient l'ennemi principal de leur empire, car, hier comme aujourd'hui, ils connaissaient mal les Russes. Les deux puissances qui ont été de tous temps bien renseignées sur les choses de la Russie sont l'Allemagne et le Japon. L'Allemagne n'a jamais cessé d'entretenir des relations avec la Russie et les Japonais ont toujours bien mesuré ses faiblesses, dont beaucoup découlent, il est vrai, de la situation géographique même de l'immense étendue russe.

Les Japonais, pourtant, n'auraient jamais osé s'attaquer à la Russie sans l'alliance anglaise. La Grande-Bretagne ne

se rendait pas compte que par cette alliance elle minait le prestige et, partant, le pouvoir réel des Blancs en Extrême-Orient.

A l'issue de la guerre contre la Russie, le Japon reçut la Mandchourie du Sud, c'est-à-dire la péninsule de Kwantoung, Dalny, Port-Arthur et, en outre, la moitié méridionale de l'île de Sakhaline. La politique continentale du Japon, en veilleuse depuis 1592, commençait à se réaliser et cette politique se renforça, dès 1910, par l'annexion de la Corée.

En Chine proprement dite, la politique japonaise était moins heureuse. Lors de la révolte des Boxers, en 1900, les soldats japonais foulèrent le sol chinois pour la première fois en conquérants. Les Chinois en conçurent un si profond dépit que les intérêts japonais en Chine en souffrirent beaucoup. Le sentiment antijaponais, sentiment tout nouveau, date de 1900. Il n'a fait que se développer depuis.

Le 13 juillet 1911, la Grande-Bretagne et le Japon conclurent leur troisième traité d'alliance pour une durée de dix ans. A l'expiration de cette période pourtant, en 1921, les relations entre les pays membres de la Société des Nations étaient censées être réglées par l'article 8 du pacte, déclarant que tout traité non enregistré à Genève perdrait, de ce fait, son caractère obligatoire. La Grande-Bretagne consultait ses dominions, dont les avis étaient partagés. L'Australie, très exposée en cas de lutte en Extrême-Orient et grande exportatrice de laine au Japon, désirait vivement le renouvellement du traité. Le Canada y était opposé.

Les Anglais tentèrent de conclure une vague alliance du Pacifique basée sur le désarmement, dont les parrains étaient le général Smuts, de l'Afrique du Sud, et Mr Massey, du Canada. Ni l'un ni l'autre ne semblaient connaître le Japon, ses desseins, son histoire ou sa situation économique.

Après la conférence navale de Washington en 1921, les Anglais se détachèrent des Japonais pour plaire aux Américains, mais aucune contre-partie n'a été obtenue pour un si grand sacrifice, qui renversait toute la politique britannique d'Extrême-Orient.

Fait curieux : après s'être aliéné les Japonais pour complaire à l'Amérique, la Grande-Bretagne ne soutint pas l'Amérique,

la seule fois où celle-ci sembla s'intéresser directement aux affaires de l'Asie orientale en protestant contre l'occupation du Manchoukouo.

La dénonciation du traité anglo-japonais était suivie de près par les premiers travaux tendant à faire de Singapour une grande base navale. Les Japonais, de leur côté, se lançaient dans de grands préparatifs militaires et mettaient en branle leur organisation secrète, afin de contrecarrer partout les plans de l'Angleterre. Le travail des Nippons dans l'Iran, l'Afghanistan, le Siam et les Indes a été depuis lors et continue à être considérable.

Le sentiment antijaponais en Chine, né aux environs de l'année 1900, a été renforcé par les manœuvres japonaises pendant la longue période où les généraux se disputèrent le pouvoir tombé des mains du dernier empereur. Les Japonais n'ont jamais su miser sur le bon cheval en Chine.

En 1915, donc pendant la grande guerre, le Japon imposa à la Chine des traités affirmant la prépondérance japonaise dans le Chantoung, en Mandchourie et en Mongolie. C'était la période des trois principaux « seigneurs de la guerre » au nord du Yang-Tsé. Sun-Yat-Sen résidait alors à Canton, où fonctionna, à partir de 1917, le Kuomintang ou parti national.

Le tremblement de terre de 1923 calma, pour quelques mois, les ambitions japonaises. Il ne faut jamais perdre de vue, en supputant les réactions nippones, que le Japon vit sous la menace de catastrophes naturelles. Les Japonais sont littéralement assis sur un volcan. De ce fait proviennent beaucoup de traits de caractère de ce peuple, si différent des Chinois à l'aise dans leur vaste pays, en dépit des inondations qui dévastent périodiquement certaines de leurs provinces.

En cette même année 1923, Sun-Yat-Sen réorganisa son parti national sur la base des « Trois Principes du Peuple », c'est-à-dire : indépendance nationale, gouvernement démocratique et rénovation sociale. De 1921 à 1925, le fondateur du Kuomintang reconstitua son armée avec le concours de conseillers soviétiques, car Sun-Yat-Sen préconisa toujours une

collaboration sino-soviétique pour lutter contre tous les impérialismes en présence en Chine, ceux des Blancs aussi bien que celui des Japonais. A son origine, la politique du Kuomintang n'était point spécifiquement antijaponaise ; elle était tout autant, sinon davantage, antianglaise et antiaméricaine.

En 1924, les puissances ont permis aux Soviets d'annexer la Mongolie extérieure sans même une protestation. Les Japonais, non sans logique, se sont dit : « Alors, pourquoi pas la Mongolie intérieure pour nous? »

Dès 1926, pourtant, Tchiang-Kai-Chek et Ouang-Tching-Ouei se séparèrent des communistes russes et chinois. Après Canton, Hankéou était repris aux éléments d'extrême-gauche. Les nouveaux chefs du Kuomintang s'étaient aperçus que les conseillers militaires russes ne valaient pas grand'chose et ils commencèrent à s'adresser aux Allemands. En 1927, Tchiang-Kai-Chek occupa Nankin et, au début de l'année suivante, l'homme de paille des Japonais, Tchang-Tso-Lin, bien que maître de toute la Chine du Nord, se laissa chasser de Pékin par les troupes sudistes de Tchiang-Kai-Chek, à peine équipées et mal armées.

Le Kuomintang transféra sa capitale à Nankin, proclamé capitale de la république. La politique japonaise de soutien du Nord contre le Sud avait fait faillite. Il est à noter que la date assignée pour la présentation du mémorandum Tanaka à l'empereur du Japon est le 25 juillet 1927. Les Japonais avaient décidé de s'emparer de la Mandchourie, où la situation intérieure difficile permit aux soldats japonais de provoquer à Moukden, en 1931, l'incident qui mena à la proclamation de l'indépendance du Manchoukouo. Entre temps, le particularisme chinois se réveilla et des centres communistes se formèrent dans de nombreuses provinces du centre et du sud.

En 1932, les Japonais tentèrent de s'emparer de Changhaï, mais ils subirent une grave « perte de face » en se retirant de Changhaï devant la défense chinoise organisée par les instructeurs allemands au service de Tchiang-Kai-Chek.

La première campagne de Chine se termina par l'armistice de Tang-ka, fin mai 1933 ; le Manchoukouo prenait sa forme définitive et une zone démilitarisée était créée dans le Hopei

septentrional. Le Gouvernement de Tchiang-Kai-Chek avait trouvé ce qu'il faut à tout régime révolutionnaire et nationaliste : une grande haine que partageaient toutes les classes de la société. A partir de ce moment, la tâche spirituelle de Tchiang-Kai-Chek devenait beaucoup plus facile. Partout, les gouvernements locaux se soumirent. L'unité de la Chine était faite, au moins administrativement.

Après la lutte de 1932, les exportations japonaises vers la Chine tombèrent du cinquième au seizième rang. Les Japonais réagirent contre ce boycottage en établissant des fabriques camouflées et en organisant sur une vaste échelle la contrebande, surtout celle des narcotiques, dont ils inondaient et inondent encore la Chine, suivant un plan étudié et établi en vue de l'abrutissement et de l'appauvrissement de la population.

De 1933 à 1935, les Japonais s'emparaient des provinces du Jehol, d'une partie de celle de Chahar et de la partie nord-est de celle de Hopei.

Le 8 juillet 1937 eut lieu l'incident sino-japonais près de Lou-Kou-Tchiao et du pont Marco-Polo, qui servit de prétexte à la nouvelle invasion japonaise de la Chine nationaliste.

La thèse officielle japonaise, pour expliquer l'invasion, était la suivante : la souveraineté chinoise, ainsi qu'elle avait été définie par le Pacte des Neuf Puissances — États-Unis, France, Grande-Bretagne, Italie, Belgique, Pays-Bas, Portugal, Chine et Japon (cette énumération est édifiante) — garantissant la souveraineté, l'indépendance et l'intégrité territoriale et administrative de la Chine, n'existait plus. Le Kuomintang, d'après Tokio, était violemment xénophobe, ce qui était vrai, et sombrait dans le désordre, ce qui n'était pas vrai. Les Japonais prétendaient vouloir isoler la Chine de la Russie bolchéviste, pour l'empêcher de devenir complètement communiste.

Il faut admettre que l'attitude chinoise, entre les deux invasions, n'avait pas été faite pour arranger les choses. Le Chinois possède un profond orgueil qui ne le cède en rien à celui des Japonais. Si vous ajoutez à cet orgueil naturel un complexe de supériorité culturelle qui manque au Japonais, vous vous expliquerez une attitude qui s'est affirmée plus

nettement encore après l'échec des entreprises japonaises à Changhaï en 1935. Cette attitude ne s'est pas manifestée à l'égard des seuls Japonais — et tous les étrangers ont pu se rendre compte que la profonde xénophobie des Chinois s'est révélée non moins grande envers les Blancs qu'envers les Japonais [1].

Le premier et le seul succès militaire que les Chinois aient remporté sur les Japonais, à Tai-Erh-Tchouang, était dû à la ligne de défense construite par les Allemands, en 1935, et au rôle joué par leurs officiers. Depuis lors, les Chinois, suivant les conseils des officiers allemands (qui ont été finalement rappelés par Hitler sur les instances des Japonais), évitent de livrer bataille, battent en retraite et font harceler l'ennemi par des bandes d'irréguliers.

La supériorité japonaise en équipement, matériel, aviation et en artillerie est écrasante et pourtant les Japonais ne peuvent pas arriver à briser la résistance de Tchiang-Kai-Chek. En renouvelant la tactique des Russes en 1812, les Chinois ont entraîné l'ennemi loin de ses bases et démontré que la valeur de l'armée japonaise était surestimée.

Les intérêts britanniques en Chine s'élèvent à plus de 400 millions de livres, soit environ à 80 milliards de francs. Les capitaux anglais constituent 58 p. 100 des placements étrangers en Chine et 65 p. 100 des capitaux anglais sont concentrés à Changhaï.

Le commerce britannique en Chine n'occupe, pourtant, que le troisième rang, après celui des États-Unis et du Japon. Les placements américains, par contre, sont beaucoup plus importants au Japon qu'en Chine et le commerce américain avec le Japon est cinq fois plus grand que le commerce sino-américain. En effet, le Japon est tributaire des États-Unis pour le pétrole et pour 75 p. 100 du coton, et l'Amérique achète presque toute la soie grège et les soieries du Japon. Les capitaux américains en Chine ne dépassent pas 100 millions de dollars.

1. Voir à ce sujet l'article de madame A. David-Neel publié dans la *Revue de Paris* du 1er juillet 1938, *Xénophobie chinoise*.

Économiquement, donc, l'Amérique a des liens incontestables avec le Japon.

Avant 1937, le Japon ne tirait que 5 p. 100 de ses importations de la Grande-Bretagne. Du reste de l'empire et surtout de l'Australie, pourtant, les Japonais importaient 20 p. 100 et bien que ces chiffres aient baissé de 50 p. 100 depuis la guerre il reste presque impossible aux Australiens de vendre leur laine à Tokio et, en même temps, d'exclure les produits japonais de leur marché. Les relations entre la Grande-Bretagne et le Japon sont donc d'une grande complexité et il faut se le rappeler quand on parle de représailles économiques éventuelles.

Les trois centres de l'influence britannique en Chine sont : 1° La région de Tien-Tsin et Pékin ; 2° Changhaï et le Yang-Tsé ; 3° Hong-Kong et Canton. Ces trois régions se trouvent aujourd'hui soit neutralisées soit dangereusement menacées. Les intérêts britanniques en Chine sont « gelés ».

Le conflit en Chine pèse très lourdement sur la liberté d'action de l'Angleterre. Au fond, pourtant, les Japonais envisagent toujours un arrangement avec elle. Ils savent que la situation actuelle en Chine risque de durer, que le Gouvernement de Tchiang-Kai-Chek est effectivement soutenu, que la partie la plus riche de la Chine leur échappe, s'ouvre aux étrangers et sera toujours une menace pour le régime qu'ils ont péniblement installé en « Chine occupée ».

Tant que la Chine nationaliste existe — et elle comprend les trois quarts du territoire chinois — la situation des Japonais ne peut être que précaire. D'où les déclarations japonaises affirmant que, si les Anglais cessent de soutenir le Gouvernement de la Chine nationaliste et s'ils consentent à des modifications du régime des concessions, il serait facile de trouver une base d'entente entre la Grande-Bretagne et le Japon. Évidemment.

Jusqu'ici les opérations japonaises ont été savamment combinées... avec les crises européennes : c'est à la suite de la guerre d'Abyssinie que les Japonais ont déclenché leur

« incident » en Chine. Munich a précipité l'occupation de Canton et la neutralisation de Hong-Kong que, selon le « Kokumin Shimbun », les Anglais devraient présentement rendre aux Chinois, c'est-à-dire aux Japonais.

Mais l'attaque et le blocus des concessions ont été surtout, comme nous le verrons, dictés par des considérations d'ordre monétaire et économique.

Les Japonais, d'autre part, savent que si, à la longue, le temps pourra travailler pour eux, en ce qui concerne les problèmes immédiats il faut qu'ils se hâtent. Dans dix-huit mois, l'Angleterre aura à Singapour une flotte capable, sinon de réduire les Japonais dans leurs îles, ce qu'elle se garderait bien de tenter, du moins de protéger effectivement l'Indochine française, l'empire hollandais, de rétablir la situation à Haïnan, à Hong-Kong et à Changhaï. Pendant ces dix-huit mois, si les Japonais n'arrivent pas à battre Tchiang-Kai-Chek et à détruire son Gouvernement, tous leurs efforts en Chine occupée seront compromis. Les Japonais ne peuvent rien pour empêcher les Chinois de recevoir des armes de Russie, de Birmanie et d'Indochine et tant que l'armée russe de Sibérie sera massée sur la frontière du Manchoukouo, ils ne pourront pas employer la totalité de leurs forces en Chine.

Le fait est que, après deux ans de guerre, les Nippons en sont encore à se demander comment arriver à leurs fins. En Chine, si l'ère d'atrocités organisées semble terminée, l'arbitraire de la police japonaise paralyse beaucoup plus la vie civile qu'elle n'assure le maintien de l'ordre.

Les divers gouvernements installés par les Japonais en Chine occupée sont faibles, corrompus et dénués de prestige. Le Japon espère toujours remporter de telles victoires, dans un proche avenir, qu'il lui devienne possible de constituer un gouvernement central assez fort pour mener à bien ses programmes financiers, monétaires et économiques. Il y a des gouvernements « réformés » ou « autonomes » à Pékin et à Nankin qui sont censés être l'expression du « Ta-Tao » ou « Grande Voie », c'est-à-dire de « l'ordre nouveau ». Ces dernières semaines, un nouveau gouvernement a été constitué à Nankin, sous le titre de « Tchou-Min » ou gouvernement de « Tout le peuple ». Il est présidé par Ouang-Tching-Ouei et rem-

placera le Gouvernement réformé de Nankin, avec juridiction sur tout le territoire situé au sud du chemin de fer de Lunghaï. Mais il semble douteux que ce politicien malchanceux dispose d'assez de prestige pour accomplir la tâche qu'on lui a assignée : lors de sa visite à Pékin, il y a quelques jours, il s'est vu refuser un entretien avec le général Wou-Pei-Fou, qui commande là-bas. La situation des Japonais en Chine, après deux années de lutte, est donc à peu près la suivante : les Nippons occupent les grandes villes de la Chine orientale et détiennent les principales lignes de communications. Le paysan chinois, dégoûté d'être pillé par les irréguliers chinois, cesse de cultiver sa terre. Le coton chinois, qui devait remplacer le coton importé des États-Unis, manque et l'envahisseur est obligé d'importer de la farine pour l'alimentation des villes. Le matériel roulant des chemins de fer est en mauvais état et il ne circule aucun de ces trains qui font l'émerveillement du voyageur au Manchoukouo. Les Japonais ont mis la main sur toute l'industrie du pays, mais très peu de fabriques sont en état de marche. Le commerce échappe complètement à l'envahisseur, qui ne possède ni les hommes, ni la connaissance de la langue et des mœurs, ni l'adresse commerciale nécessaires.

Par contre, les douanes et la gabelle, les deux sources de revenus d'État sur lesquelles étaient gagés les emprunts étrangers, presque toutes les lignes de chemins de fer, les communications fluviales, les banques et tout ce qui représente les forces vives du pays sont aux mains des Nippons. De grandes Sociétés ont été fondées pour l'exploitation des régions occupées ; ce sont des répliques de la Société Sud-Mandchourienne, qui a puissamment contribué au développement du Manchoukouo.

De même que Mussolini avait raison de saluer avec joie les sanctions imparfaites qui lui permettaient de rejeter sur la Société des Nations la responsabilité de ce qui n'était, en somme, que le résultat des fautes et des erreurs de son régime, il est fort probable que le Japon n'a pas été mécontent de pouvoir attribuer à la guerre de Chine une situation financière fâcheuse qui en réalité existait déjà auparavant. Mais bien entendu la guerre elle-même n'a fait qu'accroître le

désordre financier et, après une année seulement de lutte, le Japon s'est vu forcé de décréter des mesures plus draconiennes que celles connues par l'Allemagne assiégée après trois ans de guerre. Le fait est que, derrière une façade assez imposante, il manque au Japon presque tout le fondement qui fait la force des vieilles nations de l'Europe. Le « capitalisme » est un phénomène bien récent au Japon, où le standard de vie est incroyablement bas. Nul pays, par conséquent, n'est plus indiqué pour l'adoption d'une politique totalitaire.

Bien avant 1937, la grande faiblesse du Japon était sa monnaie, qui baissait depuis des années. Le phénomène laissait présager que, tôt ou tard, les Japonais chercheraient une aventure qui pourrait leur permettre de constituer l'empire d'Extrême-Orient et d'organiser une vaste autarcie.

Que cherche le Japon en Chine? Il est de toute évidence qu'il ne saurait y voir un déversoir pour son trop-plein d'hommes. Si la population japonaise s'accroît de près d'un million par an, celle de la Chine augmente, prétend-on, de 14 millions.

Les visées nippones sont triples : on espère créer en Chine un marché sous le contrôle absolu du Japon, y trouver un réservoir presque inépuisable de matières premières et maintenir la Chine dans un état d'industrialisation complémentaire de celui du Japon.

La guerre de Chine coûte entre 20 et 30 millions de yens par jour. Les échanges commerciaux japonais baissent chaque jour. La question se pose de savoir si le Japon peut faire face aux charges qui découlent de cette guerre sans faire appel à l'aide financière de l'étranger, qui verrait là une occasion non seulement de récupérer une partie de ses pertes, mais également d'imposer des conditions politiques.

Le Japon a choisi une solution autarcique et il constitue ou il cherche à constituer un bloc totalitaire englobant le Manchoukouo, la Mongolie intérieure et la Chine occupée. Les ressources du « bloc » sont immenses et elles sont, pour la plupart, inexploitées.

Le problème qui se pose pour les Japonais est de savoir s'ils peuvent « tenir » assez longtemps pour pouvoir attendre la réalisation de leur dessein.

Le bloc-yen a été formé. Toutes les nouvelles monnaies, mises en circulation par les Japonais sur le continent, le yuan mandchou, le yuan mongol, le yuan fédéral de la Chine du Nord, le « scrip » de la Chine centrale, etc., ont été liées et rattachées au yen.

Il n'y a, naturellement, presque aucune couverture pour ces devises. Le fait est que le Japon poursuit une politique tant financière qu'économique d'une grande audace. Pour tâcher d'équilibrer sa situation, le Japon a donné cours forcé à ces nouvelles monnaies fantômes, qui servent non seulement à monopoliser les exportations chinoises, mais également à procurer aux Japonais des devises étrangères : tout le commerce des devises est centralisé par la Banque d'État Fédérale et par la Yokohama Specie Bank.

Les monnaies « fédérales » ne coûtent aux Japonais que la peine de les imprimer, mais elles permettent aux envahisseurs de s'emparer de toute la Chine occupée, du produit du travail de ses habitants et de ses matières premières. En effet, les Chinois, sans très clairement s'en apercevoir, paient quotidiennement une immense indemnité de guerre aux Japonais, tout en finançant l'agression contre leur propre pays.

C'est un crime sévèrement réprimé que de posséder des dollars nationalistes en Chine occupée. Les Chinois ont exporté beaucoup de leurs capitaux en Chine non occupée ou à l'étranger ou bien les gardent cachés chez eux : aussi sont-ils obligés de se servir des devises mises en circulation par les Japonais pour toutes les transactions de tous les jours. Le paysan vend ses produits contre des yuans et, avec eux, il achète des produits japonais ou des produits fabriqués pour le compte des Japonais.

Pourtant le cours des yuans faiblit sans cesse, car il y a un vice d'origine dans tout ce système habilement conçu. L'appareil autarcique est faussé par les concessions étrangères, où les spéculateurs de toutes sortes, y compris des Japonais, se hâtent de vendre des yuans contre des monnaies saines. En mars de cette année, les financiers japonais, alarmés de cet état de choses, décidèrent de renforcer le contrôle à l'entrée des concessions de Tien-Tsin, afin d'obliger les habitants d'accepter le cours arbitrairement fixé de 14 pence anglais pour un yuan.

La monnaie japonaise de la Chine continuait pourtant à baisser, entraînant avec elle le yen lui-même, puisque celui-ci est lié au pair aux monnaies fédérales. Comme le yen est la seule monnaie du groupe qui ait une valeur internationale, les yuans se transformaient en yens et les yens en n'importe quoi.

Voilà pourquoi les concessions ont été assiégées, pourquoi maints nouveaux ports ont été occupés.

Naturellement, si les Japonais gagnent la course, les yuans auront une valeur réelle. *Théoriquement*, n'importe quelle monnaie ayant cours en Chine pendant quelques années, devrait se hausser à sa valeur nominale, si grandes sont les ressources du pays...

Le phénomène japonais a bouleversé tout en Orient et, partant, dans le monde entier.

Le prestige de la Grande-Bretagne est celui de toute la race blanche. Tout l'empire vit de ce prestige, sauf peut-être le Canada. En Extrême-Orient, l'Indochine et les îles de la Sonde seraient aussi menacées par un grand affaiblissement de la Grande-Bretagne que n'importe quelle partie de l'empire britannique.

Si l'Extrême-Orient est perdu pour l'Angleterre, aucune autre puissance blanche ne pourra prendre sa place.

Les dix-huit mois à venir décideront de l'avenir de tous les Blancs en Extrême-Orient.

Comme l'a constaté si perspicacement M. André Siegfried, dans un récent écrit sur l'Angleterre : « Il s'agit de l'Europe et de sa place dans le monde, de la civilisation occidentale, de la race blanche elle-même et du domaine qu'elle gardera finalement sous son contrôle. La réponse dépendra largement du sort de l'empire britannique, de la position qu'il pourra ou voudra conserver. Ses faiblesses sont connues : la principale est son étendue même et la vulnérabilité des lignes de communication ; mais on ne dit pas assez sa force, qui réside surtout dans le loyalisme unanime des sujets de race blanche du roi George VI. L'empire est l'expression d'une civilisation

à laquelle ses membres sont profondément attachés et qu'assurément ils sauraient défendre contre d'autres, s'il le fallait. Les États-Unis, sous quelques réserves, appartiennent à cette même civilisation, dont leur élite sait qu'ils sont solidaires. » Dans les circonstances présentes la Grande-Bretagne n'a aucun intérêt à presser la marche des événements. Quant aux Japonais, engagés comme ils sont dans les affaires de Chine, ils ne sont pas actuellement en état, quelle que soit la puissance réelle de leur marine, de se lancer dans d'autres aventures tant que la situation en Europe n'a pas empiré. Mais dans cette hypothèse les raisons qui provoquent actuellement la réserve des États-Unis seraient considérablement affaiblies et selon toute vraisemblance il en résulterait un accord anglo-franco-américain dont les conséquences seraient incalculables.

ALAN HOUGHTON BRODRICK

LÉONARD DE VINCI

Une exposition, organisée par la ville de Milan, donne pour la première fois une idée complète du génie varié de Léonard de Vinci. Un comité de savants, d'érudits, d'historiens, d'artistes et de poètes, présidé par M. Giorgio Nicodemi, y a mis ses soins. Aux dessins, qui sont nombreux, et à quelques tableaux, on a joint une documentation de notes scientifiques et de projets de machines. On a réussi à réaliser quelques-unes des idées de ce grand ingénieur. Tantôt ce sont simplement des inventions d'ordre industriel : une presse typographique, une machine à tresser les cordes, une machine à construire des miroirs métalliques concaves, bandes de cuivre produites par un laminoir et soudées. Tantôt ce sont des tentatives que l'état de la science ne lui permettait pas d'appliquer réellement, mais où il anticipait prophétiquement sur l'avenir, et qui ont été réalisées plusieurs siècles après lui ; il a pressenti le transport de la force, et, si l'on veut, la traction automobile et l'avion. Ainsi, devant l'œuvre réunie, renaît l'éternel problème, comment faire tenir dans l'unité d'un esprit tant de dons?

Il est trop simple de considérer Léonard comme un assemblage d'êtres divers. Quand on a dit qu'il y a en lui un peintre, un musicien, un mathématicien, un physicien, un anatomiste, un architecte et un hydraulicien, on n'a rien dit. Ce grand homme n'est pas une colonie de génies différents, qui seraient tous morts aujourd'hui, sauf l'artiste, lequel est immortel.

Le problème est de ramener cette gerbe d'énergies à l'unité d'une âme vivante.

Problème d'autant plus difficile que nous ne savons absolument rien de la vie sentimentale de cet homme. Les cinq mille pages de ses manuscrits ne contiennent pas une indiscrétion. Il a exprimé son horreur du désordre physique de l'amour. « L'amour dans sa fureur, dit-il, est chose si laide que la race humaine s'éteindrait si ceux qui le font se voyaient. » Je ne suis pas sûr du crédit qu'on doit accorder à ce texte. Le mépris que montre Vinci est partagé par beaucoup de personnes qui ne croient pas devoir, pour si peu, se priver de s'enlaidir ainsi, et la continence pour raison esthétique n'a d'exemples que chez les non-conformistes. Les Grecs trouvaient pareillement que les joueurs de flûte étaient hideux ; ils leur masquaient le visage, après quoi ils les écoutaient avec une volupté troublée. Ils se contentaient de retirer à Apollon l'invention de cette musique dégradante et de l'attribuer à quelque dieu hirsute ou chèvre-pied. Ils se mettaient ainsi d'accord avec eux-mêmes. Un compromis de ce genre est à l'origine de bien des plaisirs.

Paul Valéry, qui cite cette condamnation apollinienne de l'agitation satyrique, y lit la pensée même de Vinci : « Ce mépris, dit-il, est accusé par divers croquis, car le comble du mépris pour certaines choses est de les examiner à loisir. Il dessine donc çà et là des unions anatomiques, coupes effroyables à même l'amour. La machine érotique l'intéresse, le mécanisme animal étant son domaine préféré ; mais... une transfiguration en bêtes, cela semble n'exciter en lui que répugnance et que dédain. » Et Valéry ajoute encore : « Ce regard assez froid sur la mécanique de l'amour est unique, je crois, dans l'histoire intellectuelle. »

On m'excusera d'avoir insisté sur ce point, mais on comprend bien que, s'il faut considérer ce grand homme comme retranché de toute cette partie de la vie naturelle par laquelle nous sommes engagés dans la nature universelle, dans sa suite et dans sa durée, l'idée que nous pouvons nous faire de lui sera étrangement changée. Il est vrai que d'autres se refusent à admettre cette absence de passions chez Léonard. Il est vrai aussi que les Freudiens prendront leur revanche en soutenant

que la *libido* n'est pas éliminée et qu'elle en est quitte pour prendre des déguisements, quelquefois singuliers. C'est même ce qu'ils ont fait, non sans quelque scandale. Pour nous, contentons-nous d'avouer que nous ignorons toute cette part de l'existence de Vinci. On cite des phrases de lui, qui le font ranger au nombre des néoplatoniciens : « Qui ne refrène pas la volupté s'abaisse au rang des brutes », ou bien : « Quand l'amant est uni à l'aimé, alors il est en paix », ou bien: « La connaissance conduit à l'amour ». Mais il me paraît difficile de tirer des conclusions de ces aphorismes.

En voilà cependant assez pour modifier cette idée d'un génie universel, si légèrement attribué à ce grand homme. Il est encore toute une autre partie de l'univers qui lui échappe. Il n'est pas, ou il est fort peu métaphysicien. M. Valéry cite une pensée de lui sur la mort, et cette pensée est en effet remarquable. « L'organisation de notre corps est une telle merveille que l'âme, quoique chose divine, ne se sépare qu'avec les plus grandes peines de ce corps qu'elle habitait. Et je crois bien que ses larmes et sa douleur ne sont pas sans raison. » Et Valéry fait remarquer que cette philosophie est exactement celle de saint Thomas : « Sur le point de l'âme, dit-il, la voici toute comparable à la philosophie de l'Église. L'Église — pour autant, du moins, que l'Eglise est thomiste — ne donne pas à l'âme séparée une existence bien enviable. Rien de plus pauvre que cette âme qui a perdu son corps. Elle n'a guère que l'être même : c'est un minimum logique, une sorte de vie latente dans laquelle elle est inconcevable pour nous, et sans doute pour elle-même. Elle a tout dépouillé : pouvoir, vouloir ; savoir, peut-être ? Je ne sais même pas s'il lui peut souvenir d'avoir été, dans le temps et quelque part, la forme et l'acte de son corps. Il lui reste l'honneur de son autonomie... Une si vaine et si insipide condition n'est heureusement que passagère — si ce mort, hors de la durée, retient un sens : la raison demande, et le dogme impose, la restitution de la chair. » Sauf erreur, je crois me rappeler que saint Thomas va singulièrement loin dans ce sens, et qu'il dit en propre que seule

une espèce de miracle assure la survie de l'âme entre le jugement particulier et le jugement général, c'est-à-dire dans le temps qu'elle est dépouillée de la chair.

Que, sur ce point, la pensée du Vinci coïncide avec le semi-matérialisme thomiste, cette coïncidence peut tenir à ce que le Vinci, quoi qu'on dise, est, par bien des tendances, tout comme Pic de la Mirandole, un homme en qui le Moyen-âge atteint son suprême épanouissement. Au surplus, la phrase en question se trouve dans le *Traité de la peinture*. Elle traduit, bien plus qu'un sentiment métaphysique, une émotion esthétique ; une émotion morale aussi, car en raison de cette perfection du corps, Léonard interdit de tuer. Il allait cependant voir pendre les condamnés. Mais la curiosité de ce cas particulier de mécanique était plus forte que tout, et aussi la passion de faire des croquis.

Son attitude personnelle vis-à-vis de la religion est assez libre, et il ne s'est pas fait faute de railler les prêtres. Il aimait mieux, dit Vasari, être bon philosophe que bon chrétien. A la fin de sa vie, les témoins que Léonard fait venir, et devant qui Francesco Melzi jure de respecter son testament, sont des prêtres et des moines. « Se voyant près de la mort, dit encore Vasari, il s'appliqua à s'informer des usages catholiques et de notre bonne et sainte religion chrétienne. Puis il se confessa en pleurant beaucoup et tout contrit, bien qu'il ne pût plus se tenir sur ses pieds, s'appuyant sur les bras de ses amis et de ses serviteurs, il voulut recevoir le saint sacrement hors de son lit. » Au surplus, si l'on ne voit guère (sauf dans l'*Annonciation* du Louvre, œuvre d'extrême jeunesse), trace de piété dans sa peinture, s'il a remplacé dans ses tableaux religieux le recueillement par l'anecdote gracieuse, ses écrits, du moins, sont remplis de l'émerveillement que lui donne le Créateur. De la nature, il remonte sans cesse à son auteur.

Nous avons bien pu surprendre chez Léonard un trait de conformisme thomiste. Mais il n'est pas douteux qu'ayant vécu toute sa jeunesse dans cette Florence ardemment platonicienne, il a connu, à travers Marsile Ficin, non seulement Platon lui-même, mais Plotin, Denys l'Aréopagite et les fragments conservés des 36 000 volumes d'Hermès Trismégiste.

Or, quelle est l'idée profonde de Marsile Ficin? Retenir dans le christianisme ce qu'a de vrai et de beau l'antiquité et l'enrichir encore en lui donnant sa vraie valeur : ce qui est d'ailleur une idée du moyen âge. Or, les écrits de Léonard fourmillent d'allusions aux œuvres de Marsile Ficin. Enfin quelques années avant sa mort, il écrit sur la couverture d'un de ses manuscrits : *Ermete filosofo*. C'est d'Hermès Trismégiste qu'il s'agit. Et quelle doctrine trouve-t-on dans ce qui subsiste sous ce nom? Que Dieu donne à l'homme le sens pour le connaître, la raison pour le chercher, l'intelligence pour avoir le bonheur de le comprendre. Mais l'homme, tombé dans la prison du corps, y doit combattre douze bourreaux, dont le plus puissant est l'Ignorance. Car l'ignorance du plan de Dieu et de son propre destin plonge l'âme dans la tristesse. La Tristesse la repasse à l'Intempérance, et de là par la Concupiscence, l'Injustice, l'Avarice, l'Erreur, l'Envie, la Ruse, la Colère, la Témérité, l'homme arrive enfin aux mains du dernier bourreau, qui est la Méchanceté. La Connaissance de Dieu chasse ces tortionnaires et appelle la Joie, qui amène après elle la Vérité. « La naissance idéale est accomplie, écrit Fred Berence ; l'initié, devenu ouvrier de l'Intelligence, est associé au plan divin qui est le retour de l'Univers à Dieu. »

Comment n'être pas frappé de la ressemblance entre cette morale et le plan même qu'a réalisé la vie de Léonard? Tout s'y retrouve, l'existence purgée de passions, la bonté (enfant il achetait des oiseaux en cage pour leur rendre la liberté et un voyageur le comparait aux gazzaroles de l'Inde, qui ne permettent pas qu'on nuise à aucun être vivant), enfin la fièvre de la connaissance, la passion de comprendre la nature.

A trente ans, dans une lettre célèbre à Ludovic le More, il énumère les secrets qui lui sont propres. Or, ces secrets, qui sont au nombre de neuf, sont des secrets d'art militaire. Un procédé pour construire des ponts légers et transportables ; un autre pour mettre à sec les fossés d'une place qu'on assiège ; un troisième pour miner par les fondations une forteresse que son emplacement met à l'abri du canon ; un quatrième,

dans les mêmes conjonctures, pour remplacer l'artillerie par des catapultes. Il sait aussi creuser des passages sous les fossés ou sous les fleuves. Il peut construire des canons d'un modèle nouveau et, en particulier, un canon mobile à tir incendiaire. Enfin ceci, qui est vraiment stupéfiant, car c'est le principe même des chars d'assaut : « Je puis construire des voitures couvertes, sûres et indestructibles, portant de l'artillerie qui, entrant dans les rangs ennemis, brisera les troupes les plus solides et que l'infanterie peut suivre sans obstacles. » Il se flatte enfin de pouvoir mettre à la mer des vaisseaux qui bravent le feu. On ne peut guère comprendre ce passage si l'on ne se souvient qu'à cette époque les ingénieurs italiens étaient les premiers du monde. Tout l'art de la fortification moderne et de la poliorcétique vient d'eux. Les propositions que fait Léonard au prince ne sont pas toutes réalisables. Toute tentative de passer sous les rivières est contrariée par la nappe phréatique, et celle-ci ne put être franchie que par la congélation artificielle, dont on n'avait pas l'idée au xve siècle. Mais le reste n'est que la solution de problèmes précis auxquels tout le monde pensait. Ce ne sont pas les chimères d'un rêveur isolé. Dans un pays où foisonnent les entrepreneurs de travaux militaires (l'artillerie était alors une entreprise), Léonard prend place au milieu d'eux.

Ce n'est qu'en dixième lieu qu'il ajoute enfin : « En temps de paix, je crois que je puis égaler n'importe qui en architecture, et en construisant des monuments privés ou publics, et en conduisant de l'eau d'un endroit à un autre. Je puis exécuter de la sculpture en marbre, bronze, terre cuite ; en peinture, je puis faire ce que fait un autre quel qu'il puisse être. En outre, je m'engagerais à exécuter le cheval de bronze en la mémoire de votre père et de sa très illustre maison de Sforza. »

Mais avant d'aller plus loin, rappelons qui est le Vinci. C'est le fils naturel d'un notaire et d'une paysanne. Il est né en 1452, entre Florence et Pise. Sa naissance fut le signal de la rupture entre ses parents. On maria la mère à un homme de sa condition qui n'y regarda pas de trop près. Le père, qui avait vingt-deux ou vingt-trois ans, prit l'enfant et se maria. Ce mariage n'ayant pas donné d'enfant légitime,

Léonard ne paraît pas avoir souffert de sa condition de bâtard.

Un vif tableau de sa jeunesse est tracé par Vasari. « Sans son humeur mobile et capricieuse, il eût fait les plus grands progrès dans les belles lettres. Il commençait beaucoup de choses, puis les abandonnait. Il montra un goût très vif pour les mathématiques; par ses doutes, par les difficultés qu'il soulevait, il confondait son maître. Il étudia la musique, aussitôt il y excella. Esprit plein d'élan et de grâce, il chantait divinement en s'accompagnant de la lyre, improvisait tout à la fois les vers et la musique. Mais dès lors, bien que sollicité en tous sens par la diversité même de ses dons, il ne cessa jamais de dessiner et de modeler, choses qui, plus que toute autre, allaient à sa fantaisie. » Tout l'homme est dans ces lignes. Cet attrait pour toutes choses, cette instabilité, cette habitude de ne pas achever ses entreprises l'empêcheront de jamais faire carrière. Sa gloire est aussi capricieuse que lui. Après des instants de triomphe, il sera très vite oublié. Quand il viendra à Rome, à la fin de 1513, chassé de Milan par les événements politiques, il sera dans la Ville éternelle un isolé. Le pape Léon X lui commandera bien une peinture, mais ayant appris que Léonard s'était préoccupé de distiller des herbes pour faire un vernis, il s'écria : « Hélas ! cet homme, soyez-en assuré, ne fera rien du tout, puisqu'il songe à la fin avant d'avoir commencé ».

Il entra dans l'atelier de Verrochio, qui était un ami de son père. L'apparition de ce jeune génie fut comme un miracle. Deux ans plus tard, en 1472, il est inscrit sur le livre des peintres comme compagnon indépendant. Pendant dix ans, il vit à Florence, peintre, sculpteur, architecte, ingénieur. Mais nous ne savons presque rien de ce temps ; presque toutes les œuvres sont perdues ou douteuses. Du moins le Louvre a la délicieuse *Annonciation*, peinte probablement en 1478, et peut-être *la Vierge aux rochers* est-elle de ce temps.

Il a trente ans quand Laurent de Médicis l'envoie, dit-on, à Milan pour porter une lettre à Ludovic le More. Nous avons vu comment Léonard sollicita de passer à son service. La Cour était magnifique, le prince avide de plaisir, de louange et de gloire. Léonard va rester à Milan pendant dix-huit ans. Mais en 1499, les Français ont détrôné et emprisonné Ludovic le

More. « Le duc, écrit Léonard sur la couverture d'un de ses manuscrits, a perdu l'État, ses biens, sa liberté et rien de ce qu'il a entrepris ne s'est achevé par lui. » La ville livrée aux gens de guerre, il se retire à Venise, puis à Florence, où il reste jusqu'en 1506. Sa vie pendant ce temps est « variée et capricieuse ». C'est ce que le vice-général des Carmes écrit à Isabelle d'Este. C'est dans ces années qu'il peint la *Joconde*. Enfin, il revient à Milan, cette fois auprès du gouverneur français, Charles d'Amboise, et le roi de France, maître du Milanais, l'attache à son service. La défaite des Français, six ans plus tard, l'oblige à un départ qui ressemble beaucoup à une fuite.

Nous l'avons vu cherchant à Rome un établissement et n'y trouvant que déceptions. Il peint fort peu ; il est tout occupé de mécanique, de physique, de botanique. Les découvertes qu'il fait en ce temps-là sont extrêmement remarquables. En mécanique, il découvre la composition des forces, et il sait décomposer le poids d'un corps dans une chute oblique. En physique, il a formulé la loi des vases communicants et observé que les hauteurs des colonnes liquides y étaient en raison inverse de leur densité. En physique du globe, il a, dans un temps où la pesanteur de l'air n'était pas découverte, reconnu le caractère de la circulation atmosphérique : « L'air se meut comme un fleuve et tire avec lui les nuages, de même que l'eau courante tire toutes les choses qui flottent à sa surface. » En histoire naturelle, il a reconnu le géotropisme et l'héliotropisme des plantes, pressenti la capillarité.

En 1515, les Français reviennent. Aussitôt Léonard quitte Rome, rejoint François Ier à Pavie, organise les fêtes du triomphe. Le jeune roi l'appelle son père, lui donne le petit château du Cloux, près d'Amboise, et une pension de 700 écus. C'est au Cloux que le Vinci mourra en 1519.

Ni le desséchement commencé des marais Pontins, ni l'assainissement projeté de la Sologne, ni le détournement de l'Arno, ni le canal de la Loire à la Saône ; ni l'élasticité de l'air, ni la décomposition des forces concourantes ; ni la

machine volante, ni l'arc des fortifications n'ajoutent grand'chose, pour la postérité, à la gloire de Léonard ; pour la suite des siècles, il est un peintre.

Mais le peintre ne peut être entendu si l'on n'a pris une vue d'ensemble de son esprit. Bien entendu, il ne s'agit pas d'expliquer son génie : il n'y a qu'à constater le miracle et le don. Il ne s'agit pas davantage de partager le puéril pédantisme des sourciers, pour qui un peintre ne peut tracer un trait sans qu'ils en cherchent l'origine dans les tableaux d'un autre. Léonard lui même, dans le *Traité de la peinture*, qui est de 1508, a revendiqué cent fois son originalité. « La peinture va d'âge en âge déclinant et se perdant, dit-il, quand les peintres n'ont pour auteur que la peinture précédente. Le peintre aura un ouvrage peu excellent s'il prend pour maître la peinture d'autrui. » Et ailleurs : « Je dis aux peintres que nul ne doit imiter la manière d'un autre, parce qu'il ne serait que le neveu et non le fils de la nature quant à l'art. »

En réalité, l'artiste est en face de la nature, qu'il a pour mission de créer à nouveau sur la toile. Mais cette création n'a aucun rapport avec un simple exercice de l'œil et de la main. C'est en réalité un travail de l'esprit. « Le peintre qui traduit par pratique et jugement de l'œil sans raisonnement est comme le miroir où s'imitent les choses les plus opposées, sans cognition de leur essence. Triste maître que celui dont l'œuvre dépasse le jugement : celui-là atteindra la perfection de l'art dont le jugement dépasse l'œuvre [1]. » Il dit encore dans le même sens : « Quand la réalisation dépasse la conception de l'artiste, c'est mauvais signe. » Autrement dit, il méprise les empiriques, les gens qui ne savent ce qu'ils font et dont la main a plus de talent que le cerveau.

Il ne distingue pas la peinture de la nature elle-même ; aussi veut-il que le peintre ait de cette nature, et non seulement de son apparence, mais de son mécanisme profond et de ses lois une connaissance exacte. Pour ne citer qu'un exemple, on sait avec quelle minutie il a analysé les muscles qui commandent à l'expression de la bouche. Il énumère les muscles qui la resserrent et qui sont les lèvres elles-mêmes,

1. J'use de la traduction de Peladan que j'ai sous la main ; mais elle fourmille de fautes.

tirant les extrémités vers leur propre milieu. « Et les muscles qui rendent les lèvres pointues sont autres, et autres ceux qui les renversent et d'autres les dressent, d'autres les tordent en travers ; d'autres les rétablissent à leur première place et ainsi toujours on trouvera autant de muscles qu'il y a d'accidents de ces lèvres ; et autant et plus qui servent à défaire ces accidents... très souvent les muscles qui composent les lèvres de la bouche meuvent les muscles latéraux joints avec eux ; et autant de fois ces muscles latéraux meuvent les lèvres de cette bouche en la replaçant où elle ne peut revenir d'elle-même, parce que l'office du muscle est de tirer et non de pousser. »

La mécanique humaine est pareillement étudiée dans un extrême détail, et les aplombs et la construction de chaque trait du visage et les proportions. Le nombre des subdivisions qu'il établit dans la figure est 12^5, ce qui paraît fantastique ; mais n'oublions pas qu'il divise l'œil seulement, globe et paupières, en dix parties qu'il mesure. Cette analyse ne peut se faire que si l'on dispose de points de comparaison, c'est-à-dire d'une classification. « Les nez ont dix façons pour le profil, de face ils en ont douze. » Il croit que la connaissance n'est vraiment scientifique que le jour où on peut lui donner une expression mathématique. Qu'il ait été hanté par le nombre d'or, c'est d'autant plus certain qu'à Milan il a fourni des illustrations au livre du moine Luca Pacioli, *De divina proportione*. Je ne peux que renvoyer le lecteur au livre si curieux de M. Mathyla Ghika [1]. Je rappelle simplement qu'en partant de la formule

$$\frac{a+6}{a} = \frac{a}{6}$$

en divisant les deux termes par 6 et en posant $\frac{a}{6} = x$, on obtient l'équation $x^2 = x+1$, ce qui est l'expression algébrique du nombre d'or, son expression arithmétique étant donnée par les racines de cette équation, $+ 1{,}618$. On est donc fort près de cette proportion de un et demi ou proportion sesquialtère, que Nifo, contemporain de Léonard, donnait comme le secret

1. *Le nombre d'or*. Paris, Gallimard.

de la beauté et qu'il retrouvait dans le corps de Jeanne d'Aragon. On verra dans le livre de M. Ghika une curieuse figure qui montre le portrait d'Isabelle d'Este (il est en ce moment à Milan, prêté par le Louvre) rythmé d'après le nombre d'or.

On ferait un grave contresens en croyant que cette dissection est l'œuvre d'un esprit froid. Pour Léonard, comme pour les platoniciens, la connaissance conduit à l'amour, dont elle est la condition. Berenson a critiqué assez vivement ce qu'il nomme le goût du joli dans la période milanaise du Vinci. Je ne crois pas qu'il interprète exactement ces œuvres si intégralement finies. Cette reconstruction minutieuse qui, au delà de l'analyse, retrouve les lois, cette œuvre de magie au bout de quoi les figures s'animent de l'influx vital, ne peut admettre le sacrifice d'aucun détail. Ruskin, partant d'un point de vue tout différent, est arrivé à des scrupules analogues ; il ne se croyait pas le droit de priver un brin d'herbe de la vie. Léonard, en raisonnant autrement, aboutit à la même interdiction. Il ne se croit pas le droit de changer l'œuvre admirable de la nature. Tout s'y tient, et le sentiment de l'unité des choses, si remarquable chez lui, aboutit au respect du détail. Vasari nous raconte ce qu'était *la Joconde* dans sa nouveauté : « Qui veut savoir à quel point l'art peut imiter la nature peut s'en rendre compte facilement en examinant cette tête, où Léonard a représenté les moindres détails avec une extrême finesse. Les yeux ont ce brillant, cette humidité que l'on observe pendant la vie ; ils sont cernés de teintes roses et grises d'une vérité parfaite ; les cils qui les bordent sont exécutés avec une extrême délicatesse. Les sourcils, leur insertion dans la chair, leur épaisseur plus ou moins prononcée, leur courbure suivant les pores de la peau ne pouvaient pas être rendus d'une manière plus naturelle. La fente de la bouche et ses extrémités qui se lient par le vermillon des lèvres à l'incarnat du visage, ce n'est plus de la couleur, mais c'est vraiment de la chair. Au creux de la gorge, un observateur attentif surprendrait le battement de l'artère... » Ce qui est merveilleux, c'est que, chez Léonard, cette extraordinaire complexité du rendu ne nuit jamais à l'unité et à la simplicité de l'effet d'ensemble. Tout y est, mais tout y est à sa place hiérarchique et à son plan. Quoi de plus large et de plus franc d'effet que la *Dame*

à *la fouine?* Mais la déclinaison la plus minuscule de la lumière est notée sur ce jeune épiderme et la mince respiration qui passe entre les lèvres a son épaisseur exacte. Miracle! Par ce détail, et aussi malgré lui, nous connaissons cette jolie maîtresse de Ludovic le More comme un être réel. L'âme, domptée par une opération de sorcellerie, s'est coulée dans ces traits.

A la fin de sa vie, ce grand homme douta de lui. Il crut avoir manqué son existence. Son chemin lui paraît jonché de débris. Il pleure d'avoir offensé Dieu et les hommes en ne travaillant pas dans son art comme il aurait dû. Vasari croit qu'il se repentait de n'avoir pas été uniquement peintre. C'est peu probable. Antonina Valentin pense qu'il pleurait sur son impuissance à pousser plus avant l'immense enquête où il a essayé de déchiffrer la nature. Ces larmes d'un si grand homme mal satisfait de lui-même sont étrangement émouvantes.

Qu'elles eussent été justes, s'il avait pu prévoir l'avenir! Son œuvre est une immense ruine et l'on dirait que sa science s'est retournée contre lui. Il a voulu peindre à l'huile sur un mur, et *la Cène* n'est plus que le vague fantôme d'un tableau. Il a voulu sécher, en le chauffant, l'enduit sur lequel il peignait et la *Bataille d'Anghiari* n'est plus qu'un souvenir. Il a poussé plus loin que personne l'alchimie de la couleur, il a obtenu des tons d'émaux et de pierres précieuses qui éblouissaient ses contemporains; et *la Joconde* n'est plus qu'un camaïeu bleuâtre, et une ombre couleur de poix a envahi *la Vierge aux rochers*. D'autres œuvres sont perdues. D'autres sont contestées. La délicieuse petite vierge de *l'Annonciation* des Offices, avec son air étonné et réticent, cette mystérieuse adolescente au regard sans peur est-elle de Verrochio ou de lui? La chute de Ludovic le More a ruiné la statue équestre de François Sforza. On n'a pas une seule sculpture qui soit certainement de Vinci. Mais cette ruine est peut-être ce que la Renaissance nous a laissé de plus émouvant. Par une espèce d'ironie à la mesure du Destin, cette puissante recherche de toute vie nous a laissé en tout et pour tout un sourire. Mais, devant ce sourire, les hommes n'ont pas fini de rêver.

HENRY BIDOU

SEIZE ANNÉES DE FOUILLES EN ALBANIE

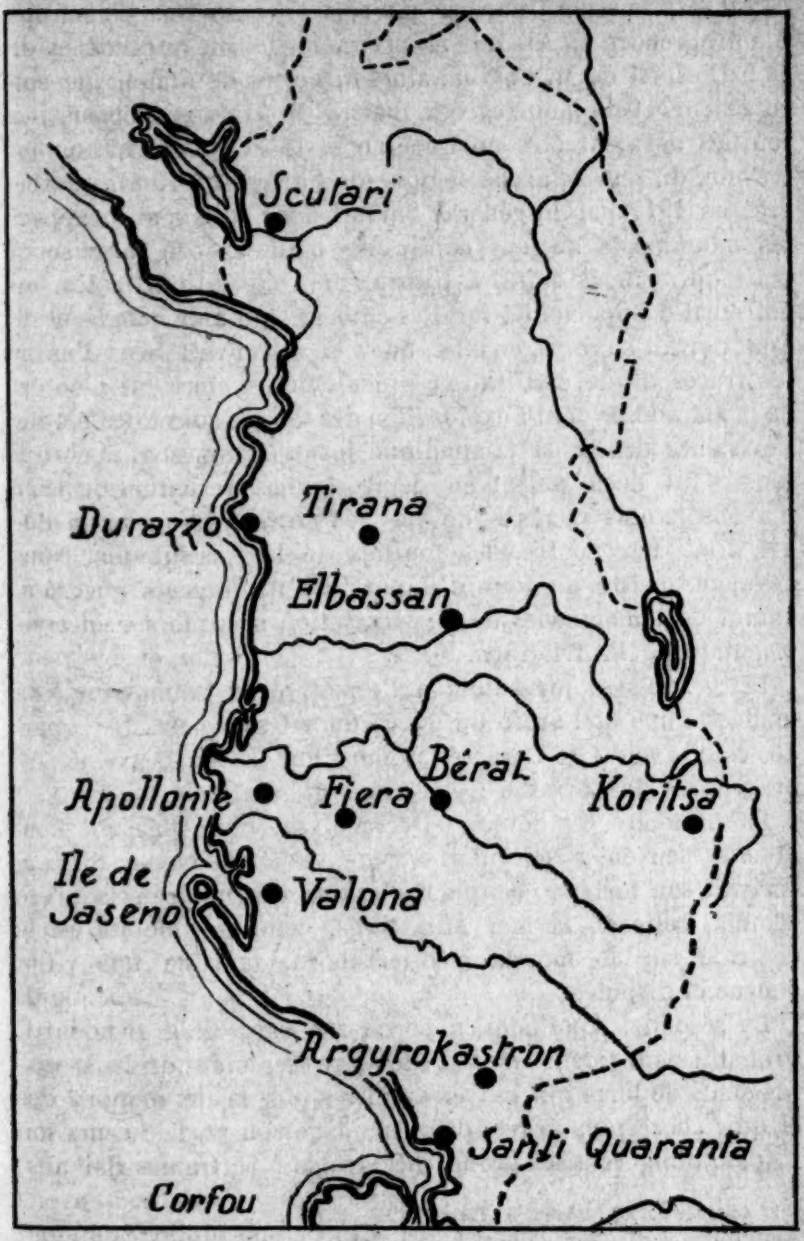
« Au moment où je faisais mes débuts de diplomate, quand le zèle m'était interdit, la pauvre Albanie m'a ému. Elle a contribué à éclairer ma conscience troublée par le scepticisme professionnel ; elle a éveillé ma vocation. J'ai toujours cru au devoir de servir la justice et de combattre l'oppression. Mais ce devoir, comment l'accomplir ? En trouve-t-on jamais l'occasion ? Or, les occasions ne manquent pas ; c'est nous qui les manquons volontiers. Nous nous plaisons à croire qu'il est déjà bien beau d'être dévoué dans la vie privée, pour ses amis, ses proches, ses concitoyens, son pays. Ce n'est pas assez. On est dévoué ou on ne l'est pas. Égoïsme individuel, familial, local, national, c'est toujours l'égoïsme, qui mène au sacrifice du plus faible par le plus fort. En Albanie, pour la première fois, j'ai senti qu'il y avait, non seulement des êtres, mais des peuples qu'on ne pouvait abandonner, sans honte, à leur faiblesse. » Ainsi s'exprimait, en 1922, M. d'Estournelles de Constant, dans la préface du livre que M. Justin Godart venait d'écrire sur l'Albanie [1]. Il y a de cela dix-sept ans. Aujourd'hui, ces lignes, qui reflètent si bien les sentiments que la France a toujours eus en faveur des nations opprimées, prennent, à la suite des derniers événements, une nouvelle et douloureuse actualité.

De même que M. Justin Godart avait été attiré en Albanie par M. d'Estournelles de Constant, c'est au sénateur de Lyon que

1. J. Godart, *L'Albanie en 1921*, Paris, Presses Universitaires, 1922.

je dois à mon tour le bonheur d'avoir connu l'Albanie au moment même où ce pays cherchait, parmi les récifs, une voie qui lui permît à la fois de garantir son intégrité et de résoudre les problèmes économiques qui résultaient de son indépendance. Bien que tous leurs efforts aient consisté à rattraper le temps perdu pour faire de la petite nation un État moderne et que leurs aspirations eussent été naturellement tendues vers l'avenir, il faut reconnaître que le respect du passé et des traditions nationales ne fut pas le moindre souci des membres du Gouvernement de Tirana. De tous côtés, un immense travail était à faire. Si la part de l'archéologue et de l'historien semblaient moins importantes et si l'un et l'autre durent céder le pas à l'ingénieur et à l'architecte, il n'en est pas moins vrai que la recherche et la conservation des monuments antiques retint l'attention du ministère Zogu. Celui-ci n'hésita pas à conclure avec la France la convention de 1923 et, depuis cette année jusqu'en 1938, une mission archéologique française a poursuivi des recherches en Albanie. Nous n'avons pas ici la prétention d'en décrire tous les résultats, mais simplement le désir de commenter, parmi tant de découvertes, celles qui ont apporté des faits nouveaux et jeté pour ainsi dire les premières lueurs qui éclairent le domaine à la fois si vaste et si peu connu de l'Albanie antique.

Alors que, dès la fin du XVIIIe siècle, les ruines de la Grèce avaient attiré quelques savants dont Choiseul-Gouffier est le plus célèbre, en dépit des ouvrages de Leake et de Pouqueville, les archéologues ignorèrent longtemps l'Albanie. Cependant, durant la seconde moitié du XIXe siècle, Hahn, Hecquard, Heuzey, Gopčević, Träger et Degrand étudièrent certains vestiges que l'antiquité grecque et romaine, la domination des empereurs de Constantinople et des princes de la maison d'Anjou ont laissés sur le sol de cette partie des Balkans. Aux diverses observations de ces voyageurs que nous avons résumées sous la forme d'un répertoire topo-bibliographique, il convient d'ajouter les sondages que firent, durant la guerre,


Scutari
Tirana
Durazzo
Elbassan
Bérat
Apollonie
Fiera
Koritsa
Ile de
Saseno
Valona
Argyrokastron
Santi Quaranta
Corfou

MM. Praschniker et Schober sur le site d'Apollonie [1] ; mais ce fut à la mission française que revint, en somme, le mérite d'entreprendre en Albanie les premières fouilles méthodiques. Dans l'esprit de M. Coville, alors directeur de l'enseignement supérieur, et de mon regretté maître, M. Edmond Pottier, ces fouilles devaient être en quelque sorte la prolongation des travaux du service archéologique de l'armée d'Orient, service créé en 1917 par le général Sarrail dans le but de protéger les monuments anciens contre les malheurs de la guerre, mais qui, par la suite, à l'instar de l'expédition de Morée, entreprit d'importantes fouilles dans la région de Salonique [2]. Tout portait à croire, en effet, que l'on retrouverait en Albanie les traces d'une civilisation préhellénique analogue à celle de la Macédoine dont l'exploration des *tumuli* nous avait révélé l'existence depuis la Chalcidique jusqu'à Monastir, mais cet espoir fut déçu puisqu'en dépit de nos recherches, nous n'avons jamais recueilli de vestiges antérieurs au VIe siècle av. J.-C. Par contre, les fouilles de la mission française devaient mettre au jour d'importants monuments qui sont autant de témoignages de la pénétration grecque sur la rive orientale de l'Adriatique.

Deux noms se présentent à l'esprit, deux noms de villes fondées l'une et l'autre au début du VIe siècle av. J.-C. par des colons venus de Corcyre (aujourd'hui Corfou), eux-mêmes originaires de Corinthe : Épidamne et Apollonie.

La première est devenue Dyrrachium, puis Durazzo. Peu de cités peuvent s'enorgueillir d'une vie aussi longue. Si l'on écrivait son histoire, ce qui n'a jamais été fait, ce serait, en somme, celle de la mer Adriatique, cette voie de l'Europe centrale sur le monde méditerranéen, tant de fois parcourue et disputée.

La seconde, Apollonie, a perdu son rang de grande ville probablement vers le IVe siècle de notre ère, à la suite des tremblements de terre qui renversèrent ses plus beaux monuments et qui, chose plus grave, détournant de son port le cours de l'Aoüs, obligèrent les grands négociants à se transporter ail-

1. *Albania*, vol. 3 et 4, Paris, Leroux, 1928, 1932.

2. Léon Rey, *Observations sur les premiers habitats de la Macédoine*, Paris, 1921-1922.

leurs. C'est, en effet, à leur situation maritime qu'Apollonie aussi bien qu'Épidamne avaient dû leur immense fortune. Situées l'une et l'autre sur la côte orientale, là où la mer offre la moindre largeur, elles étaient, à une époque où le cabotage seul existait, les escales forcées des navires qui, venant des villes de l'Asie-Mineure, des îles de l'Égée, ou simplement de la Grèce continentale, cinglaient vers la Sicile ou l'Italie. Ajoutez à cela que toutes deux avaient été fondées à dessein en bordure du cordon littoral qui, depuis Alessio jusqu'à Valona, forme une des parties les plus riches du pays. Apollonie notamment tira de grandes ressources de l'exportation des blés cultivés dans la Muzekeja, cette belle plaine qui, de nos jours encore, constitue le véritable grenier de l'Albanie, tandis que le trafic des objets fabriqués en Grèce et en Italie assurait le retour des vaisseaux.

Dans un ouvrage qui fait autorité, M. Maurice Holleaux, se fondant surtout sur le témoignage de Polybe, a retracé l'histoire politique de ces vieilles colonies grecques qui, bientôt indépendantes, et dans le but de se soustraire aux attaques des Illyriens, leurs voisins du nord, inaugurèrent, dès le IIIe siècle av. J.-C., une sorte d'alliance défensive avec Rome [1]. Malheureusement, Polybe, aussi bien que Thucydide, Appien et, plus tard, Jules César, qui ont consacré quelques pages aux deux cités, ne mentionnent pas les monuments qu'elles contenaient et comme le livre de Pausanias (ce guide si précieux de la Grèce antique) relatif à l'Illyrie n'a jamais été retrouvé, la tâche des archéologues, que cette carence rendait déjà bien difficile, est devenue encore plus ingrate depuis la disparition, aussi bien à Durazzo qu'à Apollonie, de toute ruine susceptible d'orienter les recherches.

Située en partie à flanc de coteau, limitée par la mer et les marécages au sud et à l'est, Durazzo offre aujourd'hui l'aspect d'une agglomération composite où de vieilles maisons basses, construites en briques sèches et couvertes de grosses tuiles rondes comme on en voit dans les Balkans, voisinent avec des constructions modernes, en ciment armé, qui pourraient tout aussi bien s'élever dans la banlieue de nos villes « euro-

1. Maurice Holleaux, *Rome, la Grèce et les Monarchies hellénistiques*, Paris, De Boccard, 1921.

péennes ». Quelques grandes artères, dont le boulevard, hier encore appelé Zog-Ier, ont altéré la physionomie de cette ville qui, jusqu'à la récente démolition du rempart construit par les Turcs pour restreindre le périmètre de l'enceinte, avait conservé son caractère oriental [1]. Les sondages de 1923 ont prouvé que le niveau hellénique se trouvait à cinq mètres environ de profondeur au-dessous de la surface actuelle du sol et que, d'autre part, la ville antique et la ville byzantine s'étendaient beaucoup plus loin dans la plaine que la ville turque. Mais deux obstacles nous ont empêché de transformer ces investigations en fouilles exhaustives : la nécessité d'abord de procéder à des expropriations immobilières extrêmement onéreuses et, en second lieu, l'affaissement du sol antique au-dessous du niveau de la mer. Néanmoins, au cours de certains travaux de voirie et de canalisations exécutés entre 1925 et 1938 par la municipalité, on a recueilli de nombreux objets et notamment certains fragments de vases du VIe siècle av. J.-C., ainsi que des stèles funéraires, des autels et des inscriptions de l'époque romaine. Ces antiquités, réunies dans les dépendances de la mairie, furent contrôlées et en partie publiées par les soins de la mission française.

Fort heureusement, les difficultés qui nous avaient empêché de fouiller à Durazzo ne se rencontrèrent pas à Apollonie dont l'emplacement se trouve près du village de Fieri, à quarante kilomètres au nord de Valona. Comme nous l'avons déjà dit, la ville détruite dès l'antiquité ne fut jamais reconstruite. Il est probable que, pendant longtemps, certains de ses édifices, bien que tombés en ruines, furent aménagés pour abriter une malheureuse population composée surtout de paysans et de bergers. Celle-ci disparut à son tour pour descendre dans la plaine où elle s'établit à Pojani, vieux nom slave, qui ne dérive pas, comme certains l'ont cru, de celui de l'antique cité, mais l'église qu'on avait construite sur l'emplacement du temple d'Apollon ne fut pas abandonnée. Elle a été même reconstruite à la fin du XIIIe siècle ou au commencement du XIVe par l'empereur de Constantinople Andronic III Paléo-

1. Venise occupa Durazzo depuis 1393 jusqu'au 13 août 1501, date à laquelle les Turcs s'en emparèrent. Ceux-ci renoncèrent à maintenir l'ensemble des fortifications byzantines dont une partie tombait déjà en ruines.

logue, qui semble y avoir fait venir des moines. De nos jours encore, chaque dimanche, quand la cloche sonne, les habitants de Pojani reprennent le chemin du monastère. La communauté n'existe plus depuis longtemps, et seul un très vieux prêtre qu'on dit centenaire assure le service religieux.

Généralement les fouilles archéologiques, du moins en Grèce et en Orient, se font dans des endroits désertiques. Il semble qu'après les hommes, la nature ait, elle aussi, abandonné ces lieux où les archéologues viennent rechercher des miettes d'histoire et des parts de beauté. Il y a bien des sites admirables, grandioses, impressionnants, où le mystère, comme à Delphes, s'ajoute encore à la splendeur du ciel, à l'immensité du paysage, mais je n'en connais pas qui soit plus charmant, au sens propre du mot, plus agréable et plus délicat que celui d'Apollonie. Cela tient-il à la forme de cette colline dont les pentes, d'un côté, viennent mourir sur des prairies élyséennes et, de l'autre, bordent un vallon au fond duquel un ruissellement d'eau serpente parmi les saules et les yeuses ; ou bien aux montagnes qui, vers l'intérieur du pays, entremêlent leurs cimes aériennes, à la vue qui s'étend jusqu'à la mer sur laquelle s'élève l'île de Saseno avec autant de grâce que Vénus sortant de l'onde, à l'atmosphère vaporeuse qui donne à toutes les choses des valeurs subtiles et des contours harmonieux? Je ne saurais dire, mais il est un fait certain : tous ceux qui ont connu cet endroit privilégié en ont conservé un souvenir exquis, celui d'une de ces rencontres que la vie parfois nous réserve et où l'esprit aussi bien que les sens trouvent dans leur satisfaction une incomparable douceur. Au début de nos recherches, j'avais frémi à l'idée de mettre la pioche dans cette nature à peu près vierge, j'avais craint de blesser par de profondes entailles cette terre qui se dissimulait sous un immense lit de fougères et d'iris sauvages, et pourtant je savais qu'elle contenait de magnifiques secrets, des œuvres d'art insoupçonnées, tout un grand passé de richesse et de luxe. Plus tard, quand les premiers chapiteaux, les premières colonnes ont été mises au jour, quand je les ai vu rouler sur l'herbe, encore grises de poussière et puis, qu'en les passant à l'eau, le marbre est apparu dans sa blancheur, dans sa splendide intégrité, que de petits lézards

à l'œil inquiet sont venus s'y reposer, que les hirondelles qui volent toujours très bas au-dessus des fouilles les ont frôlées de leurs ailes, me rappelant les ruines que dessinait Hubert Robert, j'ai pensé que plus la nature est simple, douce et familière, plus elle convient à mettre en valeur les beautés de l'art antique. Aussi avons-nous toujours tenu à concilier les exigences matérielles de nos recherches avec le respect de ce site incomparable, de cette nouvelle Arcadie que Virgile eût pu chanter, admirable paysage historique digne du pinceau de Poussin.

III

Dès 1806, Pouqueville, parcourant l'Albanie, reconnaît dans certains murs arasés au niveau du sol, l'enceinte d'Apollonie. Plus tard, deux autres Français, Léon Heuzey en 1861 et Alfred Gillièron en 1876, font des relevés hâtifs que les Autrichiens Praschniker et Schober complètent pendant la guerre. De ces diverses observations, il résulte que la ville s'étendait du nord-est au sud-ouest, sur une longueur de mille six cents mètres, sa largeur moyenne étant de six cents à six cent cinquante mètres. Ces dimensions sont celles du dernier état de la cité au moment où la catastrophe mit fin à son existence et tout porte à croire que la colonie de Corcyre était beaucoup moins grande. De cette première ville, on n'a pas encore trouvé de monuments, mais la découverte d'un très important bas-relief du commencement du ve siècle av. J.-C., provenant d'une frise en entablement, atteste cependant que, dès son origine, la cité devait être pourvue de monuments considérables. On y voit une file de guerriers grecs, coiffés du casque corinthien, avançant à la rencontre d'une amazone au visage découvert. Cette œuvre, qui n'est pas exempte d'archaïsme, rappelle par l'attitude des personnages et la technique de la sculpture certaine partie de la frise est du trésor des Sylphiens à Delphes. L'ensemble, en tout cas, accuse une influence ionienne que l'on retrouve aussi bien dans le pied d'un miroir en bronze de la même époque, représentant la déesse Aphrodite revêtue de la tunique, du *péplos* et de l'*himation*, coiffée du *polos*

en forme de béret et tenant serrée contre sa poitrine un objet symbolique, qui semble être un bouton de fleur. La découverte de ce bronze de très grande valeur et celle d'autres objets non moins importants prouveraient donc que sur cette côte de la rude Illyrie, au bord de la mer qui porte son nom, la douce et molle Ionie a laissé plus d'un souvenir. Dans cette expansion de l'art oriental, nul doute que Corinthe ait eu sa part, puisque les produits de son industrie, non seulement étaient employés à Apollonie, ainsi que le démontrent les beaux vases à figures d'animaux que nous avons recueillis dans la nécropole, mais pénétraient fort avant dans l'intérieur des terres et jusque dans la Serbie du sud, à Trébénitsché notamment, près d'Ochrida, où M. Nicolas Vulić en a retrouvé d'admirables exemplaires.

Si les fouilles d'Apollonie n'ont révélé que des débris de la période primitive, par contre elles ont permis de mettre au jour quelques monuments importants appartenant aux époques dites hellénique et hellénistique [1]. Le mieux conservé de ces édifices est le grand mur qui séparait l'acropole de la ville. Construit en pierres très soigneusement appareillées et percé d'une porte voûtée, non pas en plein cintre, mais en arc brisé, forme que l'on retrouve dans plusieurs villes fortifiées de l'Acarnanie, il dessine une courbe si harmonieuse, il exprime à la fois tant de force et tant de grâce, il apporte une note si claire et si heureuse dans le paysage, que tous ceux qui ont visité Apollonie en conservent le souvenir, et pourtant ce n'est qu'un mur, ce ne sont que des pierres assemblées ! Non loin se trouvent les ruines de deux longs portiques, flanqués de niches, sortes d'exèdres garnies peut-être de bancs. Le plus important, qui ne mesure pas moins de soixante-dix-sept mètres de long, comprend deux galeries parallèles dont le toit était soutenu à la fois par des colonnes doriques et ioniques. Ce n'est pas la première fois que l'on rencontre ces deux ordres réunis dans un même bâtiment, mais l'intérêt réside ici dans l'art des chapiteaux qui ne se retrouve pas ailleurs. Il y eut donc à cette époque un style apolloniate et cette indépendance artistique est un des résultats les plus importants de nos fouilles. On sait, d'autre part, que l'usage

1. C'est-à-dire *grosso modo* entre le ve et le IIIe siècles avant J.-C.

de ces portiques, très répandu en Grèce, était d'origine orientale. Plus tard, sous l'empire romain, quand la statuomanie envahit les villes, on les décora de nombreuses effigies.

Un petit sanctuaire comprenant, sous une niche, une base d'autel soutenue par quatre pieds de griffons, les ruines de deux maisons particulières dont le plan apporte une nouvelle contribution à l'histoire de l'habitation, datent à peu près de la même période.

La fin du premier siècle et le IIe siècle de l'ère chrétienne sont une époque où la ville subit d'importants remaniements. C'est alors que fut construit l'odéon, ou théâtre couvert, qui pouvait contenir une centaine d'assistants. En face de lui s'élève un autre monument destiné, lui aussi, à des assemblées, mais il est dépourvu de scène. Les gradins entourent presque complètement un espace central, un orchestre où devait prendre place l'orateur. S'agit-il, en l'espèce, d'un *bouleutérion* ou d'une salle de conférences [1]? L'inscription de la façade relative à sa fondation ne nous le dit pas. Écrite en grec, elle nous prouve que, sous l'empire romain, cette langue était encore d'un usage courant et qu'elle avait même conservé son caractère officiel. D'après la tradition, Apollonie possédait une école importante. En tout cas, la ville que Cicéron désignait sous l'épithète de *gravis* devait compter une bibliothèque parmi ses monuments. Est-ce elle que nous représentent les ruines d'une grande construction voisine de l'odéon? Certaines dispositions intérieures nous font supposer que cette attribution n'est pas sans valeur. Ajoutons que la plupart des statues masculines, et notamment celles qui ont été trouvées près des portiques, représentent des personnages tenant un *volumen* dans la main et que nous avons recueilli tant de stylets que l'hypothèse d'avoir découvert le quartier universitaire n'a rien d'invraisemblable. Une large rue bordée de trottoirs, comme à Pompéi, donnait accès à cette partie de la ville séparée de l'acropole par le mur dont nous avons déjà parlé.

Tous les monuments de cette région étaient enfouis sous une couche de terre atteignant en certains endroits plus de cinq mètres d'épaisseur. Actuellement encore la terre de la colline,

1. Dans le *bouleutérion* se réunissait la *boulé* ou assemblée du peuple.

dégradée chaque hiver par les eaux, a tendance à recouvrir nos fouilles. Si celles-ci devaient être longtemps interrompues, beaucoup de ruines ne tarderaient pas à être de nouveau ensevelies, comme l'ont été déjà plusieurs niches du grand portique découvert au début de nos recherches, lorsque nous ignorions encore l'existence de ce péril. Un autre problème non moins important à résoudre consiste dans l'enlèvement des terres déblayées. Il a fallu les transporter, au moyen d'un chemin de fer Decauville, hors de l'enceinte. Cette nécessité demande une main-d'œuvre supplémentaire qu'on eût été tenté d'employer aux fouilles, mais des recherches de ce genre ne se font pas comme celles des antiquaires et l'essentiel a toujours été, pour la mission française, de ménager l'avenir du site dont les Albanais ont bien voulu nous confier l'exploration. Nos travaux, d'ailleurs, se faisaient sous le contrôle des délégués du ministère de l'Instruction publique. Entre ces jeunes gens et nous, des relations extrêmement cordiales s'établirent dès le début. Je les voyais avec satisfaction appliquer sur le terrain les enseignements de l'école. La passion de découvrir s'unissait chez eux à un patriotisme ardent. Ils nous témoignaient une confiance absolue et leur collaboration, toujours si empressée, est un des plus agréables souvenirs de mes séjours en Albanie.

L'objet d'une mission archéologique n'est pas uniquement de découvrir, elle doit également, par ses publications, assurer en quelque sorte l'existence posthume des monuments qu'elle a tirés de l'oubli. Les cahiers d'*Albania* répondent à ce but en attendant que l'état des recherches permette de faire sur Apollonie un ouvrage d'ensemble analogue à ceux qui ont été consacrés à nos grandes fouilles de Grèce [1]. Il importe en outre que les édifices mis au jour soient aussi bien conservés que les antiquités qu'on y a recueillies, mais cette seconde tâche incombe généralement au pays où se font les recherches. C'est ainsi que le Gouvernement albanais prit des mesures pour assurer la garde des ruines d'Apollonie, empêcher les

1. *Albania*, Cahiers d'archéologie, d'art et d'histoire en Albanie et dans les Balkans, Paris, Leroux, 5 vol. parus, le 6e sous presse.

fouilles clandestines et faciliter aux visiteurs l'accès de nos chantiers. Quant aux nombreuses antiquités provenant des fouilles de notre mission et sur lesquelles, en dépit des droits que lui confère la convention de 1923, la France n'a jamais exercé de prélèvement, après avoir été longtemps enfermées dans des caisses à la mairie de Fieri, elles ont pris place, depuis 1936, au musée de Valona, dans la maison même où vécut Ismaïl Kémal Vlora, le père de l'indépendance albanaise. Ce musée, qui portait le nom du roi Zog, situé près du port, mais isolé par des jardins, fut inauguré le 8 octobre 1936. Au rez-de-chaussée se trouvaient les marbres, les statues, les inscriptions. Les vases, les terres cuites, les bronzes, les monnaies étaient exposés dans les salles du premier étage, dans des vitrines le long des murs et au milieu des pièces. Toutes ces antiquités avaient été classées avec un soin minutieux par le conservateur. Groupées méthodiquement, on pouvait par exemple y suivre l'évolution de la céramique en usage à Apollonie, depuis la fondation de la ville jusqu'à son abandon. Après chaque campagne de fouilles, les nouvelles trouvailles s'ajoutaient aux précédentes. Une salle avait été réservée aux maquettes des monuments, dans une autre nous voulions réunir de précieux documents concernant l'histoire de l'indépendance albanaise. La maison, de forme carrée, pouvait être agrandie par la construction de deux ailes. Sa silhouette blanche, que barrait une grande inscription en lettres noires, la rendait visible de fort loin. Le 8 avril dernier, les Italiens ont braqué leurs canons sur cette cible inoffensive. Un obus a éclaté au milieu des salles du premier étage et, peu de temps après, la soldatesque a pillé les objets demeurés intacts. Seules les sculptures du rez-de-chaussée ont été en partie épargnées.

Cet attentat, voulu par un régime qui prétend renouveler la civilisation en Europe et apporter dans un pays voisin les bienfaits de ses lois, a profondément atteint le peuple albanais dans son honneur national et dans son amitié pour la France. Il soulève l'indignation légitime de ceux qui ont encore la faculté de sentir et la liberté de parler.

LÉON REY

L'HISTOIRE

La Guerre de Trente ans. — La France en Orient.
Un capitaine de la Grande Armée. — Le Sahara.

Ne regrettons pas le temps où la Guerre de Trente ans était à la fois le cauchemar et le triomphe des bons élèves. Quel tableau magnifique s'étalait et même débordait dans les manuels, avec la division classique en quatre périodes imaginée par Michelet, et les théâtres de guerre sur sept ou huit colonnes, où des combats qui n'auraient pas eu de nos jours les honneurs du moindre communiqué étaient soigneusement épinglés, avec le nom de généraux commandant des bandes inférieures parfois à une brigade sur le pied de guerre ! On ne trouvera rien de tel dans *La Guerre de Trente ans*, de M. G. Pagès (Payot). On n'y trouve pas non plus le pittoresque littéraire ou la philosophie facile dont Schiller a orné son ouvrage, naguère célèbre, tellement oublié qu'il n'est même plus mentionné dans les bibliographies actuelles. Barante, grand admirateur de Schiller déclare que cette esquisse est peinte « avec chaleur et rapidité », compliment à deux tranchants.

Le livre de M. Pagès n'est pas superflu. Nous avons en France des travaux excellents sur tel ou tel point ; nous n'avons pas une histoire générale de la guerre de Trente ans depuis celle de Charveriat, qui est sexagénaire et qui le laisse voir. M. Pagès n'a pas la prétention de nous apporter des

révélations sensationnelles. Sauf aux archives de notre ministère des Affaires étrangères, il n'a pas fait de recherches originales. Ce qu'il nous donne, c'est un état de la question, ou plutôt des questions que pose la Guerre de Trente ans. Et encore, en un volume, a-t-il dû se résigner à bien des lacunes, à bien des sacrifices qu'il est le premier à regretter. Il n'a pas cherché à être complet, mais à être intelligible. Il s'est appliqué, dans cette forêt en apparence inextricable, à tracer des allées, à ménager des perspectives. Tous les conflits résultent d'intérêts contradictoires : ici la contradiction n'est pas seulement entre les intérêts adverses, elle est dans les intérêts personnels de chacun, qui changent ou tout au moins qui changent de rang sous l'action des circonstances.

La Maison de Habsbourg cherche, en même temps, à fortifier le pouvoir impérial dont elle dispose, à rendre héréditaire le titre électif dont elle est investie, à restituer au catholicisme la place prépondérante, exclusive si possible, qui lui appartient dans le Saint Empire. Les Électeurs sont d'accord pour chercher à maintenir leur indépendance politique, qu'ils appellent les libertés germaniques, avec cette différence que les protestants comptent parmi ces libertés la liberté religieuse, au moins pour les princes, tandis que les catholiques sont d'accord avec l'empereur pour combattre la Réforme, à condition toutefois que le triomphe du catholicisme n'aboutisse pas au triomphe de l'autorité impériale. L'Espagne soutient l'empereur pour des raisons de famille et de religion, mais avec l'arrière-pensée de prendre pied sur le Rhin, ce qui l'aiderait à réprimer la révolte des Pays-Bas et à battre en brèche la frontière française du côté de la Somme. La France soutient les princes allemands contre l'empereur, fait alliance avec les protestants sur le terrain politique, parce que ce sont les plus faciles à enrôler, mais cherche sans se lasser à faire alliance avec les catholiques, parce qu'elle veut éviter de favoriser la Réforme hors de France, alors que les guerres de religion sont à peine éteintes en France et toujours en passe de se rallumer. La même complication de sentiments et de calculs se retrouve chez un Gustave-Adolphe, qui n'entend pas tirer les marrons du feu pour le cardinal de Richelieu,

ou chez un Wallenstein, qui n'entend les tirer pour personne. C'est par un artifice génial, mais artifice quand même, que Michelet a mis dans tout cela des classifications que les contemporains ne pouvaient soupçonner, comme nous mettons dans les anciens manuscrits une ponctuation et des corrections qui en facilitent la lecture, sauf à donner parfois à telle ou telle phrase un sens non prévu par l'auteur.

Le plus bel exemple de texte diplomatique à double entente est le traité de Westphalie ou, pour mieux dire, la partie du traité de Munster qui concerne la cession de l'Alsace à la France. C'est le modèle de l'amphibologie. La situation de l'Alsace était un chef-d'œuvre de complication. Au fond, il n'y avait pas d'Alsace : le mot ne s'appliquait ni à une entité historique ni à une réalité géographique. Le sort de l'Alsace fait l'objet d'une dizaine d'articles, qui se contredisent sous prétexte de se combiner. Le latin redondant et solennel du texte officiel se prête à toutes les équivoques. Il y a un *ita tamen* resté fameux dans les annales de la diplomatie. Après avoir énuméré les terres et villes qui restent « dans la même immédiateté vis-à-vis de l'empire dont elles ont joué jusqu'ici », l'article 89 ajoute comme parenthèse : « De façon toutefois (*ita tamen*) que rien ne soit retranché du droit de souveraineté cédé plus haut. » Chacun signe en se réservant de trancher à son avantage le nœud gordien, quand les événements le permettront.

En principe, c'est simple. L'empereur cède au roi de France deux choses : tous les domaines qu'il possédait en Alsace comme chef de la Maison d'Autriche, plus tous les droits dont il y jouissait comme chef de l'empire. Mais sur les deux points on pouvait épiloguer à perte de vue. Fallait-il entendre comme cession territoriale la cession du « landgraviat de Haute et de Basse-Alsace » ? C'est bien ce qu'on entend en France, mais en Allemagne on a toujours professé que le landgraviat était un titre comportant une certaine autorité et une dignité comportant certains droits, nullement une circonscription territoriale. Reprendre cette discussion serait du temps perdu, l'essentiel est de voir sur quoi elle porte. En réalité, la thèse allemande n'a été tout d'abord ni formulée, ni envisagée par les chancelleries les plus hostiles à la France.

A la paix des Pyrénées, le roi d'Espagne renonce, en ce qui le concerne, à toute prétention présente ou future sur l'Alsace, « sans rien réserver ni retenir ».

Le prestige dont la France a joui et jouit encore en Orient tient surtout au rôle qu'elle a joué, depuis un millénaire et plus, comme protectrice des chrétiens dans l'Islam. C'est ce que M. Charles-Roux explique fort bien dans un volume aussi agréable qu'utile : *France et Pays d'Orient* (Flammarion). Dès l'époque de Charlemagne, il y a échange de messages et de cadeaux entre lui et Haroun-al-Raschid : « des messages allaient et venaient », dit Guillaume de Tyr. La légende s'en est emparée. Elle conte que le grand calife de Bagdad envoya au grand empereur d'Occident les clés du Saint-Sépulcre. Les *Annales royales* disent seulement que Charlemagne les reçut du patriarche de Jérusalem, ce qui est plus vraisemblable et moins significatif. Il reste du moins qu'il y eut alors un commencement de relations intermittentes dont bénéficient quelque peu les chrétiens indigènes et aussi les pèlerins européens qui vont au Saint-Sépulcre. Quant aux clés, « elles se sont perdues en chemin », dit sceptiquement M. Charles-Roux qui ne les a pas vues.

Les croisades créent entre le monde chrétien et le monde musulman des relations qui ne sont rien moins qu'amicales et qui pourtant seront un rapprochement. Là encore le rôle de la France est dominant ; *Gesta Dei per Francos*. Jérusalem n'est pas longtemps la capitale d'un royaume franc, mais Chypre restera pendant plusieurs siècles un « royaume de consolation » pour les Lusignan. Après la prise de Constantinople par les Turcs, c'est de plus en plus le roi de France qui est le protecteur des chrétiens et spécialement des lieux saints. Les mamelucks du Caire concèdent à Louis XII un privilège qui ne tient pas tout ce qu'il promet, mais qui est un acheminement vers des accords pratiques. Avec François Ier, un grand pas est fait. Il traite avec Soliman pour lutter contre Charles-Quint, leur ennemi commun. Les chrétiens d'Alexan-

drie sont autorisés à restaurer leurs églises ; ceux de Jérusalem n'obtiennent pas qu'on leur en rende une qui a été transformée en mosquée, mais ils obtiennent la libre jouissance des autres. Enfin, la « Capitulation » de 1535 est signée. Il est stipulé dans l'article 6 que les Français ne pourront être « faits Turcs », c'est-à-dire musulmans, « ni être tenus pour Turcs s'ils ne le veulent et le confessent sans violence » et qu'il leur sera « licite d'observer leur religion ». En apparence c'est peu, en fait, c'est énorme.

Le roi de France intervient sans cesse pour sauver une église ou un couvent. L'église de Galata, menacée d'être convertie en mosquée, est donnée par le sultan au roi très chrétien, ce qui est l'origine d'un des principaux établissements français de Constantinople. Sous Henri II, un ordre du sultan précise que « le voyage de Jérusalem soit libre à tous chrétiens sujets, amis ou confédérés » du roi de France, ce qui est la reconnaissance du protectorat français sur tous les chrétiens occidentaux puisque ceux qui ne sont pas protégés par nous ne le sont par personne. Sous Henri IV, l'ambassadeur de France revendique et exerce la préséance sur tous les autres dans toutes les églises catholiques du Levant, d'où vient l'usage de la première place et des honneurs liturgiques maintenu intact jusqu'en 1914 et encore en partie respecté. Enfin, la sécurité des pèlerins aux lieux saints et des religieux établis à Jérusalem est de nouveau garantie et précisée par le renouvellement des capitulations en 1604.

Même sous la Révolution, à l'heure des pires persécutions religieuses en France, la tradition se maintient vaille que vaille. Le Comité de Salut public envoie à Constantinople un diplomate de l'ancienne école, le citoyen Descorches, qui est en réalité le ci-devant marquis des Corches de Sainte-Croix. C'était en 1793, la république n'était pas même reconnue par la Turquie. Les instructions qu'il reçoit attestent que déjà l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. « A l'égard des prérogatives attachées aux fonctions d'ambassadeur de France relativement à la religion et à la qualité de protecteur du culte chrétien dont nos ambassadeurs ont toujours été investis, le citoyen Descorches, sans attacher trop d'importance à ces prérogatives, n'en conservera pas moins

tous les droits qui lui sont attribués, ne fût-ce que pour entretenir la considération dont les ministres de France ont joui jusqu'ici. » La tâche du citoyen Descorches est ingrate. Le clergé catholique le tient en quarantaine. Le vicaire patriarcal de Constantinople, qui est un Italien, refuse de marier son secrétaire d'ambassade. Les Lazaristes se sont mis sous la protection de l'Autriche, mais leurs propriétés sont gardées par des commissaires au nom de la France. Les deux ambassadeurs sont en conflit. La Porte les met d'accord, comme dans *L'Huître et les Plaideurs*, en séquestrant l'objet du litige, jusqu'à nouvel ordre, solution provisoire qui dura jusqu'au Concordat.

Descorches n'est pas moins gêné par les Jacobins de là-bas. Ceux d'Alep dénoncent les Franciscains qui ont célébré un service à la mémoire de Louis XVI. Le consul leur a demandé de passer l'éponge et l'ambassadeur l'approuve, mais ce n'est pas facile à faire comprendre. Peut-on protéger des réfractaires qui refusent de prêter le serment exigé en France par la loi? Non, proclament les terribles « amis de la liberté et de l'égalité », car les législateurs républicains « n'ont jamais voulu protéger en Turquie ces mêmes prêtres dont ils ont ordonné la mort ou la déportation ». C'est logique. Il fallait à Descorches du courage pour résister à cette pression et il est significatif que le Comité de Salut public ne l'ait pas désavoué. On demandait un jour à Talleyrand :

— Comment avez-vous pu vous tirer d'affaire sous la Révolution?

On connaît sa réponse :

— C'est que nous n'avions pas renvoyé les commis.

De ces bons serviteurs de l'Etat, il n'y en avait pas qu'aux affaires étrangères.

Avec la réaction thermidorienne et le directoire, le travail de restauration du protectorat français est plus commode et plus fructueux. Dès 1796, le général Aubert du Bayet réclame de la Turquie le retour à l'ancien état de choses et il est approuvé. « Le zèle que vous apportez à protéger la religion ne peut que vous mériter la considération, même auprès des musulmans. Cet objet devient très important dans ce moment-ci. » Le cabinet de Madrid demande au directoire de reconnaître

le roi d'Espagne, le roi Catholique, comme protecteur des lieux saints à la place de la république française. Refus catégorique. Dès 1798, un ambassadeur turc reparaît à Paris et le nôtre a recouvré ses prérogatives à Constantinople. L'expédition d'Egypte remettra tout en question, puisqu'elle entraîne une guerre avec la Turquie, mais Bonaparte, tout en multipliant les avances à l'Islam, assiste à un *Te Deum* à Nazareth. Le Consulat (24 juin 1802) traite avec la Turquie sur les anciennes bases et la remise en vigueur des capitulations. Toute cette partie du volume de M. Charles-Roux, sans prétendre être une révélation pour les spécialistes, est pour les autres d'un rare intérêt, même d'une éternelle actualité.

Les volontaires de la Révolution, les vrais, ceux qui se sont engagés spontanément, parfois avant l'âge, sous le coup de l'enthousiasme patriotique ou simplement par goût de l'aventure et des armes, ne sont pas tous devenus généraux. Ils ont formé des cadres admirables, sergents plus ou moins longtemps, officiers pour la plupart au cours des campagnes d'Allemagne et de France, après l'effondrement de la grande armée en Russie. Ces paysans ou artisans, totalement illettrés parfois, mais intelligents, consciencieux et débrouillards, ont été repérés par leurs capitaines ou leurs colonels. Pour en faire des caporaux, on leur apprend à lire et à écrire sommairement ; pour en faire des sergents, on leur apprend à écrire un peu plus couramment ; leurs chefs les y poussent « tout-à-fort », comme dit à la manière de son village, le sergent Lebas dont son capitaine veut faire un sergent-major. L'armée de la révolution et de l'empire est une famille plus qu'on ne croit. Les galons n'excluent pas la camaraderie.

Rappelez-vous Coignet à Montebello. Il a pris un canon à lui tout seul. Le général Berthier accourt au galop, prend son nom, le présente le soir même au premier consul, qui le fait marquer, quoique débutant, pour entrer dans la garde. Il est de la première promotion de la Légion d'honneur. Quand il est nommé dans la garde, on le mène au ministre

qui le reçoit tout de suite, puis au général Davoust, colonel-général des grenadiers à pied. Comme il n'a pas la taille requise, Davoust, avant de le faire passer sous la toise, conseille de lui mettre deux jeux de cartes sous chaque pied. On veut le faire caporal quatre ans plus tard : « Mais je ne sais pas lire », dit-il. « Si le général vous le demande, répond son capitaine, vous direz oui, je me charge du reste. » A trente-trois ans, il se met aux bâtons et à l'alphabet. Au bout de deux mois, il écrit en gros, il pioche sa théorie.

Le capitaine Gervais dont les souvenirs, parus en partie dans la *Revue de Paris*, sont publiés aujourd'hui sous le titre : *A la conquête de l'Europe* (Calmann-Lévy), est plus savant. Il a été à l'école de son village, Ozouer, en Brie. Ce n'est pas un élève modèle : « Ma première année d'école, dit-il, fut pour moi la plus pénible de ma vie, sans même excepter la campagne de Russie. » On abusait de la férule. A condition d'en être exempté, il fait des progrès rapides. A douze ans, il en sait autant que son maître, ce qui n'est pas peut-être beaucoup dire, mais ce qui est tout de même beaucoup en 1791. Avec un camarade, il s'engage malgré son père, à quatorze ans et demi. Ce n'était pas l'âge légal, sauf pour la marine, mais nous sommes en 1793, on ferma les yeux devant l'insistance de ces deux garçonnets pleins d'ardeur et de bonne volonté.

Pendant vingt ans, il va courir l'Europe. Ses aventures sont extraordinaires, il ne paraît pas s'en apercevoir. Etre blessé, fait prisonnier, s'évader à travers des pays inconnus, sans jamais bien savoir, dans l'Allemagne bigarrée d'alors, si l'on est chez des alliés ou des ennemis, tout cela rentre, à cette époque où tout arrive, dans les risques naturels du métier. L'imprévu est la règle. Il rencontre sur les bords de l'Adige son frère qu'il n'avait pas vu depuis sept ans. Il était temps. Deux heures après, son frère est tué et lui-même est compté comme mort. Du coup, il passe fourrier après avoir été treize mois caporal. C'est magnifique. « Ce n'aurait pas été sans peine que j'aurais changé de place avec le premier consul. » C'est alors, au cours d'une grave maladie, à l'hôpital de Plaisance, qu'il fait, très volontiers, sa première communion. Il se trouvait ne l'avoir pas faite, comme beaucoup

d'autres « par des événements, dit-il, qui n'avaient pas dépendu de moi. » L'armée n'avait pas de religion, déclarait Bonaparte en Egypte. Ce n'était pas qu'elle fût anticléricale dans l'ensemble. Le sergent Lebas, du fond de la Pologne, fait dire au pays natal une prière en son nom pour son frère dont il apprend la mort.

Gervais voulait rester fourrier. Il est nommé sergent le 13 septembre 1806, proteste qu'il ne veut pas, mais il l'est depuis la veille sans le savoir, et il est nommé incontinent sergent-major dans la compagnie de voltigeurs de son bataillon, corps d'élite. « Mes chefs, dit-il, pensaient à mon avenir plus que moi-même. » Son récit de la campagne d'Iéna est très vivant. Même avec les Prussiens dont il constate l'orgueil, la guerre avait encore quelque chose de la guerre en dentelles. Les vaincus « nous disent qu'avec un chef comme le nôtre, ils nous vaudraient bien », ce qui fait plaisir à tout le monde. « Voilà ce que c'est que la guerre, dit philosophiquement Gervais. Il y avait quelques heures, on se battait avec acharnement. Maintenant, on se traite presque en amis. » La guerre entre armées régulières est toujours un peu une guerre entre confrères. La guerre d'Espagne a été le premier cas de ce qu'on appelle maintenant la guerre totalitaire. La guerre de Russie a été le second. Gervais n'a jamais servi en Espagne, mais la campagne d'hiver en Pologne avant Eylau lui donne un avant-goût de la campagne de Russie. Ici encore on voit un exemple de la familiarité du haut commandement. Il y a une rivière à passer, c'est l'Alle. Sur les deux rives une bordure de glace s'est formée et est fort épaisse, mais le milieu, qui n'a pas plus de sept ou huit mètres de large, coule à un niveau plus bas parce que les eaux ont baissé depuis la gelée. Gervais pense qu'avec un tas de perches qui traîne par là on pourrait faire un pont léger pour l'infanterie. Son capitaine lui dit que ce n'est pas sa mission mais lui permet d'en parler au colonel : celui-ci est avec le général Morand, vieux divisionnaire qui hausse les épaules, disant que l'officier du génie, plus compétent, n'en voit pas la possibilité. Le maréchal Davoust arrive et écoute mieux ce simple sergent-major.

— Vous êtes bien certain de la possibilité d'établir ce pont ?

— Oui, monsieur le maréchal, je le ferai ou j'y serai tué.

— Vous faire tuer, cela ne presse pas, mais je vous autorise à travailler.

Gervais réussit, et est blessé :

— Allez vous faire panser, mais donnez-moi votre nom, personne ne sera décoré dans mon corps d'armée avant vous et les deux hommes qui vous ont le plus secondé.

Et Davoust n'a pas bon caractère et ne court pas après la popularité !

Gervais, maintenant décoré et bientôt adjudant, avec toutes sortes d'avantages et « cinquante beaux francs par mois », trouve que la vie a du bon. Avant la campagne de Wagram, il prend part à une opération militaire qui rappelle la *Grande-Duchesse de Gérolstein*. La duchesse de Neubourg doit fournir à l'Autriche un contingent de 75 hommes. Ils sont dans la cour du château. Davoust envoie une compagnie de voltigeurs les faire prisonniers.

— Madame, dit le capitaine, je viens faire vôtre armée prisonnière.

— Pas moi ? répond-elle en souriant.

On remet les habits et les armes au magasin. Les trois officiers jurent de ne pas servir pendant cette guerre, et leurs hommes sont renvoyés à leurs occupations pacifiques, « ce dont ils se réjouirent beaucoup ».

Après l'île Lobau et Wagram, il est sous-lieutenant, réchappe d'une blessure qui l'avait retenu cent quatre-vingts jours à l'hôpital. Il ne lui manque plus, pour avoir tout vu, que de faire la campagne de Russie. Le tableau qu'il en donne est tout à fait intéressant. Gervais est maintenant lieutenant, il ne fait pas de phrases, pas de littérature, mais il sait voir, il sait mettre en place le détail typique, le mot qui peint. Il sera sauvé parce qu'il a un cheval indigène qui vit de rien et qui lui est attaché comme un caniche. Le retour dans la civilisation se présente pour lui sous l'aspect d'un restaurant français à Thorn. « Il y avait même du fromage de Brie, et du vrai. Il y avait plus de dix-huit ans que je n'en avais goûté. Mais je le reconnus à sa robe et à son goût. » Il n'a de sa vie fait un repas pareil ; on le croit sans peine. Il restait de son

régiment, en arrivant à Thorn, 25 officiers sur 38 et 312 hommes et sous-officiers sur 3 460. Au départ, après douze jours de repos, il ne restera que 24 officiers et 288 hommes. Des malheureux mouraient près des poêles surchauffés, dont ils ne voulaient pas s'écarter. Quand Davoust, à Francfort-sur-l'Oder, passe en revue les 3e et 4e corps d'armée, il s'y trouve 5 000 hommes, au lieu de 70 000 à l'entrée en campagne.

Gervais reparaît dans son village après dix-neuf ans d'absence. Depuis sept ans, il n'avait pas repassé le Rhin. Son père ne le reconnaît pas d'abord. Les années de campagne comptent double. C'est là qu'il apprend sa nomination de capitaine. Il rejoint à Utrecht son régiment. Sa compagnie est superbe : 150 Normands de belle prestance, qui ne songent pas à se défiler, mais dont aucun n'a vu la guerre sauf le sergent-major. Le sous-lieutenant est « tout neuf » ; il sort de l'École militaire et a dix-huit printemps. Dans la campagne d'Allemagne, Gervais sert dans le corps de Vandamme, qu'il qualifie gracieusement de « maréchal ». Ce corps est fait prisonnier dans les défilés de la Bohême, ce qui met fin à la carrière militaire de Gervais et de ses compagnons, car ils ne seront libérés qu'après la chute de Napoléon. L'Autriche traite bien les officiers, mal les hommes : « Chez eux, constate Gervais, l'officier est tout, le soldat une simple machine. » Il est mis à la retraite à la première Restauration, avec 600 francs de pension, à trente-cinq ans, non sans regret car il aime le métier, sans réclamation, car il est fier.

Le retour de l'île d'Elbe lui paraît un grand malheur. Rappelé en activité, on parle de le nommer chef de bataillon, mais il n'y tient pas. On a trop d'officiers. Il va trouver le général Hulin, commandant de la place de Paris, qui le place à la barrière des Fourneaux pour former un bataillon de fédérés volontaires. On en trouve tant qu'on veut, mais comme on ne peut ni les payer faute d'argent, ni les armer faute de confiance, on se contente de leur distribuer des bons de vivres et ils ne font rien de plus que de les toucher. Après Waterloo, cette organisation mythique s'évapore sans tambour ni trompette et Gervais, ayant manqué la diligence, rentre chez lui dans la voiture d'un épicier, à travers les avant-

gardes russes qui le laissent passer sans rien dire, malgré son uniforme.

Ici s'arrête son manuscrit. De sa vie civile, il ne dit pas un mot. Il estime qu'elle ne regarde que lui.

« Un des plus grands dangers qu'on court au Sahara, c'est celui d'y être noyé », dit M. Augustin Bernard, dans le volume qu'il vient de consacrer au *Sahara* et à l'*Afrique occidentale*, tome XI de la Géographie universelle de Vidal de la Blache et Gallois (Colin). Sous une forme paradoxale, c'est une grande vérité. Rassurons toutefois les touristes : ce danger est rare.

La sécheresse est la caractéristique du Sahara. Au Touat, il ne pleut guère que tous les dix ans. Mais quand il pleut, c'est pour de bon. A Port-Etienne, qui est pourtant sur le bord de la mer, il est tombé 2 millimètres d'eau en 1912 et 301 en 1913, dont 300 en un jour. C'est le déluge, ce jour-là, mais le déluge au Sahara n'arrose pas. Comme aucune végétation ne retient ni ne ralentit le ruissellement des eaux, les vallées desséchées se transforment pour quelques heures en torrents dévastateurs, qui entraînent le peu de sol cultivable, empêchent la fécondation des palmiers, emportent les constructions de terre sèche, ramènent le sel des profondeurs à la surface et, aussi vite qu'ils sont venus, s'évanouissent dans les sables — ou dans les chotts, ce qui revient à peu près au même car l'état normal d'un chott est d'être à sec. De la sorte, malgré ses accidents de terrain et ses massifs montagneux, le Sahara est aussi sec que s'il était le fond de mer qu'on se figurait jadis, et même il se dessèche de plus en plus.

Sans parler de ce qu'en disent les anciens, dont les descriptions manquent de précision et de garantie, on a vu, depuis des temps relativement récents, des pâturages disparaître, des puits se tarir, des itinéraires classiques devenir impraticables. Les grands mammifères représentés sur les gravures rupestres, éléphants, buffles, rhinocéros, girafes, ne se rencontrent plus. L'homme même est plus rare qu'à l'époque

quaternaire, alors que coulaient de grands fleuves. Un fossile découvert en 1927 est un négroïde qui a de la ressemblance avec les Hottentots. On ne retrouve plus rien qui le rappelle. Tous ces problèmes et beaucoup d'autres sont étudiés par M. Augustin Bernard. Quand on ouvre les meilleures géographies d'il y a un demi-siècle, on est plein d'admiration pour les explorateurs, les enfants perdus de la science, dont les travaux ont permis la belle mise au point que met à notre service M. Augustin Bernard.

La partie humaine et coloniale est naturellement celle qui suggère le plus de réflexions. Grâce à l'auto et l'avion, on franchit en quelques jours ou en quelques heures les régions que les caravanes mettaient des semaines ou des mois à traverser, avec tous les risques de la soif, des erreurs de direction en cas de sirocco, des mauvaises rencontres en tous temps. Le pays de la soif, le Tanezrouft, effroi naguère des meilleurs guides, n'est plus l'enfer maudit à fuir à tout prix ; il est, au contraire, préféré des convois motorisés, à cause de son terrain plat et résistant. Tout change. Les bandits Touareg font maintenant la police ; le bon vieux chameau n'est plus le « vaisseau du désert » : il est l'agent du ravitaillement en essence, la grosse question du jour tant qu'aucun gisement de pétrole n'aura été décelé dans l'immense inconnu d'un sous-sol dont la prospection, même sur le pourtour, est à peine commencée.

Dans ces conditions, la construction d'un transsaharien, qui a fait tant couler d'encre, reste en litige. La bibliographie du sujet remplirait à elle seule un rayon de bibliothèque. « A de rares exceptions près, estime M. Bernard, c'est une littérature vide et encombrante. » Les difficultés d'exécution ne sont pas insurmontables, les objections économiques ont du poids. Le Sahara ne donne matière à aucun trafic local. « A qui a vu le Sahara, et même l'a aimé, il est impossible de prétendre qu'il ait une valeur en lui-même », dit M. Emile Gautier, un de ceux qui l'ont le mieux vu et aimé. En pays neuf, le rail crée la richesse, mais à condition que les éléments de cette richesse existent déjà et n'attendent qu'une issue pour sortir de leur improductivité. Le rail permet d'exploiter ce qui existe, une forêt, un gisement, une beauté

naturelle, une valeur quelconque à qui il ne manque que d'être accessible. Ce n'est pas le cas au Sahara où la pauvreté en ressources a des « causes climatiques sur lesquelles l'homme est sans action »[1].

Reste l'argument politique, l'opportunité de réunir notre Soudan à notre Afrique du Nord. C'est l'argument qui a fait construire en France même tant de lignes stratégiques sans rendement possible. De ce point de vue tout peut se défendre. C'est pourquoi M. Bernard, après avoir montré l'inutilité économique du transsaharien, exprime le souhait patriotique qu'on le fasse tout de même, « tôt ou tard ».

A. ALBERT-PETIT,
Membre de l'Institut.

---

1. Il y a pourtant des arguments en sens contraire, et qui ne portent pas, évidemment, sur la mise en valeur du Sahara, mais sur celle de l'A. O. F. C'est un point de vue qui a été exposé à plusieurs reprises dans la *Revue de Paris*. (N.D.L.R.)

PARMI LES LIVRES

L'Homme devant la Science, par M. Lecomte du Nouy[1].

Il est affligeant de relire aujourd'hui, à la lumière des événements contemporains, tels textes du XIXe siècle consacrés à la « morale de la science ». Lorsque Renan affirme que l'homme intellectuel « commet moins de crimes » que l'homme des âges de foi, lorsque Pasteur espère que la science unira les cœurs des peuples, on songe à Figaro qui riait de tant de choses de peur d'être obligé d'en pleurer. Nous avons appris, suivant le mot terrible de M. Paul Valéry, que les civilisations sont des personnes mortelles et qu'une certaine culture déséquilibrée peut conduire, précisément, à la ruine de la civilisation.

Mais il est un autre aspect, spécifiquement actuel, du problème, qui est l'irruption irrésistible de la métaphysique dans la science. Rien n'était plus séparé, autrefois, que ces deux ordres intellectuels ; tout l'effort d'un Auguste Comte n'était-il pas d'établir une hiérarchie des sciences épaulée finalement sur l'expérience, au sens le plus réaliste du mot ? Descartes, Kant, plantant à l'entrée de leurs philosophies, comme des obélisques, les principes *a priori* de la connaissance : évidence, causalité, identité, entendaient tracer exactement la démarcation des chimères.

Aussi, est-ce un fait extraordinaire que de voir des observations strictement mathématiques et physiques, des expériences de laboratoire comme celles de Michelson, conduire droit à l'évanouissement de l'idée de cause ou d'individualité, au principe d'incertitude de Heinsenberg, à la disparition même des notions d'espace et de temps. Rien de semblable ne s'était vu depuis la Renaissance ; un hiatus s'ouvre entre l'homme et l'« impensable » univers.

1. Flammarion.

***

Dans l'excellent ouvrage qu'il vient de consacrer à ces questions, *l'Homme devant la Science*, M. Lecomte du Nouy situe avec beaucoup de finesse l'origine de cette révolution ; elle se place, dit-il, au moment où les physiciens ont pénétré à l'intérieur de l'atome.

On pourrait peut-être chicaner ici l'auteur, car telles assertions enseignées depuis fort longtemps dans les manuels du baccalauréat, comme l'existence du couple engendré par un élément de courant et un pôle magnétique, sont carrément contradictoires et présupposent Einstein. Mais l'événement significatif de la physique contemporaine reste incontestablement l'exploration du domaine subatomique.

Il y a cinquante ans, au temps de la science « confortable », la matière était formée de « petites boules insécables », point très différentes de celles de Lucrèce. Ces petites boules sont devenues aujourd'hui des *systèmes solaires*, aussi creux que le système formé par trois pois chiches circulant dans une cathédrale. Le nombre des corpuscules connus : électrons, protons, deutons, neutrons, s'accroît chaque semaine ; la matière se mue en énergie, la masse corpusculaire s'évanouit, disparaissant quand la vitesse s'annule, et l'identité même de chaque corpuscule n'a pas plus de sens que celle des francs de votre compte en banque !

Au vrai, il existe aujourd'hui non pas *une* mais deux conceptions du monde, *qui ne se rejoignent pas* : à l'échelle subatomique, tout n'est que hasard, « ondes de probabilité », statistique ; à l'échelle « macroscopique », un ordre approché se manifeste par l'intermédiaire de la *loi des grands nombres* et la *causalité* apparaît. Notion singulièrement fragile ! Un philosophe contemporain ne disait-il pas : quand je mets ma bouilloire au feu, il y a une chance pour que l'eau se prenne en glace ? Dans la trame rigide du *déterminisme* universel se forme une infinité de trous, toujours capables de confluer en une énorme déchirure.

***

Mais M. Lecomte du Nouy ne serait pas le biologiste averti, disciple de Carrel, dont les travaux ont fait progresser notre connaissance des phénomènes biologiques moléculaires, s'il n'envisageait ces grands problèmes sous l'angle de la vie.

Quelle fut l'origine de la vie sur la terre ? On sait qu'une certaine

école attribue la formation de la première cellule vivante au *hasard*, un hasard favorable, qui dans les tièdes mers des époques géologiques aurait permis l'apparition de ce minuscule organisme ; de là — par les sacro-saints chemins de l'évolution — seraient sortis tous les êtres vivants actuels.

Cette théorie, que n'aurait pas désavouée Homais, pharmacien d'Yonville, eut jadis quelque apparence. Elle perd toute vraisemblance à la lumière des récents travaux qui ont prouvé la fabuleuse complexité des molécules des *protéines* vivantes. Les protéines d'escargot, par exemple, ont un poids moléculaire de cinq millions, et ce ne sont pas les plus lourdes !

De plus, comme l'a montré Pasteur, la *dissymétrie* moléculaire est inséparable de la vie ; et ceci accroît encore dans d'énormes proportions l'improbabilité, car le hasard tend vers une distribution uniforme, il est ennemi de toute dénivellation, de toute dissymétrie.

Que l'on imagine — pour reprendre la célèbre comparaison de Borel — une armée d'un million de *singes dactylographes* tapant avec ardeur sur leurs machines durant un an, sous la surveillance de contremaîtres illettrés ; la *probabilité* mathématique pour que ces singes tapent exactement la copie complète de tous les textes existant à la Bibliothèque nationale est encore plus forte que la probabilité de la formation d'une seule molécule de protéine !

On peut juger par là de la probabilité véritable qui préside à la construction fortuite d'une cellule complète, avec les milliards de molécules de son noyau et de son cytoplasme ! En vérité, on verrait plutôt un pavé sauter « par hasard » à deux mètres de hauteur par l'effet du « mouvement brownien » ; et une telle improbabilité équivaut à une pure négation.

*
* *

Que conclure, à l'issue de ce vaste circuit qui ramène le penseur devant l'éternel problème de la vie ? Un fait nouveau est là : jamais la science n'a aussi clairement et spontanément avoué son impuissance. « Ondes de probabilité », valses d'électrons sans masse qui s'évanouissent comme des vols de moustiques, univers « expansif » à quatre dimensions, chaos universel où seule subsiste l'anonyme et aveugle statistique... ces aspects expressément étrangers à l'homme sont le signe que notre intelligence discursive est dans une impasse.

De quel droit, au milieu d'une telle faillite, négligerions-nous les valeurs spirituelles, que l'expérience de tous les jours nous révèle seules organisatrices, seules capables de jouer le rôle créateur d'un

« antihasard »? Ce doigt qui a mis le monde en marche, concentré l'énergie rayonnante en atomes, formé la première protéine vivante, de quel droit exigerions-nous qu'il soit étranger au domaine de l'esprit?

Descartes, père de l'« évidence » méthodique, a dit : « Je vois premièrement Dieu et moi-même. » Une telle phrase va loin, mais il appartenait aux savants modernes, mieux avertis des moissons et des limites de l'intelligence, de lui donner tout son poids. Ce livre est un des plus puissants efforts de notre temps en faveur de l'idéalisme.

PIERRE DEVAUX

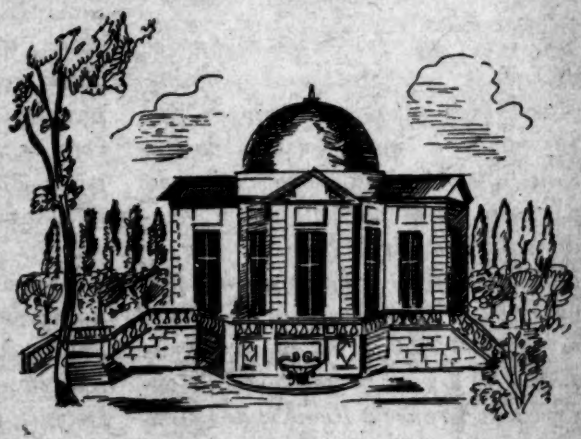
PARIS... d'hier et d'aujourdhui

SCEAUX

C'est un tout petit voyage que celui de Sceaux : quelques minutes du train-métro et, ma foi, un peu plus de temps pour traverser la ville, tant les rues en sont mal tracées et mal signalées. Du reste, à peine aperçoit-on, aux flancs de la grille d'entrée, les groupes d'animaux de Coysevox qu'on ne regrette plus sa courte peine.

Voilà bien longtemps qu'il existe un château de Sceaux. Il fut d'abord maison de campagne de robins : Jean Baillet y reçut Louis XI ; sous Henri IV, les Potier, comtes puis ducs de Gesvres et de Tresmes, châtelains de Sceaux (1611), *le reconstruisirent et créèrent le premier parc. A cette famille de ministres une autre succéda ; en* 1670, *le grand Colbert achète cet agréable domaine, si utilement placé entre Paris et Versailles et, aussitôt, élève les bâtiments qui dureront jusqu'en* 1798. *Louis XIV y vient : en juillet* 1677 *pour une fête donnée par Colbert, en* 1685 *pour une autre fête donnée par son fils, Seignelay. Presque seize ans plus tard, il voulut y faire ses adieux à son petit-fils, qui devenait roi d'Espagne : Philippe, duc d'Anjou, depuis Philippe V, l'aïeul d'Alphonse XIII.*

Louis était là presque chez lui car les Colbert avaient déjà vendu le château à son fils bâtard, le duc du Maine et à l'aimable, intelligente et terrible duchesse Anne-Louise de Bourbon-Condé. Elle sut si bien entortiller son pieux époux dans la conspiration de Cellamare que la police du Régent le vint cueillir un jour à Sceaux et le mena réfléchir au château de Doullens, pendant un an.



Deux générations de leurs descendants (le prince de Dombes puis son frère le comte d'Eu, le duc de Penthièvre) et la Révolution fait entendre le leit-motiv *qui revient dans chacune de ces chroniques : expropriation, abandon, démolition. Il ne resta rien du château, rien des jardins que le citoyen Lecomte, acquéreur de ce « bien national », mit en culture; seul, à l'extérieur, le petit enclos de la ménagerie fut sauvé par une société locale; dès la fin de la Terreur, on y donnait des bals publics qui devinrent célèbres.*

Ici aussi, le XIXe *siècle essaya de restaurer. La fille de Lecomte épouse le fils du maréchal Mortier, marquis puis duc de Trévise; le parc est clos de nouveau (*1834*), un petit château reconstruit, le dessin des jardins repris (*1856*). Enfin, en* 1925, *le Conseil général de la Seine acquiert le domaine et recommence à le mettre en état; le château est devenu musée de l'Ile-de-France.*

Dire ce que fut Sceaux dans sa splendeur exigerait un volume. Aussi bien est-il plus sûr de s'en rapporter à mademoiselle de Catheu, attachée à la Conservation du domaine, dont elle étudie fort heusement l'histoire. Sceaux, elle le montre bien, fut comme un bouquet offert par l'école française du Grand siècle à Colbert, collaborateur de Louis XIV pour la création de l'Académie de France à Rome et de l'Académie d'architecture, pour la construction de Versailles et l'embellissement de Paris. L'architecte du château fut Claude Perrault, Le Brun le décora et, avec Le Nôtre, travailla au dessin des jardins et des eaux. Les statues du parc étaient de Puget, de Coysevox, de Girardon, de Tuby, d'Anguier. Le mobilier rivalisait avec celui de Versailles : bronzes, glaces de Venise, chinoiseries, parquets en bois de senteur du Siam. L'attique, la « chartreuse » de la duchesse du Maine qui s'y faisait hisser par un ascenseur pour jouir en paix de ses Teniers, de ses Boucher et de la vue sur les environs, fut célèbre. Les profiteurs de la Révolution eurent ici belle pâture car bien peu de ces merveilles ont passé dans les collections nationales : l'Hercule *de Puget au Louvre, quelques statues au Luxembourg, aux Tuileries, le reste aux quatre vents du ciel.*

Il nous reste de Sceaux quelques souvenirs littéraires. Racine faisant jouer Phèdre *et* l'Idylle de Sceaux *dans l'Orangerie; l'Académie française reçue par Colbert dans le pavillon de l'Aurore, aux sons des vers de Quinault* (1677); *les vitupères de Saint-Simon sur la duchesse du Maine, passionnée de romans et de théâtre, « dans les passions desquelles elle s'abandonnait tellement qu'elle a passé des années à les apprendre par cœur et à les jouer publiquement elle-même ». De fait, sous son règne, Sceaux fut*

plein de littérature : Malézieu y expliquait Homère « sur le grec, sans commentaire, sans scholies » et, avec mademoiselle de Launay, organisait des spectacles allégoriques, ces grandes nuits de Sceaux dont une médaille rare garde le souvenir, ou bien l'ordre joyeux de la Mouche à miel. Mais il y eut aussi Fontenelle, Vertot et surtout Voltaire ; pour le plaisir de la duchesse, il y composa trois tragédies et quelques impromptus ; pour le nôtre, il y écrivit Le crocheteur borgne ; Le monde comme il va, Vision de Babouc ; Cosi Sancta ou un Petit mal pour un grand bien ; Zadig. Le duc de Penthièvre eut Florian pour chanter ses vertus et Balzac même a emprunté le titre de l'un de ses romans à ce Bal de Sceaux où, en 1856 encore, « toutes les classes, depuis la grande dame jusqu'à la simple paysanne », se trouvaient représentées.

A Sceaux, il reste aussi, grâces à Dieu, beaucoup du parc. On l'a un peu morcelé sur les bords mais il garde encore deux cent vingt-huit hectares, une somptueuse cascade, de vastes bassins d'eau vive, un grand canal qui rivalise avec celui de Versailles, des perspectives, des allées charmantes, dignes de Fragonard et d'Hubert Robert, tout un jardin bien taillé, où l'homme se sent chez lui, dans une nature tenue en main et rangée aux formes de l'architecture. Près des groupes de Coysevox, l'Orangerie est encore debout et, tout près, le pavillon de l'Aurore. On voit même, dans un fond, le pavillon de Hanovre, enlevé à son coin du boulevard parisien ; posé sans nulle adaptation sur des gazons promis à un stade, il semble un dé oublié sur quelque tapis de poker-dice. Enfin, dans le château moderne, M. Robiquet, conservateur qui fit ses preuves à Carnavalet, dispose avec le même goût des œuvres d'art choisies qui illustrent non seulement l'histoire de Sceaux mais celle de toute la banlieue parisienne.

Ce que montrent ces collections comme ce qui reste de Sceaux éveille à chaque instant le regret : ces frais environs du Paris d'autrefois, peuplés de jardins, de châteaux et de jolis villages, le siècle dernier les a si bien abîmés que le mot même de banlieue n'évoque plus que des choses sinistres ou mesquines. A Sceaux comme à Versailles, en Avignon, en mille autres lieux, voilà plus de cent ans qu'on s'évertue à retracer quelque ombre de ce que la Révolution détruisit. Ce musée est donc un martyrologe établi dans un domaine martyr. Cependant, disons-le, ici l'essentiel du sauvetage est fait : l'espace libre à peu près intact, le gros du dessin de Le Nôtre retrouvé, le sort du musée fixé.

Il faudrait encore restaurer l'Orangerie et, dans le pavillon de

l'Aurore, la seule décoration de Le Brun qui subsiste. Il faudrait, pour des visiteurs plus nombreux, dlus commodément amenés, achever le parc en retraçant le fond de la grande perspective, vers l'ouest. Pour ma part, je voudrais même qu'on mît dans l'église, déjà riche des dépouilles de la chapelle du château, ces statues funéraires des Potier, arrachées jadis aux Célestins de Paris et qui, dans les galeries de Versailles, paraissent égarées et stupides. Ce serait mieux qu'un acte de piété : le signe heureux d'un esprit nouveau.

Puisqu'à grands frais on remet en état églises et palais, il faut leur rendre leur décor. Ainsi les musées, garde-meubles utiles en temps de déménagement révolutionnaire, devront, peu à peu, remettre tombeaux, meubles et objets d'art aux places mêmes pour lesquelles ils furent conçus.

Au fait, remettre tout à sa place, cela peut mener loin, beaucoup plus loin que cette modeste rubrique.

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Elysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

LE MARCHÉ FINANCIER

Les sujets de conversation et de préoccupation continuent à ne pas manquer. On parle moins de l'Allemagne et de l'Italie, mais beaucoup plus de Tokio. La guerre des nerfs continue. Berlin, constatant que la carte dantzigoise était d'un usage moins facile qu'il ne le croyait, cherche une diversion où il peut la trouver. Que donnera-t-elle? Ce qu'on lui laissera donner. Heureusement, les prétentions japonaises se heurtent à la diplomatie britannique, en pleine possession de sa lucidité et de sa fermeté. Ici, comme là, le résultat se fera sentir: accordons lui au moins le temps nécessaire pour se manifester. Mais l'extrême tension de notre sensibilité nous conduit vers un état voisin de l'exigence : il faudrait, pour nous contenter, qu'une situation universellement tendue et universellement grave s'assouplît, se dénouât en un tournemain. N'est-ce point déjà fort satisfaisant qu'elle soit demeurée jusqu'ici dans le même état et que nous n'ayons encore enregistré aucune des catastrophes attendues? Dans cette durée, qui constitue déjà un résultat, ne pourrions-nous quand même puiser un peu de patience, à défaut d'autre chose?

Moralement, matériellement, nous vivons sous le régime de la prorogation. Nous nous assignons une date extrême, en assurant qu'elle doit marquer la fin du monde et qu'il est par conséquent bien inutile d'entreprendre quelque chose. Puis, l'échéance atteinte, nous sollicitons de nous-mêmes et nous obtenons une nouvelle remise, certains que cette fois elle ne sera pas dépassée, qu'elle n'atteindra même pas son terme. Et ainsi de suite. Appliqué à des condamnés, pareil régime passerait justement pour cruel et immoral : nous nous l'appliquons pourtant sans aucune révolte, sans même convenir qu'il participe au premier chef de l'inutilité.

Car c'est notre existence seule que nous suspendons : nous ne pouvons influer sur le cours logique des choses. Si rétifs et si inertes en tant qu'individus, les hommes continuent de travailler en tant que collectivité. Notre économie nous

apporte des indices réconfortants : progression de 20 p. 100 dans notre activité industrielle ; réduction dans le déficit de notre commerce extérieur, en partie grâce au développement de nos exportations. Çà et là, dans le vaste monde, des stocks diminuent, la consommation augmente, les prix montent. Il faudra bien que tout cela finisse par se concrétiser autrement que sur des mercuriales ou dans des tractations qui nous échappent : il faudra bien que cela aboutisse, comme toujours, à une forme purement et directement boursière.

Mais, répondra-t-on, au sommeil déjà pesant de la Bourse se surajoute maintenant le sommeil des vacances. Nous avons bien le temps. Sans doute : c'est la réponse coutumière à ceux qui arivent toujours trop tard et par cela même manquent tout ce qui peut se manquer : le temps, les occasions. Ces périodes abandonnées et désertiques en apparence comme celle que nous traversons, sont au contraire propices à un travail continu, persévérant, discret. Ceux qui l'exercent ne se préoccupent ni de l'apparence, ni de l'imitation ; au contraire, elles les desserviraient. Ils savent ce qu'ils font et le font tranquillement : ils ramassent, à des cours particulièrement bas, des valeurs d'incontestable qualité, qu'ils nous repasseront au prix fort, le moment venu, c'est-à-dire quand la question de Tokio sera « évoluée » comme celle de Dantzig. Libre donc à vous de les imiter ou d'attendre simplement, et une fois de plus, leur bon plaisir.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).